2e ANNÉE AVRIL 1945 N° 1

OHIO STATE UNIVERSITY
NOV 7 - 1945
LIBRARY

REVUE DE PARIS

André SIEGFRIED : L'Angleterre et la France
Raymonde VINCENT : Prière pour une petite morte
★★★ : Un cours de Paul Valéry
J. PAUL-BONCOUR : Souvenirs sur Waldeck-Rousseau
Alexandre ARNOUX : Solstice magique
Marcel ACHARD : Édouard Bourdet
Édouard BOURDET : Mimsy
Louise de VILMORIN : Poèmes
Jean MARIOTTI : Journal de captivité
J. R. : Rome « non belligérante »
René GROUSSET : Un savant français : Joseph Hackin
Ed. GISCARD d'ESTAING : Les données du problème financier
Marcel THIÉBAUT : Parmi les livres

LA LIVRAISON : 40 FRS

SOMMAIRE DU NUMÉRO D'AVRIL 1945

		Pages
	A nos lecteurs..	1
André SIEGFRIED	L'Angleterre et la France..	3
Raymonde VINCENT	Prière pour une petite morte..	9
★★★	Un cours de Paul Valéry	12
J. PAUL-BONCOUR	Souvenirs sur Waldeck-Rousseau	19
Alexandre ARNOUX	Solstice magique	27
Marcel ACHARD	Édouard Bourdet	39
Édouard BOURDET	Mimsy	43
Louise de VILMORIN	Poèmes.	51
Jean MARIOTTI	Journal de captivité	59
J. R.	Rome « non belligérante »	66
René GROUSSET	Un savant français : Joseph Hackin	78
Ed. GISCARD d'ESTAING	Les données du problème financier	86
Marcel THIÉBAUT	Parmi les livres.	91

* *

DIRECTEUR : Marcel THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS

publiera prochainement :

LES MAL-AIMÉS
par François Mauriac

L'ANTIQUAIRE D'ISPAHAN
par J. et J. Tharaud

LETTRES INÉDITES
de Marcel Proust

ARMES SECRÈTES ALLEMANDES
par Henri Moureu

LE PARLEMENT BRITANNIQUE PENDANT LA GUERRE
par Sir Harold Nicolson

A NOS LECTEURS

La *Revue de Paris*, estimant que toute publication entreprise dans l'une ou l'autre zone, pendant la durée de l'occupation allemande, ne pourrait aboutir qu'à une trahison de la pensée et de l'honneur français, a fermé ses portes au début du mois de juin 1940. Le dernier numéro envoyé à nos abonnés est celui du 1er juin. Nous sommes heureux de pouvoir reprendre aujourd'hui contact avec nos lecteurs en rouvrant une maison qui a groupé tant d'écrivains illustres depuis plus de cinquante ans — depuis plus d'un siècle même pourrions-nous dire si nous nous reportions à la fondation de cette première *Revue de Paris* qui publiait Balzac et Mérimée — et peut être considérée aujourd'hui comme une des plus anciennes tribunes de l'esprit français.

Après avoir connu une infortune sans précédent dans son histoire, la France a retrouvé sa liberté et reprend sa place dans le monde. Des problèmes nombreux et angoissants se posent pour elle. Dans beaucoup de domaines, des réformes profondes, nécessaires depuis longtemps, s'imposeront demain quand le pays, consulté librement, aura fait entendre sa voix. Entre les valeurs nouvelles, particulièrement représentatives aujourd'hui de la France d'après-guerre, et les valeurs traditionnelles qui ont établi notre gloire dans le passé, le conflit ouvert depuis le début du siècle doit se résoudre harmonieusement si l'on veut rendre à la Patrie appauvrie et blessée sa grandeur et sa prospérité. De cette impérieuse nécessité d'apporter des solutions nationales à des problèmes qui intéressent tous les Français, nul homme de bonne foi ne peut douter. Mais pour dissiper les malentendus qui subsistent, un grand effort d'adaptation est nécessaire. Aujourd'hui encore nous nous connaissons imparfaitement nous-mêmes, nous connaissons mal le reste du monde et le reste du monde nous ignore. Déjà de nombreuses publications, qui ont eu la bonne fortune de pouvoir paraître dès le lendemain de la libération, ont entrepris le travail de déblaiement, de classement, de mise au point qui s'impose. Nous nous associerons dorénavant à cette tâche essentielle, sans manquer, comme nous le faisions auparavant, d'accorder une très large place à la littérature pure : romans, nouvelles, essais, pièces de théâtre, études critiques. Hélas, pour nous seconder dans cette double tâche, quelques-uns de nos meilleurs collaborateurs nous feront défaut. Nos lecteurs ne retrouveront plus sur notre couverture certains noms familiers : Jean Giraudoux, Guy de Pourtalès, Pierre Mille, Félix de Chazournes, François Porché, Joseph Hackin ont disparu au cours

743452

de cette guerre. Nous osons espérer — et tout le passé de notre pays est là pour nous convaincre que ce n'est pas une fragile espérance — que pour adoucir la cruauté de cette perte, de jeunes écrivains surgiront, inconnus aujourd'hui, glorieux demain, qui, unissant leurs efforts à ceux de leurs aînés, sauront assurer la pérennité de la tradition littéraire française.

La Revue de Paris que nous vous présentons aujourd'hui est dérisoirement réduite. L'allocation de papier qui nous a été attribuée ne nous permettra, jusqu'à nouvel ordre, que de tirer un numéro par mois au lieu de deux et nos numéros ne comporteront que 96 pages au lieu de 240. Pour remédier à cette situation dans la mesure du possible, nous devons recourir à l'emploi de petits caractères. Solution peu satisfaisante à laquelle nous renoncerons dès que la situation le permettra. Il est nécessaire, d'ailleurs, que les revues puissent entreprendre des publications de longue haleine et consacrer aux questions de tout ordre qui sollicitent aujourd'hui notre attention des études étendues.

En attendant que *la Revue de Paris* se voie accorder la faculté de reprendre un aspect plus conforme à sa tradition et mieux adapté aux exigences de l'heure, nous demandons à nos abonnés et à nos lecteurs de bien vouloir nous accorder cette bienveillante indulgence dont ils nous ont donné tant de preuves dans le passé.

L'ANGLETERRE ET LA FRANCE

A aucun moment de notre histoire, il n'a été plus important de faire le point des relations franco-anglaises, car nous nous rendons compte avec évidence qu'un étroit accord des deux nations est désormais nécessaire : ce n'est pas seulement la défense de leur intégrité qui l'exige, c'est encore le destin de cette civilisation, dirai-je européenne, dirai-je occidentale, à laquelle elles ont toutes deux conscience d'appartenir.

Jusqu'au début de ce siècle, et cela depuis un millier d'années, l'Angleterre et la France n'avaient jamais réussi, ni à être tout à fait amies, ni à se brouiller tout à fait : leurs périodes de rapprochement étaient traversées de méfiances et d'incompréhensions mutuelles, mais leurs différends et même leurs guerres n'aboutissaient jamais à ces ruptures qui laissent derrière elles de l'irrémédiable. Ni Azincourt, ni Waterloo, ni Fachoda, ni même Mers-el-Kebir n'ont laissé chez nous d'inguérissable amertume, et, en ce qui concerne Jeanne d'Arc ou Ferdinand de Lesseps, les Anglais ont fait, le plus galamment du monde, amende honorable. Tout ce passé de rivalité séculaire est donc net, il n'enferme aucun poison que le temps ou la bonne volonté n'aient éliminé. Pourtant, l'armistice de 1918 était à peine signé qu'on voyait renaître ces mêmes méfiances, ces mêmes incompréhensions, venues, semble-t-il, du fond des siècles pour stériliser l'éclatante victoire remportée en commun. Faut-il croire que nous verrons toujours reparaître, chez deux grands peuples évidemment faits pour s'entendre, ce ferment de divergence et de séparation ?

Toutes les fois que nous avons entrepris de constituer un empire colonial, nous avons rencontré l'Angleterre sur notre chemin, jalouse de nos progrès, mais l'expérience nous a enseigné que, s'agissant d'un empire au delà des océans, ce serait folie de nous faire une ennemie de la puissance qui possède la maîtrise des mers. Comment nous défendre sur le Rhin, si la liberté de nos routes maritimes n'est pas maintenue, si nous pouvons, à tout instant, être coupés de nos colonies ? Quand, aux toutes premières années du xxe siècle, la menace allemande s'est précisée de façon plus instante, cette vérité s'est imposée à notre Gouvernement, qui, du fait de la rivalité coloniale des décades précédentes, avait trop longtemps refusé de la voir. Depuis lors, c'est-à-dire depuis l'Entente Cordiale jusqu'à la débâcle de 1940, nos dirigeants ont toujours considéré la coopération avec l'Angleterre, en Europe et hors d'Europe, comme le fondement nécessaire de notre politique exté-

rieure. A part la brève hésitation de Rouvier en 1905 et le recul hostile de Laval dans l'affaire des sanctions en 1935, la ligne générale de la politique française n'a plus dévié de cet axe.

En faveur de pareille attitude, les arguments politiques sont donc puissants. Il y en a d'autres, si l'on songe que, dans ce groupement des forces, c'est le destin de l'Europe qui est en jeu. Dans le vieux continent, dont toutes les parties ne sont pas également évoluées, c'est certainement la France et l'Angleterre qui représentent le niveau de culture le plus élevé. C'est dans ces deux pays que les principes qui sont à la base de la civilisation occidentale sont le plus sincèrement affirmés et respectés. S'ils venaient à disparaître, certaines valeurs, qui sont indispensables au maintien de l'Occident, périraient avec eux. Nous le savons, et c'est pourquoi, quand nous agissons politiquement de concert avec l'Angleterre, nous avons conscience de travailler dans le sens authentique de notre civilisation. Nous pouvons parfois nous plaindre de l'âpreté avec laquelle l'Anglais défend ses intérêts, d'un certain égoïsme, presqu'ingénu, avec lequel il lui arrive de s'opposer à ce que les autres, et même ses amis, trouvent leur place au soleil, mais nous n'avons jamais l'impression que cette coopération puisse violer quelque chose d'essentiel dans notre conception du monde, bref qu'elle puisse être une trahison.

Nous retrouvons, en effet, de l'autre côté de la Manche, ce souci de la dignité humaine, que nous possédons nous-mêmes à un si haut degré ; nous y retrouvons, encore que nous soyons loin de l'éprouver au même point, ce respect magnifique de la liberté individuelle, qui constitue la garantie véritable des droits du citoyen ; nous y admirons un si complet souci de la liberté d'expression que la guerre elle-même la limite à peine ; nous nous émerveillons enfin, car nous ne témoignons pas toujours semblable rectitude, de constater que tous les Anglais sont effectivement égaux devant la loi et que le plus puissant, le plus riche, le plus noble n'échappe pas à ses sanctions, s'il est reconnu coupable de l'avoir violée. Il y a là un type de société humaine qui représente ce que la culture occidentale a réalisé de plus parfait en matière de création politique, et nous sentons bien que, si pareil régime était mis dans l'impossibilité de persister, ce serait pour l'humanité l'équivalent d'un angoissant recul.

Tout autres sont nos réactions quand les circonstances nous amènent à travailler avec les Allemands, non pas en vaincus mais en égaux ou même en vainqueurs, comme ce fut plusieurs fois le cas entre les deux guerres. Nous ne nous faisons pas faute alors d'admirer ce qu'il y a d'efficace dans l'effort allemand, dont nous respectons par ailleurs le sérieux, la patience, la minutie ; nous nous inclinons devant cette technique que rien ne rebute, devant cette organisation qui semble pénétrer jusqu'à l'infiniment petit ; nous subissons même la tentation de nous dire que ces Allemands sont de bien agréables partenaires, qu'ils sont empressés, pleins de compliments et d'égards, que, dans les cartels ou les conventions d'affaires, ils savent exécuter strictement leurs engagements. Si, par tempérament, nous sommes attirés vers l'ordre, la discipline, la règle implacable, l'Allemagne nous en fournit le climat, et nous ne sommes pas les seuls à avoir éprouvé cet attrait : Anglais, Américains l'ont, avant nous, et trop souvent, ressenti. Pourtant, invariablement, quelque chose nous trouble et nous inquiète dans cette collaboration : à travers les affirmations de paix et d'amitié se dessine la pointe du style et, derrière les protestations de dévouement à la civilisation ou à l'Europe, l'arrière-pensée à peine déguisée d'une géopolitique conquérante. Jamais il n'apparaît, chez ces interlocuteurs si compassés, que l'être humain soit respecté en tant que tel : on le pousse sur l'échiquier, comme un pion, qu'on sacrifie froidement, sans le moindre regret, quand

les besoins de la politique l'exigent. L'atmosphère morale n'est plus la nôtre, au point que nous nous demandons parfois si nous ne sommes pas sortis de l'Occident.

Telles sont en pareils cas les réactions de la majorité des Français, en tout cas des plus représentatifs d'entre eux, mais non pas, hélas, de tous les Français. Car, les sentiments que nous évoquions tout à l'heure à l'égard de l'Angleterre, nous ne sommes pas, avouons-le, unanimes à les éprouver, et c'est là qu'est le drame des relations franco-britanniques. Il est pénible d'y faire allusion, mais comment aborder la question, même superficiellement, sans en parler ?

Il existe, chez certains Français, une sorte de réaction antibritannique instinctive. On dirait qu'aux heures de crise cela sort d'entre les pavés, comme ces gaz malsains qui crèvent à la surface des eaux polluées. Dans toutes nos poussées de nationalisme, cet antibritannisme s'est matérialisé, soit dans des articles suant la rancune, soit dans des caricatures parfois choquantes, soit simplement dans le colportage d'insinuations ou de suspicions malveillantes. En juin 1940, quand le gouvernement de Bordeaux se constituait, et de même durant le gouvernement de Vichy, ce fut dans certains milieux comme une explosion : les personnalités officielles elles-mêmes, que la prudence, à défaut du bon goût, eût dû retenir, se laissaient aller à des déclarations agressives, dont on ne sait si elles exprimaient une rancune longtemps contenue ou quelque basse flatterie envers le vainqueur apparent du jour. Ces discours, ces interviews pèsent sur la mémoire de leurs auteurs. Je ne vois aucune raison de les leur pardonner, mais on se trouve en présence d'un aspect de l'opinion française, dont il serait vain d'espérer qu'il a totalement disparu. Admettons-en l'existence, mais essayons de le comprendre, en le limitant à sa véritable portée.

Cette hostilité provient le plus souvent des mêmes cantons de l'opinion : d'une certaine droite cléricale et nationaliste. Sans doute est-ce la réaction instinctive, éventuellement même à peine consciente, d'une certaine formation catholique contre une nation protestante (le pendant existe en Angleterre contre la France catholique), ou bien encore la protestation de milieux acquis aux conceptions de l'autorité contre le pays du parlementarisme et de la liberté politique. Voici bien longtemps que nos forcenés du nationalisme se demandent s'ils doivent faire front contre l'Allemagne ou contre l'Angleterre, et il faut noter que beaucoup d'entre eux ont surtout été proallemands par mauvaise volonté contre les Anglais. Quand quelqu'un, pendant l'occupation, nous disait : « Je n'aime pas les Allemands, grands dieux non, mais je n'aime pas davantage les Anglais », nous ne savions que trop bien ce que cela voulait dire !

Il va de soi que ces observations comportent des réserves ; une grande partie de la droite, imbue de libéralisme parlementaire, a réagi dans le sens anglais, et de même une foule de gens qui n'appartenaient pas à la gauche. Il y a, d'autre part, tout un snobisme pro-anglais : Paul Bourget fut autrefois pour nous un professeur d'anglophilie. Quelques-uns de nos « collaborateurs » les plus notoires se flattaient d'être reçus à l'ambassade d'Angleterre ; mais, chez eux, l'instinct totalitaire, antilibéral, a été le plus fort. Nous nous trouvons évidemment en présence d'une ligne de partage des esprits dont il convient de réaliser l'importance. On s'explique que, dans ces conditions, l'Angleterre ait fini par préférer chez nous les Gouvernements de gauche, se disant que, de ce côté-là, les ferments de méfiance et d'opposition ne joueraient pas. Nos Gouvernements modérés, ou appuyés sur la droite, feraient bien de ne pas négliger ce point de vue, de même que les Anglais auraient tort de croire qu'ils ne trouvent d'amis qu'à gauche. Sous ces

réserves, cette topographie morale repose sur des observations qui ne sont pas négligeables.

Pour beaucoup, cependant, c'est surtout affaire d'ignorance. Avouons que nous ne connaissons pas les Anglais. La chose paraît impardonnable, incompréhensible même, dès l'instant que nos élites les fréquentent, presque intimement, depuis le XVIIIe siècle. Ce sont des Français qui ont écrit à leur sujet les analyses psychologiques les plus fines. Les milieux cultivés devraient donc savoir ce qu'il en est, mais une opinion superficielle se contente de répéter que les Anglais sont « égoïstes » (comme si tout le monde ne l'était pas), qu'Albion est « perfide » (alors que l'Anglais, plutôt qu'un perfide, est en fin de compte un ingénu), que l'insulaire nous méprise (alors que, dans son respect du quant-à-soi, il se contente de nous ignorer, ce que notre vanité ne lui pardonne pas).

Il est vrai que, pour ses amis, l'Anglais n'a pas toujours été facile à défendre. Il commet éventuellement, dans les jugements qu'il porte sur nous, des injustices correspondant aux nôtres. Au lendemain de la victoire remportée en commun, il n'a pas su comprendre qu'en aucune façon la France, même en possession de l'hégémonie continentale, ne se trouverait vis-à-vis de lui dans la position d'un ennemi. Le fait que l'Angleterre avait tout fait pour relever l'Allemagne après 1918 a certainement été pour beaucoup dans les réactions malveillantes de 1940. Il sera donc essentiel de se mieux connaître. Mais, dès maintenant, nous pouvons dire que ces récriminations ne relèvent plus, heureusement, que d'un passé décidément périmé.

Des faits nouveaux, éclatants, sont en effet venus transformer la situation, la renouveler du tout au tout. Dès le mois de juillet 1940, tous ceux — et ils étaient infiniment nombreux — qui estimaient avec le général de Gaulle que nous avions perdu une bataille mais non la guerre, que celle-ci continuait et pouvait être gagnée, avaient placé tous leurs espoirs dans la résistance britannique : car, contre la poussée germanique, en apparence irrésistible, il n'y avait plus qu'un seul et dernier barrage, l'insulaire Angleterre. Ce sera, dans l'histoire, l'éternel honneur du peuple anglais, sous la direction d'un Churchill, de n'avoir pas un instant douté de son destin, de s'être fait, à cette heure où il restait seul, presque désarmé, le suprême rempart de la civilisation libre dans le monde. Aux heures tragiques de septembre-octobre 1940, quand la bataille aérienne faisait rage sur le Pas-de-Calais et la Manche, nous guettions avec angoisse les avions allemands partant la nuit vers le Nord-Ouest, et c'est avec un immense soulagement que nous voyions les jours se succéder sans que la forteresse eût fléchi. Nous avons compris par la suite qu'il y avait eu là l'équivalent d'une nouvelle bataille de la Marne, transposée sur un autre terrain, et que le taureau germanique, à ce moment précis, avait reçu un coup d'arrêt dont il ne s'est pas relevé. C'était la décision de la guerre.

Puis, pendant quatre ans, c'est la radio anglaise qui a soutenu nos courages : une voix non enchaînée nous apportait l'air du large. Il arrivait, de loin en loin, qu'un journal anglais nous fût secrètement communiqué : quand, du fond de notre prison, nous lisions ces pages libres, il nous semblait qu'une bouffée réconfortante parvînt jusqu'à nous. Il y avait donc encore des gens menant une vie moralement civilisée, acceptant la discussion des Gouvernements se laissant critiquer et tirant de la critique un supplément de force ? Ce sont là des impressions qui ne s'oublient pas : les voix anglaises maintenaient en nous la confiance et l'espoir ; c'était comme le brin d'olivier que la colombe apportait dans l'arche.

Le prestige anglais est donc grand parmi nous. Nous savons en effet que, si les États-Unis et la Russie sont des agents essentiels de la victoire, celle-ci eût été impossible au cas où l'Angleterre eût lâché pied. Nous nous rendons

compte également que, dans l'Europe de demain, l'accord d[illegible]ux puissances occidentales est plus que jamais nécessaire. C'était déj[illegible] en 1918, mais seuls alors les sages le savaient. Je crois qu'aujourd'hu[illegible] le monde, des deux côtés de la Manche, en est persuadé. Instruite par une longue expérience, la France a abouti à cette conclusion que le continent, qui a besoin d'équilibre, ne peut le trouver, conformément aux lois de la nature elle-même, que dans une alliance franco-russe. Mais celle-ci ne prend sa signification et sa force véritable que combinée avec une alliance franco-anglaise et une alliance anglo-russe, l'ensemble du groupement étant animé par une résistance de base à l'Allemagne. Une alliance franco-russe, appuyée sur une velléité de rapprochement avec l'Allemagne pour résister à l'Angleterre sur le terrain colonial, constitue la plus dangereuse des conceptions diplomatiques. Si certains, à la fin du siècle dernier, ont pu l'envisager, nous y avons heureusement, et depuis longtemps, renoncé. Toute combinaison occidentale, opposée à l'Angleterre, expose l'Europe à devenir un continent pour ainsi dire sans fenêtres, incapable de maintenir libres et efficaces ses communications avec le monde transocéanique. Ce contact extra-européen, nous sommes sans doute capables, dans une large mesure, de l'établir directement, par nos propres moyens, mais au lieu de l'envisager en dehors d'elle ou même à son détriment, c'est d'accord avec l'Angleterre et largement par son entremise qu'il faut l'organiser. L'Allemagne, victorieuse, nous eût proposé une Europe macédonienne, bardée de fer, qui peut-être, sous sa direction, eût conquis militairement la planète, mais nous y eussions perdu notre âme. Par l'Empire britannique, dans les échanges et dans la paix, c'est toute une partie de la terre qui peut encore graviter vers nous.

Trop longtemps, au lendemain de l'autre guerre, l'Angleterre, hésitant à se considérer comme tout à fait européenne, tendait à se désolidariser d'un continent voué, croyait-elle, à la discorde et au déclin. L'expérience d'une double guerre lui a appris qu'elle ne peut se désintéresser de ce continent si proche. Peut-être sent-elle aussi que, maîtresse d'un Empire colonial faisant contraste par sa masse avec son mince territoire métropolitain, ses intérêts sont à cet égard parallèles à ceux des puissances coloniales de l'Europe occidentale, la France, la Belgique, la Hollande. La distinction entre la section « Dominions » et la section « Colonies » (au sens étroit du terme) étant allée en s'accroissant dans l'Empire britannique, n'est-il pas vraisemblable d'en conclure que l'Angleterre, de ce point de vue, se sent plus européenne qu'autrefois ?

Elle est d'autant plus européenne que, par sa culture séculaire, elle se rattache indéniablement à ce royal courant de la pensée occidentale qui nous vient de l'Antiquité, du Moyen Age, de la Renaissance. Sans doute est-elle fière d'avoir donné naissance à la culture, plus jeune, plus dynamique, des peuples anglo-saxons au delà des mers, mais elle n'ignore pas sa parenté avec ce que la vieille Europe a intellectuellement de plus illustre. Il lui plaît de rester fidèle à ce grand passé, comme il lui plaît de se tourner vers l'avenir. A la façon de Janus, elle regarde vers le continent et vers le large, mais, petite île en rade de l'Europe, comme un navire en vue d'un port, elle ne peut faire qu'elle ne soit ancrée à nos rivages. Nous demandons d'elle la reconnaissance de cette solidarité et nous croyons sincèrement que, plus que naguère, elle l'accepte et la ressent.

Les sentiments que l'Angleterre, en ce moment même, éprouve à notre égard, en sont la preuve. Elle rend justice à cette « résistance » héroïque, si spontanée, qui a fait que la France, dans son ensemble, ne s'est pas soumise à l'occupant. Elle ne nous a jamais du reste accablés de ses condamnations : les propos d'un Churchill, d'un Eden, aux heures les plus sombres, n'ont jamais été inspirés que de la plus sincère, de la plus délicate sympa-

thie ; nous leur serons toujours reconnaissants du respect qu'ils ont su témoigner à un lutteur tombé, mais non vaincu. Quand Churchill nous a dit et répété que l'Angleterre restaurerait la France dans sa position antérieure, nous l'avons cru. Et quant à l'ancienne jalousie, à la crainte de voir la France redevenir trop puissante en face d'une Allemagne devenue trop faible, c'est là une attitude dépassée, dont il semble qu'il n'y ait même plus à parler.

Jamais les conditions n'ont donc été plus favorables à la réalisation de cette « entente cordiale », dont les éléments les plus sains de l'opinion, de part et l'autre, souhaitent le succès depuis si longtemps. Il n'est aucun pays avec lequel une entente aussi étroite soit possible : c'est question de voisinage géographique, d'étage dans les niveaux de civilisation, de tendances communes dans le développement de l'histoire. Mais, si nous envisageons pareil rapprochement, en lui attribuant, parmi d'autres, un caractère spécial, ce ne peut être, à la façon de certaines alliances d'autrefois, en en faisant je ne sais quoi d'exclusif. S'il y a une pointe hostile, c'est contre la reconstitution, au centre de l'Europe, d'une puissance allemande de proie. Mais nous savons bien — du moins les mieux avertis parmi nous — qu'il ne faut en aucun cas se glisser entre les deux puissances anglo-saxonnes pour les diviser, pour jouer de l'une contre l'autre : ce serait le sûr moyen de les réunir contre soi. La simple communauté d'intérêts poussera sans doute les deux pays vers des solutions diplomatiques communes, ce qui est la base des meilleures ententes.

La saine curiosité qui nous pousse, après quatre années de séparation, à reprendre contact avec les milieux britanniques, qui les pousse eux-mêmes à se renseigner sur nous, sur notre littérature, nos courants de pensée, est la meilleure preuve que l'attrait politique se renforce d'un attrait culturel. L'Angleterre, heureusement et quoi qu'on en ait pu penser, est toujours une île, et cependant l'aviation a modifié bien des choses : elle permet un voisinage moral que le « splendide isolement » du XIXe siècle ne favorisait pas.

Une page est tournée dans l'histoire du monde. Le chapitre qui se clôt fut, pour l'Angleterre, un chapitre glorieux. Celui qui s'ouvre est, pour elle comme pour nous, plein de difficultés et de périls. Mais, de même qu'il y a, dans le commerce, des produits de bonne marque qui n'ont rien à redouter de la concurrence, il y a dans le monde des peuples de bonne marque, auxquels la Nature rend toujours la place qu'ils méritent. L'Angleterre est une nation de bonne marque : c'est dans ces quelques mots que je suis tenté de résumer le jugement qu'en connaissance de cause nous sommes en mesure de porter sur elle.

ANDRÉ SIEGFRIED

PRIÈRE POUR UNE PETITE MORTE

Je ne l'ai pas connue, j'ignore ses traits, et pourtant je la vois. Je la vois souffrir, son pauvre petit pied écrasé sous une poutre de la maison effondrée. Le martyre dépasse trop la mesure des souffrances imaginables pour pouvoir être partagé, ressenti du dehors. C'est pourquoi son spectacle ne laisse point d'autres recours que celui de la prière. Il appelle dans nos âmes, impuissantes à rien changer au fait accompli, le vœu ardent que ceux qui auront été ainsi torturés jouissent dans l'éternité des plus tendres, des plus paternelles et maternelles consolations. Et nous espérons aussi la miséricorde de Dieu pour les bourreaux, afin que s'ils venaient jamais à prendre conscience de la portée de leurs crimes, il leur reste encore, dans ce monde ou dans l'autre, le dernier privilège d'en demander pardon. Que Dieu accorde à ces maudits la grâce du remords, de la honte et de l'espoir !

Je vois cette petite fille de onze ans contempler cinq jours durant, cinq jours et cinq nuits, seule au milieu des ruines du village, avec sa mère étendue mourante à ses pieds, je la vois contempler l'horreur du monde. Son étonnement de le découvrir ainsi tout à coup a dû être sans bornes. Alors, c'était cela que cachait la tranquillité quotidienne ! C'était cela son secret, sa révélation !

Mais peut-être que la souffrance d'une jambe broyée, prise sous les décombres, l'empire de la peur, la démesure, l'ignominie de l'événement, lui auront supprimé toute vision consciente. Peut-être ne savait-elle plus rien de ce qui avait été avant, ni de ce qui était maintenant, et ne reconnaissait-elle plus, dans le sinistre décor de ruines fumantes, le village d'hier. Peut-être ne s'est-elle pas rendu compte que ce corps saignant, allongé dans les débris, percé de balles de mitrailleuses, c'était celui de sa maman en train de mourir. Ce corps n'était sans doute plus pour elle celui contre lequel elle avait été pressée tant de fois ; ni cette terre, ce village n'étaient les siens.

Car elle n'appartient pas, n'a jamais appartenu, n'appartiendra jamais à un monde infernal. Elle était née enfant d'une terre humaine, et ce qu'elle vit, ce qu'elle voit n'a plus rien d'humain. Elle vient de passer de l'enfance dans le martyre, avec d'autres compagnons, guère plus âgés qu'elle, dont les corps gisent maintenant, pêle-mêle, au pied d'un mur sanglant. Ils ont eu peur aussi, moins de la mort elle-même que du spectre ignoble qui s'impose à eux, que de l'aberration qu'on leur inflige, de la honte, du déshonneur, de la perversion des créatures. Alors, ils ont crié, ils ont appelé et,

dans l'épouvantable silence, ce sont, tirés l'un après l'autre, un pour chacune de ces vies adolescentes, les coups de revolver qui leur ont répondu. Mais maintenant, ils sont en paix ; leurs corps tombés se sont tus, et ils sont entrés dans le mystère de gloire.

L'enfant demeure donc seule, à l'écart, la jambe retenue sous la poutre. Les Allemands continuent à passer ; elle ne sait plus qui ils sont, puisqu'elle les implore, les appelle à son aide, qu'elle leur mendie à boire et, inconsciente, tourne encore vers leurs faces de possédés son visage sacré de petite suppliciée. Ils vont, ils viennent ; ils passent et repassent, sans la voir ni l'entendre, négligeant même de l'achever. Et elle appelle encore pendant cent vingt heures.

Le cinquième jour, ceux du village qui ont réchappé se rapprochent, et, comme les Allemands se sont éloignés, ils commencent à chercher leurs morts. Ils viennent en larmes à la seule survivante ; ils la dégagent, la soulèvent doucement dans leurs bras tremblants et la déposent sur une civière.

L'enfant mourut deux jours après, à l'hôpital. Elle ne mourut pas de sa blessure, mais d'avoir eu trop faim, trop soif, trop peur.

Je ne raconte pas tout ceci dans l'intention de faire monter, dans le cœur de ceux qui me liront, des vœux de vengeance. Je n'appelle ni la malédiction ni la haine, parce que ces sentiments-là ne l'emportent que dans le premier mouvement de colère ; ou bien alors, s'ils demeurent, ils ne sont plus que le signe morbide de la peur ou de la lâcheté. Nous parlons de ces choses parce qu'elles ne doivent pas rester cachées. Dans l'ombre, elles deviendraient dangereuses, elles serviraient d'armes ou de pâture à des gens dont les buts ou les goûts sont tout autres que ceux de l'oubli, du pardon ou de la justice. Il faut chercher, au contraire, à éviter de telles utilisations du crime. Les gens qui ont des complaisances secrètes pour le mal, ou qui s'en emparent afin d'en faire une arme contre l'adversaire, acceptent le mal et le commettent, autant que ceux qu'ils prétendent condamner. Il s'agit seulement de faire se prononcer des consciences, il s'agit de retrouver, chez quelques-uns, une certaine qualité de révolte qui sauve l'honneur humain, et qui témoigne de l'humain lui-même.

Alors, ceux qui regarderont ces choses en hommes reconnaîtront aussitôt le renouvellement de l'éternelle révélation sur la nature. Car les Allemands ne commettent pas, comme on pourrait le croire, ces atrocités par la cruauté seule. Les Allemands ne sont pas plus cruels que les autres, ils ne représentent pas une race exceptionnelle dans la création ; ils sont simplement demeurés plus proches de la nature, et la nature, sans l'esprit qui l'ordonne, n'est pas seulement impitoyable, mais folle. Nous sommes trompés par les races qui aiment les fleurs, chérissent et gâtent les enfants, sont tendres pour les animaux ; nous ne supposons pas que ces mêmes races, le jour où elles quittent les conventions de la vie civile pour les libertés de la guerre, peuvent devenir tout à coup semblables aux sauvages sortant en hurlant des forêts primitives.

« Lorsqu'un homme, dit Georges Bernanos, proclame que sa force le met au-dessus de l'honneur, je puis parier à coup sûr que sa faiblesse le mettra au-dessous. Que la faiblesse et la force lui fourniront exactement le même prétexte à renier ses engagements. » Un homme à qui la force ou la peur font perdre l'héritage humain prouve ainsi que cet héritage ne lui était pas passé dans le sang, qu'il n'était encore chez lui qu'une convention, une apparence sous laquelle les instincts inavouables n'attendaient que l'occasion de se libérer. La peur, la rancune, l'avidité, ont vite fait de détruire un homme, de faire de lui une créature en proie au sadisme, à la folie. Aucune personne consciente n'ignore cela, et les meilleurs le savent peut-être encore mieux

que les autres, parce qu'ils sont plus exposés et plus attentifs aux risques du mal.

Le Moyen Age religieux connaissait le démon mieux que nous. Les figures grimaçantes, sur les façades des merveilleuses églises gothiques, en témoignent assez. Qu'on essaie, par exemple, de se représenter les traits des tortionnaires et des massacreurs au moment de leurs crimes, en Vercors ou ailleurs. On verra quelle image de l'homme ils offrent, et si cette image ne correspond pas aux figures dont je viens de parler. C'est à cette connaissance de l'ennemi dans l'être que les gens du Moyen Age ont dû d'avoir une si profonde vision du Malin. Ils savaient très bien que son plus dangereux pouvoir était de désorganiser l'homme, de le pousser au péché et à la folie. De n'oublier jamais sa présence, de vivre pour ainsi dire en familiarité avec lui, a permis aux peuples chrétiens de tenir Satan en respect, et de donner peu à peu comme une nouvelle nature à l'être humain.

On a moins cette idée de nos jours. Afin de vivre tranquillement, raisonnablement, nous avons amoindri et stérilisé les notions du bien et du mal. Nous leur avons donné un visage anonyme, nous les avons remplacées toutes deux par la foi en le progrès. Et voici que de ce progrès lui-même surgit à nouveau, plus réelle que jamais, plus indéniable, plus monstrueuse, la domination du Prince de ce monde.

RAYMONDE VINCENT

PAUL VALÉRY

PROFESSEUR SOUS L'OCCUPATION

PAUL VALÉRY, *allant faire son cours pendant l'occupation, fut arrêté un jour devant le Collège de France par un Allemand :*

— Quel est ce monument?

— Le Collège de France...

— Ah! c'est très intéressant... Et quelle est donc cette école?

— Une école où la parole est libre, répondit l'auteur d'une Conquête méthodique.

Durant quatre ans, en effet — alors que tout au dehors de ce qui se disait et s'imprimait était soumis à la censure ou dicté par l'occupant — les auditeurs du vendredi et du samedi, fidèles à la salle XII, purent entendre Valéry développer sa pensée à peu près sans autre frein que celui qu'elle s'impose à elle-même. Et ce fut pour chacun heures de loisir, de plaisir, heures déjà d'après-guerre.

Un matin d'été 1943, on craignit que cette dernière joie nous fût enlevée. Le duc de Broglie, Emile Borel, des esprits rares écoutèrent, avec une certaine émotion — pas uniquement intellectuelle — cette ultime leçon.

Cependant, l'année suivante, en dépit des bombardements et surtout des alertes, le cours reprit; nous eûmes la chance d'y pouvoir être assez assidu et, maintenant que l'écrit à son tour est devenu libre, nous croyons, relisant nos notes, devoir, en souvenir de ces longs mois de guerre éclairés par la seule sérénité de l'esprit, en détacher quelques pages, nous excusant d'offrir au public un texte analogue par son aspect haché à quelque ouvrage inachevé.

Des précédents existent, il est vrai, qui ont encouragé notre essai; n'a-t-on pas admis jadis, et avec raison, l'opportunité de faire paraître les Pensées pures d'un grand moraliste et apologiste?

Celles-ci sont présentées également en « débris d'un grand jeu », parfois sans transitions, soit que l'orateur les ait négligées, soit que l'auditeur ait été malhabile à les saisir, mais peut-être ne déplaira-t-il pas au lecteur, imaginant la verve et le charme du verbe val rien, de trouver côte à côte vues curieuses et questions aiguës que, presque au hasard, nous avons extraites d'un enseignement célèbre consacré aux effets sur l'homme et le monde actuel de diverses nouveautés absolues.

On aimera, de toutes façons, en retenir l'idée stimulante d'une Politique de l'esprit.

G. M.

Leçons successives : Pas de système.

Si j'avais idée de faire un système, ma deuxième idée serait d'en faire un autre, c'est dire que je n'ai pas de système.

Système : Construction de l'esprit, généralement philosophique. On trouve quantité de *systèmes* dans les bibliothèques. Après les avoir lus, l'idée qui viendra sera d'opérer la transmutation d'un système dans l'autre, car le contraire d'une conception dérive aussi facilement de celle-ci que l'imitation : dans les arts, faire le contraire de ce qui a été fait *(la contre-imitation)* est une forme de l'imitation.

*
* *

Autorité de l'époque.

...La matière de mon cours est mon expérience personnelle. Il faut que je me crée ma nécessité pour la créer en vous-même.

C'est mon *devoir*. Je n'aime pas prononcer ce mot qui exige une immense autorité quand on s'adresse aux autres pour le prononcer. Dans le cas actuel, je n'ai pas autorité, mais quelqu'un a autorité, c'est l'époque, les choses au milieu desquelles nous vivons : là, je trouve la nécessité dont j'ai besoin. Cette ère, grosse de tout le bien possible, de tout le mal imaginable, nous impose l'autorité du fait. Elle donne l'impression du somnambulisme humain : l'humanité marchant à tâtons, les yeux fermés. Elle n'a jamais marché plus vite dans des ténèbres plus épaisses...

J'ai envie de qualifier cette époque par un mot que je fabrique : *constructo-destructrice* (le médecin appelle bien *acido-résistant* un bacille) ; nous assistons, d'une part, à une extraordinaire prise de possession des forces naturelles, qui s'accompagne, d'autre part, d'un accroissement correspondant des puissances de destruction. Dans le domaine des choses de l'esprit, la physique s'est énormément développée. Les faits nouveaux se sont accumulés (rayons cosmiques, etc.) et tout ceci entraîne production et destruction d'idées. Le monde est envahi par la métrique généralisée depuis Descartes. Mais la foison de faits inattendus a ruiné l'édifice, la pyramide de connaissances de toute la mécanique universelle.

Et cette conception théorique qui permettait de déduire les phénomènes se trouve en perdition.

Nous en sommes à la pluralité des logiques ; l'imagination est en faillite. Le monde n'a plus d'image. Il échappe à la représentation visuelle et tactile. Parler du mouvement d'un électron, c'est évoquer un corps qui se déplace et ceci n'a aucun sens. Et cependant nous pouvons *agir* du haut de notre lointain sur ces infiniments petits : « *Je sais ce que je puis.* » En somme, toute la partie théorique de la Science apparaît essentiellement provisoire, la Science est désagrégée, il en restera des recettes positives.

Dans le domaine des arts, voyez la coexistence de tous les moyens d'agir sur notre sensibilité, tous ont leurs producteurs et leurs clients ; tous les modes d'expression sont admis.

Il y a dans l'ordre des choses de l'esprit d'autres destructions : *la postérité*. On pensait : « J'écris pour la postérité. » Elle est en baisse. On ne pense plus à être lu dans trois cents ans. Le scepticisme est général quant aux hommes qui viendront après nous. Nous devenons tout actuels. Nous avons vu les inventions se succéder : la photographie, le cinéma (arts plastiques), nous nous disons : « Comment s'amuseront les gens dans trois cents ans ? Les gens d'aujourd'hui préfèrent le film à la lecture faite avec soin. On croyait jadis

qu'il se trouverait dans l'avenir des gens qui, admirant Virgile, vous admireraient par surcroît... et comme par une sorte de conséquence. »

Les peintres, de même, voient les musées largement ouverts aux tableaux de toute sorte. Autrefois, il y avait un choix d'œuvres fait par l'Académie. On verra difficilement un homme sacrifier sa vie à une œuvre forte contre le temps. Cette dévaluation de la postérité a réagi sur le soin de la Forme (souci à peu près disparu) et celui de la durée qui faisait qu'on dépensait, sans compter, le temps sur une œuvre.

Je passe aussi à l'architecture, à sa technique... Les monuments en pierre taillée deviennent exceptionnels ; les matériaux, le béton moulé font gagner du temps. Les monuments modernes dureront peut-être, mais nul ne s'arrête pour regarder un détail de moulage d'un ciment.

Autre chose est en diminution. Point délicat, non contestable. C'est la diminution de la valeur de *la personnalité*. Il existe une originalité apparente et voulue qui est imitation. Si un autre ne semblait original on n'aurait pas songé à l'être, là joue le renversement des partis pris.

La personnalité est diminuée par le fait de la métrique généralisée.

Le système métrique, à son tour, a créé son homme. Il a imposé à l'homme un homme métrique. Ceci s'accorde avec l'uniformité administrative de l'enseignement voulue par Napoléon. A l'une de ses questions, Fontanès, tirant sa montre, répondait : « Sire, il est huit heures du matin, tous les élèves du lycée font telle version latine. » On dirige les jeunes gens par des programmes et des tests vers des carrières, cela est fatal : toute notre vie est modelée par l'industrie, nous ne pouvons de toute façon échapper à la fabrication en série. En somme, c'est appliquer aux vivants les méthodes industrielles (standardisation, normalisation, etc.).

Est-ce que la personnalité humaine est indispensable ?

« Chacun a son petit ridicule », disait au Président un assassin qui avait coupé sa femme en morceaux. Tout ce que nous prétendons être est l'œuvre de quelques milliers d'individus. Cette œuvre ne souffrira-t-elle pas de la fabrication de l'homme en série ?

Déjà la notion de grand contemporain semble s'être évanouie. Victor Hugo, qui est mort quand j'avais quatorze ans, Tolstoï, Zola étaient regardés comme de grandes figures qui imposaient le prestige des Lettres. Je ne vois rien de pareil aujourd'hui : l'époque se refuse à cette hiérarchie.

Cette dépréciation résulte de l'altération et de la falsification des *valeurs* de l'esprit. L'usage et les abus de la publicité en sont responsables.

***

L'ensemble des circonstances et des observations actuelles pourrait conduire à des conclusions pessimistes..., mais pessimisme comme optimisme sont des manières de voir que je tiens, quant à moi, pour instantanées. Ce sont des vues qui ne nous apprennent rien, mais qui peuvent influencer nos actions prochaines. Si nos actions ne sont pas en cause — et c'est le cas de toute théorie pure — être pessimiste ou être optimiste n'a aucun intérêt, je dirai même : n'a aucun sens.

Dire par exemple que notre civilisation est en voie de perdition peut être considéré comme un jugement objectif. On peut froidement observer le naufrage d'un navire si l'on a le cœur solide, même quand on est à bord : le naufrage de la culture n'est pas impossible, mais l'observer et noter cette observation en la précisant, si pessimiste soit le pronostic, le simple fait de décrire cette fin est un acte d'optimisme et d'espoir dans une reprise ou une rénovation de la culture.

Quoi qu'il en soit, je suis bien obligé de constater la situation singulière-

ment précaire des valeurs supérieures de l'esprit dans l'avenir prochain. Il s'agit de l'existence future de valeurs et d'habitudes immémoriales. Pour vénérables qu'elles soient, les activités supérieures de l'esprit n'ont et ne peuvent avoir qu'une importance des plus limitées dans la vie humaine. Il n'y a aucune difficulté à imaginer une humanité qui se passerait de ces productions et de cette consommation de l'ordre le plus relevé.

C'est pourquoi il est si malaisé, ou plutôt, il m'est si malaisé d'obtenir ce que je cherche, c'est-à-dire une notion de cette culture supérieure et de ces œuvres qui leur donne une valeur opposable à presque tous, même à ceux qui n'y participeront jamais.

Il m'est arrivé jadis et naguère de m'expliquer sur la nécessité qu'il y aurait à faire admettre la constitution d'une *politique de l'esprit* comme il y a une politique du blé ou de l'or.

Maintes fois (consultons notre vieille ennemie l'histoire), on a pu croire l'humanité pensante en voie de perdition. Il est clair qu'au IVe siècle comme en l'an mille ce qu'on entendait par « naufrage de la civilisation » ou bien par « fin du monde » signifiait, pour les intellectuels, ruine des choses de l'esprit et des traditions scientifiques ou historiques. J'ai donc pensé (peut-être à tort) qu'il y aurait intérêt (toujours pour un intellectuel, sinon pour les hommes) à introduire cette notion de politique de l'esprit, c'est-à-dire à inculquer, jusque dans les têtes les plus simples, la croyance aux valeurs de l'ordre spirituel, comme on leur a inculqué celles de l'ordre mystique, de manière que, cette conviction aidant, on admît que l'ensemble des résultats obtenus par la pensée dût être considéré comme un capital représentatif de la puissance humaine, en tant qu'elle peut s'appliquer à modifier l'espèce elle-même dans ses pouvoirs de compréhension et d'action.

La vie humaine est nécessairement une vie sociale. Une société ne se passe pas des témoins matériels que son existence se donne pour que puissent s'accomplir les diverses fonctions d'échange, de collaboration, de diffusion ou de régulation qui sont nécessaires à une collectivité organisée : dans toute cité se trouvent des monuments dont les uns, qui seront, par exemple : les Palais gouvernementaux, la Bourse, le Palais de Justice, etc., sont affectés aux affaires de l'ordre pragmatique, tandis que les autres, temples, théâtres, universités sont représentatifs de l'univers spirituel et intellectuel : ils sont les *palais* de la *politique de l'esprit*.

La suggestion est de considérer ce qui se passe dans ces divers monuments comme procédant des besoins d'espèce commune : théâtres, temples, universités, musées constituent à mes yeux un groupe d'édifices présentant une symétrie avec le groupe des édifices utiles. Tout le monde a sans doute une vague impression de cette sorte d'équilibre, mais ce à quoi j'ai songé, c'est à porter cette impression à la précision d'une idée relativement nette et à faire attribuer, dans l'univers social, à l'ensemble des valeurs intellectuelles, une place et une autorité positives.

Sans doute, toutes ces valeurs peuvent par chaque individu être considérées comme *arbitraires*, c'est-à-dire *nulles*, mais n'en est-il pas de même de toutes les religions? Les valeurs religieuses ont ce caractère remarquable d'être arbitraires au regard de chaque personne et nécessaires à la collectivité — constatation qui n'est pas d'origine rationnelle, mais qui résulte de l'observation pure et simple des choses. Mais, tandis que les religions ont pris dans la plupart des Etats, même officiellement areligieux, une place incontestable (quoique souvent contestée), le système virtuel des pouvoirs et des valeurs intellectuelles n'a pu jusqu'ici constituer et manifester son unité.

En réalité, si je pouvais et si je voulais donner à ma pensée le développement dont je la crois susceptible, je chercherais à énoncer des définitions et

un principe uniques qui permettraient de concevoir l'ensemble de la vie sociale collective en tant qu'elle est le produit des échanges et des besoins des individus qui la composent. Voici comme j'ai coutume de me représenter cette vie collective à partir d'un observateur quelconque choisi comme « origine » :

J'emploierai le mot *univers* que je définirai ainsi : l'univers est un système de relations réciproques, ce qui n'est pas autre chose qu'une traduction en langage abstrait de l'expérience immédiate que signifie étymologiquement ce même terme... Un homme qui tourne sur lui-même se donne ainsi un ensemble de choses et ce même ensemble détermine sa position. Cette notion primitive est évidemment bien transformée quand il s'agit de l'univers astronomique ou physique (lequel, d'ailleurs, n'a reçu à ma connaissance aucune définition), mais je m'en tiens à ce que j'ai dit et j'emploierai le mot *univers* pour désigner un système qu'on puisse considérer comme complet par lui-même. On parlera par exemple d'*univers économique* pour signifier que l'on considérera les relations de production, de consommation et d'échanges comme formant un système complet. On parlera d'*univers juridique* pour désigner les échanges de *fait* contre *droit* et de *droit* contre *fait* (par exemple : échange d'action contre parole et de parole contre action. Dans cet univers juridique la parole, émise dans certaines conditions formelles, prend une valeur exécutoire irrésistible). L'univers social nous montre aussi un univers mystique, système de relations et d'échanges entre le ciel et la terre, lequel univers de la psychologie affective serait, par essence, le plus désordonné imaginable, mais qui a reçu par l'institution et le développement des religions une ou plusieurs organisations sous le nom d'Eglises.

Je ne parle pas de l'univers physique qu'on peut réduire en dernière analyse à un échange entre observations et phénomènes, prévisions logiques et numériques, et finalement vérifications métriques.

Tous ces univers s'emboîtent dans celui que j'ai appelé l'*univers social*, lequel coïncide par définition avec l'univers du *langage :* le langage est le type même de nos relations réciproques. Or, pas de société sans langage, pas de langage sans société — mais la réciproque qu'implique le langage ne s'exerce pas seulement entre les individus, elle s'exerce aussi dans chacun d'eux avec lui-même, et, comme le matériel de ce langage, les mots et les formes sont élaboration immémoriale du milieu humain, il s'ensuit que l'univers social nous pénètre par ses produits jusqu'à l'intime, c'est-à-dire jusqu'au point où réagit à chaque instant *celui qui n'est pas un autre.*

Ici, il faudrait aussi placer quelques remarques plus générales relatives au langage.

Nous sommes habitués, par l'éducation et l'usage du dictionnaire, à croire que *tous les mots ont un sens*, c'est-à-dire que nous considérons chaque mot isolable, ce qui est la conséquence de la manière dont nous avons appris les mots un à un, mais dans des circonstances diverses et par « monstration » [1] d'un objet que l'on accompagne de l'émission du terme ; mais, quant aux mots abstraits, il est impossible de procéder de la sorte, d'où toutes les difficultés qu'ils soulèvent, non seulement entre personnes différentes, mais de soi-même à soi-même, sur leur signification exacte.

Toutefois, ce malentendu n'est pas sans fécondité — peut-être est-il essentiel à l'existence de ce qu'on nomme littérature et philosophie. Rien ne prouve ni ne peut prouver que, si le *consommateur* (le lecteur) avait perception immédiate de la pensée même de l'auteur, il la trouvât plus profonde, plus intéressante ou plus vraie que celle qui se forme en lui-même à partir

1. Paul Valéry a défini ce mot par l'opération qui consiste à exhiber un objet ou à mimer un acte tout en prononçant les syllabes qui indiqueront son nom.

de la lecture du texte. En tout cas, on peut sagement croire que les gains et les pertes se compensent, c'est-à-dire qu'il y a autant d'avantages que de désavantages pour l'auteur auquel son lecteur peut donner plus ou moins qu'il n'a reçu. Le « hasard » intervient.

Il semblerait que la question décisive à poser en toute matière fût la suivante : à quel besoin correspond tel objet, telle action, telle production? C'est évidemment ici la ligne de partage des versants : Utilité-Inutilité, et cependant nous savons que même chez les êtres où il semblerait que la nécessité de la vie soit étroite et pressante, l'inutile apparaît dans les actes et dans les pratiques de leur existence. *Ce loisir agit :* on danse, on joue; celui qui tressait une corbeille ou qui modelait une cruche perd le temps qu'il faut pour l'ornementer : cet ornement est le fruit d'une dépense de travail ; il contrevient à la loi d'économie des forces ; mais il y a des cas d'importance, qu'on pourrait dire *transcendante*, de ces effusions d'énergie disponible; la métaphysique, par exemple, et la religion (nombre d'individus s'en passent et s'en sont passé). Les questions qu'elles posent et les solutions qu'elles proposent ne peuvent pas être considérées comme répondant à quelque nécessité vitale universelle.

Le problème de la destinée est une invention remarquable de la naïveté primitive se développant en analyse de plus en plus subtile, et son évolution est toute comparable à celle de la musique ou de la poésie. On trouve partout des signes extérieurs de cette préoccupation, mais les hommes ne se préoccupent que dans la proportion de $\frac{1}{x}$ (x étant très grand) de leur destinée s'ils n'ont pas été excités par un fait : mort, danger, éclipse, etc.

Ainsi l'abus naturel qui consiste à placer devant quelque phénomène que ce soit les symboles d'interrogation du langage ordinaire (qui? pourquoi? comment? etc.) est générateur d'une production fantastique d'images ou d'entités plus ou moins pensables, concevables, et cette génération de monstres psychologiques devient l'occupation normale de la philosophie.

Il est remarquable que les *questions inutiles* dont nous venons de parler aient, en certains domaines, obtenu des résultats d'une fécondité extraordinaire, du moins sur certains hommes et dans certaines régions du globe. L'observation des phénomènes n'a donné à la Chine qu'une quantité dispersée de procédés pratiques remarquables, mais ne constituant pas un corps de connaissances organisées, tandis que dans l'Ouest européen, la curiosité développée a obtenu les fruits que l'on sait. Ici se place une observation d'importance : alors que la recherche d'intentions pratiques néglige nécessairement quantité de faits qui ne sont pas dans sa ligne d'étude et ne s'enrichit que de trouvailles fortuites, la poursuite de la science s'étend systématiquement à des classes entières de phénomènes sans exception, et l'intelligence qui correspond à cette manière d'exploiter le monde physique est l'intelligence du plus grand rendement puisqu'elle tend à rendre utilisable (pour elle) tout ce qui, en toutes circonstances, a été, par elle, considéré. Tout lui devient problème et tout peut lui servir.

C'est là ce qui s'est passé dans l'histoire des sciences, où l'on voit avec stupeur le développement tout à coup immense de l'importance de phénomènes qui étaient considérés depuis des temps immémoriaux comme à peu près négligeables : l'attraction d'un fétu par un bâton d'ambre, la production de la vapeur d'une marmite sur le feu. Le destin paradoxal de l'intelligence a conduit à des transmutations de valeur surprenantes et qui ne laissent pas de faire craindre une sorte de démoralisation finale, car elle trouve dans sa propre opération tout ce qui pourrait lui être nécessaire pour faire ou défaire les liens qu'elle avait opposés elle-même au libre exercice de ses facultés. Dans

tous les ordres de l'esprit, on assiste aujourd'hui à un bouleversement dont il est *essentiellement impossible* de prévoir quand et par quoi il pourra s'achever. Le nombre et la diversité des connaissances n'ont fait que multiplier les problèmes. La multiplication des moyens d'action, qui est le plus certain enrichissement que nous ait apporté le dernier demi-siècle, loin de nous apporter du même coup une simplification de notre représentation du monde, n'a fait qu'augmenter dans des proportions incalculables nos difficultés spéculatives. Il semble que nous ayons renoncé au vieil idéal de convergence des lois physiques, à ce rendez-vous donné par tous les penseurs à toutes les entreprises de recherche et auquel devaient se rencontrer toutes les sciences : celles de l'univers inorganique, celles qui s'occupent de la vie et enfin celles dont l'esprit est lui-même l'objet. On dirait que le résultat de plus en plus sensible et déconcertant des efforts de la connaissance soit la divergence des perspectives que nous découvrons. Chose remarquable, ce qui subsiste encore d'unité dans la pensée scientifique semble se réduire à la notion même d'*effort pour l'effort*, qui fait songer à la formule esthétique connue : « *L'art pour l'art* ». On peut dire que la science actuelle consiste, d'une part, dans une quantité croissante de procédés qui réussissent toujours et, d'autre part, dans la pure et simple volonté de l'homme de science de poursuivre quelque but qui se dérobe désormais à toute définition. Peut-être *est-ce la découverte d'un but qui est le but profond de la science de ce temps.*

Mais cette indétermination philosophique récente de l'objet final du savoir n'empêche pas l'accroissement du trésor de résultats positifs. Paul Valéry conclut par cette formule qu'il a donnée naguère : *l'homme est absurde par ce qu'il cherche et grand par ce qu'il trouve.*

* * *

SOUVENIRS SUR
WALDECK-ROUSSEAU

Ayant été secrétaire judiciaire au Cabinet de Waldeck-Rousseau en 1898, l'ayant suivi à la Présidence du Conseil en juin 1899, puis étant revenu avec lui au Palais après les élections de mai 1902, je voudrais essayer, par des souvenirs personnels et directs, d'éclairer cette haute figure d'homme d'Etat, assez fermée et énigmatique, et dont, à mon avis, des biographies prématurées, au lendemain de sa mort, avant que le recul nécessaire ait permis de prendre exactement sa mesure, ont simplifié à l'excès et banalisé la louange. Je laisse de côté les détracteurs, qui n'ont pu l'atteindre, bien que le talent de Jacques Bainville s'y soit lui-même essayé.

♣

Voici comment j'étais devenu son collaborateur, et les propos qu'il me tint — contribution à son portrait.

Inscrit au barreau depuis deux ans, plaidant honnêtement les divorces par défaut et autres menues affaires de l'assistance judiciaire, et ardemment pour les syndicats, jamais l'idée ne m'était venue d'affronter cette grande Conférence des avocats, dont le secrétariat est un peu comme l'Ecole de guerre de nos tournois pacifiques, pépinière des maréchaux de la robe, et même de bien d'autres brillantes carrières, à commencer par celle de président du Conseil.

Je n'abordais même pas ses travaux préparatoires, à la Demolombe, la Harlay, et autres conférences privées portant des noms de jurisconsultes et qu'abritait le Palais du soir où mes confrères de stage s'exerçaient à la barre, en soutenant le pour et le contre d'une question posée.

Quoi qu'on en ait dit, je n'ai même jamais fréquenté, si ce n'est pour y entendre plus tard mes amis, cette conférence Molé, qui jouait au Parlement. Petit provincial, hors du Quartier Latin, j'avais à Paris peu de relations pour m'y entraîner. Par ailleurs, une extrême timidité m'en tenait à l'écart. La moindre plaidoirie était une victoire sur moi-même ; le fait d'entendre ma voix s'élever seule dans une assemblée me glaçait d'épouvante. L'avouerai-je ? Longtemps après, à une époque où les succès qu'on a bien voulu me faire auraient dû m'en garantir, cette appréhension a subsisté :

« Quel est le Jean-F... qui prétendrait qu'il n'a jamais eu peur ? » disait un vieux guerrier...

Pour me décider à parler devant la redoutable Conférence, il fallut l'insistance de mes amis, qui avaient dans mes possibilités oratoires plus de confiance que moi-même. Il a fallu surtout qu'un des sujets proposés, ainsi qu'il était d'usage, quinze jours à l'avance pour permettre les inscriptions et la préparation, fût justement un de ceux qui me tenaient tant à cœur, car il touchait au syndicalisme et au droit ouvrier.

Peut-être, ne me croira-t-on pas ? C'est cependant la pure vérité : le succès que j'obtins fut tel que je n'en reçus pas toute la joie qu'il aurait dû me donner. J'étais convaincu qu'il n'était dû qu'à un heureux hasard, ou au sujet traité, mais que je ne justifierais pas la réputation qu'on me faisait tout à coup, en me désignant déjà comme le premier secrétaire éventuel.

Les anciens du Palais savent ce que cela veut dire ! J'étais persuadé que la seconde épreuve, qui devait avoir lieu après l'élimination de ce galop d'essai, serait d'autant plus fâcheuse pour moi que mes confrères et mes juges avaient marqué plus d'enthousiasme pour la première.

Ce n'était pas l'avis du bâtonnier Ployer, alors en exercice. Je voudrais apporter ici à cet homme excellent, l'hommage de reconnaissance d'un jeune avocat, sans relations, sans appui, et défiant de lui-même, auquel sa bienveillance a ouvert une carrière qui a eu ses hauts et ses bas, ses satisfactions et ses amertumes, mais qui, certainement, sans lui, n'eût pas connu ce qu'elle eut de meilleur, et sur quoi je me repose au moment où je la retrace.

C'était un homme affable et fin, de vieille bourgeoisie parisienne, avocat de talent, auquel une fortune confortable permettait, comme à d'autres confrères éminents de ce barreau des années 90, de ne pas avoir la fièvre du dossier, et de s'attarder dans ces longues causeries de la salle des Pas Perdus, où il se dépensait beaucoup d'esprit et de culture sans pédantisme. D'inclination conservatrice, il était l'avocat de l'état-major, donc antidreyfusard, autant que sa bonté et son indulgence, un peu ironique et désabusée, lui permettraient d'être un « anti » quelconque. Rien donc ne le disposait à m'apporter si spontanément, à moi si différent, et qui n'allais rien lui cacher de mes sentiments et de mes tendances, l'appui inespéré que je trouvai en lui. Rien, si ce n'est ce besoin, qui, je l'espère, ne s'est pas complètement perdu, qu'éprouvaient certains anciens d'aider des jeunes à gravir les échelons d'une carrière où ils avaient réussi, et de servir ainsi l'Ordre auquel ils étaient attachés.

Je me vois dans l'après-midi de ce même jour, où j'avais concouru, encore tout vibrant de mon effort du matin, et perplexe devant un succès inattendu pour moi, entrant dans son cabinet orné des portraits des grands bâtonniers, et devant lequel l'appariteur de l'Ordre si parfaitement incarné par lui, le fameux Léon, maintenait le silence recueilli, qui convenait à ces lieux, où les jeunes avocats d'alors ne pénétraient qu'avec respect. Que nos jeunes confrères plus hardis ne se moquent pas trop, la tradition a du bon.

Après s'être efforcé de me faire comprendre que je ne semblais pas réaliser l'importance qu'avait cette journée pour la carrière que j'avais choisie, il m'interrogea sur mes origines, ma famille. Il me demanda :

— On dit que vous êtes socialiste ?

— C'est exact, monsieur le bâtonnier.

— Singulière idée, me dit-il, d'une voix qu'il avait très douce. Avez-vous un patron ?

— Non, monsieur le bâtonnier.

— Il faut en prendre un... Un grand avocat, qui sera heureux de vous faire travailler.

— Je ne connais personne.

— Que diriez-vous d'entrer chez Waldeck-Rousseau ? Je vais lui demander de vous prendre.

Il faut savoir le prestige qu'avait Waldeck-Rousseau dans tout le Palais de cette époque, surtout pour les stagiaires que nous étions, et qui le voyions passer, l'éternelle cigarette aux lèvres, sans toque, ce qui était alors une originalité, presque une manifestation d'indépendance. Aucun de nous n'avait jamais osé lui adresser la parole.

Il n'était d'ailleurs pas loquace avec ses pairs. Venu tard au barreau de Paris, après sa longue préparation de Nantes et de Rennes, dont il me dit souvent que de là datait toute sa formation, et ses deux passages au Gouvernement, il y avait rapidement conquis une des premières places, sinon la première. Il y était un peu jalousé, et s'y était peu lié. Son extraordinaire faculté de silence, son goût de la solitude le tenaient à l'écart des causeries, non sans charme, dans lesquelles s'attardaient les plus occupés d'une époque où on n'était pas encore tellement pressé que l'échange des idées n'y eût sa place. Il venait au Palais pour plaider, accompagné du fidèle Ulrich, se rendait à la barre, faisait généralement un chef-d'œuvre, puis repartait travailler dans son cabinet surchargé de dossiers, ou il se délassait avec des amis choisis, dans son intérieur de la rue de l'Université, garni de livres, de tableaux et d'objets d'art. Car il avait un grand souci de ces choses ; il savait quelle vertu s'attache au décor de nos labeurs et de nos peines, et ce qu'on doit d'équilibre au volume d'un meuble, à l'harmonie d'une lampe, ou d'une fenêtre ouverte sur un paysage. On admirait ses plaidoiries ; on citait le chiffre de ses honoraires.

Le Conseil de l'Ordre l'avait accueilli sans qu'il eût fait campagne, peu empressé, mais fier tout de même de le compter dans ses rangs, et comprenant qu'il eût été ridicule qu'il n'y fût pas. Les plus indépendants d'esprit, et au premier rang d'entre eux le bâtonnier Ployer, le désignaient pour le bâtonnat.

On juge de ce que pareille offre avait d'inattendu, d'inespéré pour moi.

Pourtant, je fis valoir une objection : c'était la période très brève où l'ancien ministre de Gambetta et de Ferry, qui allait être bientôt le chef du ministère de Défense républicaine, assez éloigné des radicaux, dont il n'oubliait pas qu'ils avaient combattu ses maîtres, s'était fort rapproché des modérés, déjà alliés des conservateurs. Il n'avait pas été favorable au Gouvernement de Léon Bourgeois, pour lequel je ne sais pourquoi, mais je l'ai vérifié à plusieurs reprises, — et j'ai vérifié aussi que Bourgeois en était affecté — il avait peu de sympathie. Il soutenait le ministère Méline. Tout cela dans la note réservée et distante, qui était dans son tempérament et qui répondait à l'éloignement relatif où, pendant des années, il s'était tenu de la politique active. Il avait cependant prononcé, au grand cercle républicain et ailleurs, quelques discours, assez hostiles au socialisme, qui me firent juger honnête de répondre au bâtonnier :

— Mais auparavant, il faut prévenir M. Waldeck-Rousseau que je suis socialiste.

Le bâtonnier sourit. Il me fit valoir que ce n'était pas chez l'homme politique que j'allais entrer, mais chez l'avocat ; et celui-ci devait avoir toute mon admiration ; ce qui était bien exact.

Le bâtonnier Ployer s'en alla donc trouver Waldeck-Rousseau, lui parla de moi en des termes que j'imagine, étant donné la bienveillance qu'il m'avait témoignée, et lui demanda de me prendre comme secrétaire. Cela sans passer sous silence la réserve que j'avais faite du point de vue politique.

Waldeck-Rousseau, intéressé, et peut-être amusé de cette jeune intransigeance, répondit :

— Ce jeune homme me plaît, qui me pose ainsi ses conditions. Envoyez-le moi.

Rendez-vous me fut fixé pour la semaine qui suivit cette journée si décisive pour toute l'orientation de ma carrière. J'attendis quelques instants, dans le bureau des secrétaires, situé en face du sien, l'un et l'autre proches, mais distincts de son hôtel particulier, disposition qui avait pour but de séparer son travail et son repos, ses réceptions et son intimité, suivant la méthode rigoureuse qu'il apportait à tout, préparation de ses discours ou aménagement de sa vie. Je devais, par la suite, y retourner bien souvent et y faire attendre à mon tour, moins encore des clients, que Waldeck-Rousseau voyait peu, prétendant que le dossier lui en apprenait plus que leurs explications, que des hommes politiques, ambassadeurs et souverains, qui au lendemain de son départ du Gouvernement en pleine victoire, escomptant pour lui de brillants lendemains, venaient lui rendre visite.

Puis ce fut le contact direct avec l'homme qui allait devenir mon maître.

Sa froideur, dont je ne l'ai jamais vu se départir, n'empêchait pas chez lui un accueil bienveillant et qu'il humanisait d'autant plus que l'interlocuteur lui paraissait plus intimidé. C'était mon cas. Il m'assura que tout ce que le bâtonnier lui avait dit de moi le disposait à me compter parmi ses collaborateurs. Il me parla de la thèse de doctorat que j'étais en train de préparer sur un sujet qui lui tenait toujours à cœur ; il était curieux de constater, dans un jeune cerveau, dont on lui avait dit les tendances, le cheminement des idées, et peut-être les conséquences inattendues, de ce syndicalisme qu'il avait le premier fait passer dans la Loi.

Il m'indiqua enfin sommairement sa méthode de travail et de collaboration. Comme je lui avouais mon peu d'expérience, et que je comptais surtout sur ses conseils pour apprendre mon métier et l'aider dans le sien, il eut cette réponse inattendue :

— Le meilleur conseil que je puisse vous donner, c'est de lire beaucoup Balzac.

Conseil d'ailleurs superflu ; il y avait beau temps que mon père m'avait initié à Balzac et j'en avais gardé le goût. Il dure toujours, et dans l'exil, auquel je me condamnais durant quatre ans, Balzac fut un de mes refuges. Mais, le sens de ce conseil fut d'abord pour moi incertain.

Depuis, ayant été à même d'étudier les plaidoiries de mon maître, non pas seulement dans leur sténographie ou leur édition, mais sur ses notes elles-mêmes, dont je vais dire la merveilleuse disposition et à quel point elles reproduisaient le mouvement de sa pensée, j'ai compris. Cette courte phrase, presque énigmatique, qui aurait pu ne sembler que plaisante, m'a donné la clef de ce qui fut, non la seule, ni la plus apparente, mais certainement une des raisons de sa maîtrise à la barre, et qui lui assurait, avec ses succès devant les juges, la place éminente et presque unique qu'il y tenait. Car, de lui date un genre et un style de plaidoirie jamais égalés, et tels qu'après lui, d'autres styles, qui avaient conduit à la notoriété, parurent si démodés qu'ils furent abandonnés.

Si l'on y prend garde, éclairé par ce conseil assez étrange, donné lors de notre première entrevue, on s'aperçoit, en effet, que nombre des plaidoiries de Waldeck-Rousseau, par exemple celle qu'il prononça dans l'affaire de captation de testament Recipon, dans l'affaire du testament de la marquise de Plessis-Bellière, dans le procès Eiffel, dans celui de Bourdeau, dans l'affaire oubliée de Mme Achet, une des rares circonstances où il plaida dans une affaire criminelle, sont charpentées comme un roman de Balzac. Il n'y a pas, d'une part, un exposé des faits, de l'autre une démonstration ; l'his-

toire qu'il raconte y recouvre si bien l'argumentation juridique, d'ailleurs si solide, et qui en constitue la base inattaquable, que l'auditeur, en l'espèce le juge, alors qu'il croit n'être pris que par l'intérêt de cette histoire et de ses péripéties, est amené à accepter, comme un dénouement naturel, la conclusion même où l'avocat prétendait le conduire.

« Lisez beaucoup Balzac... » Oui, il y avait de cela dans le succès de ses plaidoiries.

Mais aussi le reste, qui était sa marque, à la barre comme à la tribune, car, ce qui est rare, il excella dans les deux genres, ce goût de la simplicité, de l'adaptation exacte de la phrase à la pensée, cette pureté de style, qui font de lui un grand classique ; telle page de ses plaidoiries a des cadences de Racine, et Viviani faisait remarquer qu'il avait, comme Racine, un vocabulaire restreint, tout l'effet résultant de l'agencement des mots, non de leur nombre et de leur richesse. J'ai encore dans l'oreille le début de sa plaidoirie pour Coquelin. Je cite de mémoire :

« Ce n'est pas sans regret qu'on plaide contre la maison de Molière. Nous sommes tous un peu ses obligés. Par elle, les auteurs qui n'avaient été que le terreau de nos jeunes mémoires, sont devenus la joie de nos imaginations. Elle est comme un autre Louvre, où se conservent aussi les chefs-d'œuvre du passé, mais où ils retrouvent chaque soir l'étincelle de vie qui les fait palpiter devant nos yeux... »

Au contraire de ce qu'on supposait, tant c'était parfait, et à la différence de Poincaré qui écrivait tout, Waldeck-Rousseau méditait beaucoup et construisait très solidement sa plaidoirie ; il ne jetait que quelques notes sur de grandes feuilles de papier blanc. Mais le choix des mots essentiels, qui fixaient sa pensée et que soulignaient des crayons de différentes couleurs, était si judicieux, ces mots étaient si bien disposés, reproduisant pour ainsi dire linéairement la construction de la phrase à laquelle il avait pensé, qu'après l'avoir entendue, avec un peu de mémoire, on pouvait retrouver presque intégralement, à la lecture de ses notes, la plaidoirie ou le discours. J'en ai fait maintes fois l'expérience, pour ses discours politiques, qui étaient préparés suivant la même méthode que ses plaidoiries. Car il était si sûr de sa pensée et de sa langue, qu'il n'en revoyait presque jamais lui-même la sténographie ; il me laissait ce soin, en même temps qu'il me remettait ses dossiers, soigneusement classés et établis comme ses dossiers d'avocat.

Comme j'aurais voulu que ceux-ci fussent versés aux archives de notre Ordre, et les autres à la bibliothèque de la Chambre et du Sénat ! Quels modèles ! Et quelle école !

Nous en avons, du moins, une trace, grâce à Péguy. Mme Waldeck-Rousseau, qui servit sa mémoire, après avoir été pour lui une incomparable compagne, mais que, par une sorte de modestie, il n'avait jamais admise à l'entendre, avait remis à Péguy, pour le publier dans *les Cahiers de la Quinzaine*, le discours qu'il s'apprêtait à prononcer au Sénat contre la séparation de l'Eglise et de l'État, quand la maladie le terrassa. Avec ce souci typographique, qui le caractérisait, Péguy reproduisit exactement la disposition de ces notes, remplaçant par un, deux ou trois traits, les coups de crayon noir, bleu ou rouge dont Waldeck-Rousseau avait sabré ses points de repère. C'est un document précieux pour quiconque cherchera le secret d'une maîtrise.

*
**

Encore faudrait-il y ajouter la longue préparation silencieuse, sur laquelle cette maîtrise s'établit, cet effort constant de volonté, qui constitue la trame de la vie de Waldeck, surmontant une timidité, qui transparaît dans les lettres à

sa mère et à ses proches, au temps de ses débuts, s'astreignant, dans ses années studieuses de Nantes et de Rennes, aux besognes les plus terre à terre de la procédure, bridant une imagination qui lui fit écrire et jeter au feu, ainsi qu'il me le confia dans un jour d'abandon, des romans entiers d'aventures. Il avait d'ailleurs gardé le goût, non d'en composer, mais d'en lire, et il ne s'endormait jamais sans s'être offert cette évasion.

C'est d'ailleurs cette même volonté, non brutale, mais tenace, qui explique les opinions sommaires et contradictoires, que j'ai lues, au lendemain de sa mort, dans les articles parus sur lui ; les uns niant son cœur, les autres se croyant obligés de le ramener au commun niveau des sensibilités faciles. Les hommes d'Etat, les chefs de partis, les conducteurs de peuples, ceux qui sont aptes à porter sur leurs épaules le poids des responsabilités collectives, n'ont pas le loisir de s'attendrir. Clemenceau était féroce. Du bon Jaurès lui-même, France disait qu'il aimait les autres « comme le chrétien aime son prochain ». La sensibilité de Waldeck, certes, elle existait, et je l'ai éprouvée. Mais il la cachait bien.

C'était par un long effort qu'il avait acquis cette maîtrise de soi, qui le rendait, en apparence au moins, invulnérable aux attaques et capable d'exécuter froidement ce qu'il avait résolu, comprimant sous un masque voulu d'impassibilité les battements d'un cœur qui, comme tous les cœurs, battit parfois éperdument.

***

J'ai connu des silencieux. Ils étaient des bavards en comparaison de Waldeck. Sa faculté de silence et d'isolement était inouïe. J'ai toujours pensé que c'était dans ce repliement sur lui-même, dans ces longues méditations auxquelles il se livrait, la cigarette aux lèvres, chaque fois que des obligations ou la courtoisie lui en laissaient le loisir, qu'il poursuivait ses constructions politiques et la préparation, sans notes, de ses discours, dont la forme était trop parfaite, pour qu'il ne les eût pas longuement mûris.

Un exemple parmi bien d'autres : à la façon des hommes politiques anglais, auxquels, de certains points de vue, il ressemblait, il pratiquait le week-end, à une époque où l'usage en était peu fréquent. Sauf dans les moments graves, il était rare qu'il ne partît pas le samedi soir pour passer le dimanche à la campagne. Jusqu'à ce qu'il eût acheté sa maison de Corbeil, en terrasse sur la Seine, cette maison où il passa ses derniers loisirs et où il mourut, et qu'il aimait parce que le paysage fluvial lui rappelait ses marines de Nantes, c'était le plus souvent chez ses amis Dreyfus-Gonzalès, dans ce beau château de Pontchartrain, qui avait appartenu à Mlle de la Vallière, avant la Païva. Sous les vignes vierges, que rougissait l'automne, un buste au cœur percé d'une flèche y perpétuait la mémoire de la plus tendre des maîtresses, devenue sœur Louise de la Miséricorde. La maison, pleine de ces souvenirs profanes, était d'ailleurs sanctifiée, de façon plus actuelle, par les séjours qu'y faisait un jésuite éminent, dont le nom fut souvent mêlé aux polémiques du temps. Le Père Dulac était supérieur de cette école de la rue des Postes, où s'étaient formés tant des chefs de l'armée et de la marine, sur lesquels il continuait d'exercer son influence. On lui attribuait un rôle politique, discret, mais important. Il partageait avec Waldeck les sympathies et la confiance de Mme Dreyfus-Gonzalès, Espagnole catholique, veuve du premier client de Waldeck (celui-ci, au lendemain de son ministère de 1884, avait plaidé pour Dreyfus-Gonzalès le procès des Guanos du Chili). On faisait en sorte que le Père jésuite et le chef du Gouvernement de Défense républicaine, l'auteur de la Loi des associations, ne se rencontrassent pas. Mais, à cette époque, si l'on était ferme en politique, on restait courtois dans les relations ; et

les deux hommes, quand ils parlaient l'un de l'autre à leur amie commune, restaient de bonne compagnie.

C'était moi que Waldeck emmenait le plus souvent dans ces déplacements ; je crois bien qu'il me choisissait d'autant plus volontiers qu'il avait vérifié que je savais respecter son silence. Pontchartrain était situé à quelques kilomètres de Trappes. Il n'y avait pas encore d'autos à l'époque, ou presque pas ; nous quittions la place Beauvau en coupé, nous allions prendre le train à la gare Montparnasse ; nous dépassions Versailles, Saint-Cyr ; arrivés à la gare de Trappes, une autre voiture à cheval nous emmenait à Pontchartrain ; cela prenait deux bonnes heures. Il est arrivé fréquemment que, depuis le moment où je l'avais salué dans la cour de la place Beauvau jusqu'à celui où nous arrivions devant le perron du château, Waldeck n'ait pas ouvert la bouche. Moi, de même, bien entendu.

Un dimanche soir, rentrant à Paris dans un train fort encombré par la foule des dimanches, au cours d'un arrêt dans une gare de banlieue, un voyageur voulut monter dans le compartiment, qui nous avait été réservé ; l'employé le retint et lui dit : « C'est le président du Conseil ». On était alors en pleine lutte nationaliste ; les arrestations de la Haute-Cour avaient eu lieu ; le procès se déroulait ; les passions étaient surexcitées ; le voyageur, en quête d'une place, maintenant la portière ouverte et jetant sur Waldeck un regard mauvais, lui cria : « Le président du Conseil, je l'emm... » J'étais assis en face de Waldeck. Il ne broncha pas. Moi non plus. Au bout de cinq minutes seulement, enlevant sa cigarette, il dit : « Imbécile ! » Et ce fut tout.

J'ai pris ce soir-là une bonne leçon de sang-froid.

Evidemment ces longs silences n'étaient possibles qu'avec ses intimes ; ailleurs il avait ses obligations professionnelles, politiques ou mondaines. Car il aimait sortir le soir, et se détendre au spectacle ou chez des amis sûrs. Mais, même là, il était peu prodigue de paroles ; juste ce qu'il fallait pour éclairer une question, s'il s'agissait d'affaires, ou rester poli, à l'égard de ses hôtes ou des convives. Il aimait à rire et qu'on le fît rire, discrètement, comme il faisait tout : Coquelin cadet, qui était de ses familiers, excellait dans cet emploi. Son frère, le grand Coq, autre persistance des amitiés gambettistes, se mêlait volontiers de politique ; mais il amusait Waldeck par son enthousiasme perpétuellement renouvelé, enthousiasme que n'approuvait pas toujours le public quand il paraissait dans ces rôles qu'on lui faisait sur mesure à la Porte-Saint-Martin, après son départ de la Comédie-Française. Si l'on excepte Cyrano, ces rôles ne valaient pas ceux de la vieille maison, qu'il avait quittée, mais il lui plaisait d'incarner successivement les grands personnages de l'Histoire : Napoléon, Jean-Bart, etc...

Et quand Waldeck voulait se distraire, il n'entendait pas qu'on lui parlât d'affaires. Je l'ai entendu répondre à un député, invité à dîner place Beauvau, qui, au moment du café, voulait lui rappeler une requête : « Cher ami, je reçois chaque mercredi matin les parlementaires qui désirent m'entretenir. »

Le déjeuner, au contraire, n'interrompait pas sa journée et faisait partie d'un programme ; il y continuait sa besogne politique entre les audiences du matin et les séances de l'après-midi. Pendant deux ans, chaque jour, j'ai partagé ce déjeuner, et j'ai vu défiler à sa table présidents et rapporteurs de commissions, chefs de groupes, personnages influents de la majorité, qu'il entretenait de leurs travaux ou de leur action, exerçant à chaque instant sur tous les rouages parlementaires un contrôle de haut, mais extrêmement attentif :

— Eh bien ! mon cher ami, où en est votre rapport ?

— Mais, monsieur le président, il avance.

— Quand croyez-vous pouvoir le soumettre à la Commission ?

— Dans quelques semaines.

— C'est bien long. Faites donc un effort, je voudrais pouvoir le faire discuter en séance très prochainement, etc...

Rapporteurs, présidents, leaders, se sentaient flattés, encouragés, se rendaient à ses raisons, ou simplement voulaient plaire ; le mécanisme parlementaire tournait rond ; il avait trouvé en Waldeck l'animateur et le chef, dont il ne peut se passer.

Avec la presse, il était courtois, mais distant ; celle-ci était déférente ; je parle de celle qui soutenait sa politique ; il négligeait l'autre. Il voyait lui-même, assez rarement, quelques directeurs des plus grands journaux, très souvent Pognon, personnage important de l'Agence Havas, dont il surveillait de très près l'information. Il laissait à son secrétaire général Demagny le soin de contacts plus fréquents ; celui-ci s'y entendait à merveille, tour à tour serviable et assez raide. J'ai vu entrer fort penaud dans son cabinet, et recevoir une semonce pour son zèle insuffisant, tel futur potentat de la politique, à l'appel de qui, dans le second entre-deux guerres, les ministres accouraient soumis.

Sauf en politique extérieure, où il redoutait leur répercussion au dehors et des interprétations défavorables pour nous, Waldeck n'attachait pas aux campagnes de presse l'importance qui, depuis lors, fit trop souvent trembler devant elles. Il tenait grand compte de l'opinion et s'en informait avant de décider, mais quand il avait arrêté sa ligne de conduite, les campagnes le laissaient assez indifférent ; il savait sa majorité fidèle et que les « saxons » étaient alors méprisés. Bien que le bureau de presse du ministère de l'Intérieur, auquel la présidence du Conseil était généralement attachée, fût très fortement outillé et attentif, nous nous donnions beaucoup de peine pour revoir les analyses de presse que nous lui remettions chaque matin. La plupart du temps, Waldeck n'y jetait pas un coup d'œil.

Hélas, quand j'écris ces souvenirs, et que je compare les mœurs de cette époque avec ce que j'ai vu, entendu, vécu, durant mes années de pouvoir, il me semble que j'écris une histoire très ancienne...

J. PAUL-BONCOUR

SOLSTICE MAGIQUE

C'ÉTAIT au temps du solstice d'été, de la Saint-Jean, quand le soleil culmine, au faîte de sa course céleste. Le monde alors est joie, abondance, lumière et chaleur ; la forêt et le jardin rient et prospèrent, le cœur des hommes s'élargit à la mesure des jours et les ténèbres reculent ; alors les feux flambent au soir sur la montagne, rites sacrés des religions anciennes, mortes, dont héritent les vivantes ; car les vieux mythes ne s'abolissent point et leur trame court sous les dogmes transformés : ils persistent, plus solides et moins périssables que les dieux. La nuit illuminée, piquée de foyers ardents, continue les cultes solaires : les étoiles et la terre se parlent dans leur langage de scintillements ; conversation qui n'a lieu qu'une fois dans les quatre saisons et où les secrets accumulés s'échangent à travers l'espace. La bûche de Noël, elle, crépite à l'âtre de la maison, intime, réchauffe par l'intérieur ; en juin, l'univers brasillant nous entoure ; et les plantes exercent leurs plus grandes plénitudes de force, de vertu et de bénédiction.

J'avais neuf ou dix ans à cette époque. Béjaune d'une nombreuse couvée de frères et sœurs, j'habitais un château à flanc de colline, un château avec une tour et une douve, peut-être même un pont-levis, de vastes domaines de cultures, de chasse et d'agréments, des moissons et un parc, des futaies et des bassins à tritons de marbre et de bronze, des jets d'eau et des orangeries. Croyez-vous que j'exagère ? Ma foi, croyez-le si vous le voulez. Le souvenir embellit et je n'en démordrais pas même si vous me démontriez, preuves en mains, que je mens, que mon père ne possédait qu'un ou deux enfants, une lapinière et un arpent de méchante buissière ou de potager sans splendeur, tomates, patates, choux et tétragone. Vous ne m'empêcherez pas de disposer de mon passé, mon seul bien inaliénable, et de tirer de ce capital le meilleur revenu, de l'employer en placements mirifiques. Je ne crains pas la faillite ; je m'accorde le plus merveilleux crédit.

Mes parents célébraient leurs noces d'argent et, par la même occasion, mon anniversaire de naissance ; ils coïncidaient à deux ou trois jours près : on les avait donc bloqués, pour la commodité des réjouissances, ainsi que le solstice d'été et la Saint-Jean. Il y avait, en somme, quatre fêtes à la fois, une païenne, une chrétienne, une conjugale, une, non la moindre, qui me demeurait personnelle ; l'ensemble offrait de la majesté ; je ne m'y considérais pas comme un mince comparse : les neuf bougies du gâteau répon-

daient aux mille torches des crêtes et des plateaux. Evidemment la création avait plus de bouteille que moi ; mais, si son aînesse m'inspirait du respect, elle ne m'accablait pas d'effacement et d'humilité ; je tenais mon rang ; la vie, en me revêtant de dignités, ne m'avait pas persuadé encore de mon rien.

Sainte-Agathe, Walpurgis, Noël, nuits magiques ! Celle-ci les dépasserait toutes. La cuisine embaumait de toutes ses coquelles et ses lèchefrites ; les friandises s'entassaient ; les fruits échafaudaient des pyramides sur les compotiers ; les capsules des bordeaux et des champagnes brillaient au sommet des goulots. Non, même si ce jour-là je n'avais grignoté qu'un bout d'échaudé et siroté deux doigts de grenache, vous ne me refuserez pas la bienheureuse salive de l'appétit, les rebuffades d'Euphémie à ses fourneaux, et qui n'entendait pas qu'on la dérangeât, les affres succulentes de l'indigestion. Car je vais me gaver sans retenue. Maman se frise au petit fer ; papa se rase et se coupe ; il arrivera rayonnant, un rectangle de sparadrap au menton ; la cousine Palmyre a failli manquer le train et oublier les chocolats ; tantine Valérie a eu de la peine à entrer dans son corsage gorge-de-pigeon ; elle engraisse et sent l'iris, ses appas la désespèrent et me ravissent ; à mon âge on a des goûts de pacha. Il faudra se laisser accoler par le cousin Théodore, octogénaire qui a un poil de brosse de chiendent et une odeur de punaise écrasée, pouah ! Mais il m'a promis une bicyclette, et cela lui ponce singulièrement les joues et le parfume mieux que tous les opoponax et les patchoulis. Quant à Symphoricarpe, il ordonne les parterres fleuris, taille les ramures en dehors de l'alignement, révise le gravier des allées et arrose les pelouses d'une lance attentive. Et Symphorine, la mioche blondasse au nez toujours embarbouillé, elle m'assure, en mangeant du plâtre du mur, son vice, qu'il y aura des calissons, des pets de nonne et qu'elle se mettra du rouge aux lèvres, oui, et qu'elle l'a fabriqué avec du saindoux, de la tuile pulvérisée et un résidu de crayon de couleur vermillon qu'elle a volé à Dibiri, le fils de la mercière-journaux-papeterie-patrons-de-mode-piqûres-à-la-machine-herboristerie.

Symphoricarpe, ce n'est pas l'arbuste en haie que vous pensez, la vulgaire boule-de-cire dont les espèces de cerises, d'un blanc livide, demeurent de l'automne au milieu de l'hiver. Symphoricarpe désigne le jardinier. Jardinier ? Qui sait ? Tous les marmots du pays l'appellent leur oncle, et bien des gens aussi qui atteignent la maturité ; les végétaux également, j'imagine, dans leur dialecte d'aromes, de teintes, de musique sous le vent, qu'il comprend, lui. Mi-domestique, mi-ami, mi-parent, et maître surtout, qui ne reçoit les ordres de personne, qui édicte sans que mon père ose lui répliquer. Du moins en ce qui concerne les semences, les légumes. Très vieux, il le paraît à mon extrême jeunesse, et plus chargé d'expérience que le tilleul millénaire de la sous-préfecture, que le corbeau du savetier de l'impasse Béni-soit-Dieu. Il a fait des guerres, Afrique et Tonkin ; il a une médaille pour le dimanche ; il chique comme un corsaire ; il élève sa petite ou, allez-y voir, son arrière-petite-fille Symphorine, qu'on nomme ainsi à cause de Symphoricarpe. A lui-même, le sobriquet lui vient de ce qu'on lui a entendu prononcer ce mot, une fois, en décembre, pendant qu'il écrasait une boule-de-cire entre le pouce et l'index, et que ce terme, par sa sonorité, sied à un homme qui a tiré des bordées au bout de l'Asie, traversé les océans, décapité des Pavillons noirs, qui peut jurer en chinois, en zoulou, en madécasse et faire sortir la fumée par les oreilles quand on lui paie un cigare et qu'il pose sa chique dans la coiffe de son chapeau.

Symphoricarpe a pour ennemis les courtilières et pour protégés les arai-

gnées et les moineaux ; sa science ne souffre pas de bornes ; quand il discourt il vous apprend tout, et le reste lorsqu'il se tait. Il chante faux des chansons d'une justesse qui éblouit ; non pas qu'on en comprenne le sens, ce serait trop simple, mais parce qu'elles vous ouvrent des visions admirables et insensées. Parfois il daigne m'emmener avec lui à la pêche, au torrent de cailloux et de courants verts, musclés, divisés, pressés, qui serpente là-bas, bordé des gros blocs de la digue. Pieds nus, pantalons retroussés, nous passons le gué, nous gagnons l'île de roseaux, d'oseraies. Il se plante toujours à la même place, la fatidique, près du vieux saule de la pointe, près de sa boîte de fer-blanc à asticots, la ligne prolongeant son bras d'une courbe fine, le bouchon dansant, cahoté. Immobile, le Symphoricarpe, détendu, mué en arbre, le poil caressé de la brise et ses grosses jambes noueuses aux chevilles cabossées, où saillent les veines bleuâtres, enracinées dans le sol de sable et d'humidité. Parfois, nous accompagnait Symphorine ; l'oncle, proie des poissons plus que leur traqueur, n'ouvrait pas le bec ; le silence et l'attention le remplissaient ; sa gaule aspirait l'espace, le pompait de sa pointe et le condensait, par son poignet, jusqu'à son ventre et ses reins. Il ne nous regardait guère. Symphorine souvent m'embrassait ; sa bouche avait le goût et le moelleux mou de la frangipane avec, derrière, des dents dures et menues ; cela me plaisait comme une gourmandise peut-être défendue, à remords vagues, inavouables et précieux ; ses bras m'enlaçaient de lianes sans squelette, fraîches et tendres, qui m'inspiraient une peur sourde. Je ne voulais pas demeurer en reste de politesse ; je lui demandais, sans trop savoir pourquoi, mais la question avait pourtant un certain rapport, que je n'aurais pu définir, si elle m'épouserait. Elle riait méchamment ; elle répondait que non, qu'elle voulait un mari riche, plus riche que moi, qui lui donnerait des perles et qui l'embrasserait mieux. Je la pinçais jusqu'au sang ; elle ne criait pas ; elle me défiait de l'œil et de toute sa petite figure pâle, contractée. Tout de même, malgré ces agréments, baisers et querelles, je préférais qu'elle ne vînt pas à ces parties. Les filles, ça distrait du sérieux ; et, à dix ans, on y tient beaucoup ; on ne rêve que de posséder le monde ; seules les choses graves vous intéressent ; on ne gâche son temps pour les femmes que beaucoup plus tard, lorsque les voluptés et les diableries de la reproduction, avec tous les emberlificotages que nous mettons autour, nous détournent de la conquête essentielle ; la race ne se multiplie que parce qu'elle renonce, et ne dure que parce qu'elle abdique.

Mué en arbre, le vieux Symphoricarpe ; en vérité, impossible de s'exprimer autrement. Couché à plat ventre, je les observais tous les deux, le saule et lui, je les confondais ; au bout d'un moment de regard fixé, de soleil, de ciel, ils ne faisaient plus qu'un. Mêmes troncs trapus et rugueux, même aspect robuste et un peu déjeté sur la gauche, même gros chef à verrues et à loupes, même façon de se refléter dans la rivière bouillonnante, de s'y briser en éclats et en déformations, même ténacité à la fois et nonchalance, et même façon de lancer une branche mince ou la canne contre l'horizon. Quand un goujon, une ablette, une unité de la monnaie de friture, bondissait hors du lit, courbe continue d'argent ou d'azur écailleux, s'abattait près de l'épuisette, se réduisait, frétillant de lutte sauvage, à son corps modelé par les pressions liquides et les nages héréditaires, je ne discernais plus qui, de Symphoricarpe ou du têtard, avait dérobé à la fuite houleuse de la rivière ce bijou agonisant. Le jardinier, joyeux de la prise, grommelait un refrain. Ou bien, il m'adressait la parole pour me conter quelque fable, lâcher un proverbe. Une fois, je ne l'ai pas oublié, une fois qu'il avait accroché à son hameçon une assez belle pièce, qui tranchait sur l'ordinaire fretintaille, il

me confia, appuyé à son frère à aubier, tempe à la hauteur de son crâne, loupe contre bosse, poil contre feuilles, écorce contre peau, rhumatisme de l'épaule contre nodosité de goutte :

« Jeannot, mon fiston, vois-tu, ce saule-là, nous avons grandi ensemble. Quel vent a apporté sa graine et quel la mienne ? Là-dessus on ne m'a pas renseigné. Des jumeaux. On peut être plus parent d'une bête ou d'une plante que d'un genre humain. Remarque-le : tu n'as qu'à considérer les gens. Il a fleuri quand je... Oh ! oh ! pas de blagues ; discrétion ! Pourtant voilà longtemps que la mère de la mère de Symphorine a défunté. Discrétion ! Les semences ne racontent pas leurs aventures et conjugaisons. Ça amènerait des catastrophes. Bref, il a eu sa maladie au temps de ma typhoïde. Parions qu'on mourra à un jour dit, de conserve. Et si on le coupait, je te gage dix sous contre un que je me casserais en deux à la minute. Je me frotte l'échine à la sienne, et il prend mes douleurs. Hein ! à mesure que je me redresse, que je me déraidis, il se contorsionne. Un brave gars, compatissant. Lui et moi, deux râblus, deux *arthritisses*. Le docteur me traite de cette appellation. Oh ! oh ! assez giberné. Au boulot pour la fourniture de la poêle ! Bonne huile, farine fine, filet de citron, le tour de main d'Euphémie et sa moustache. Hop ! salez ! Tu t'en lécheras les badigoinces, Jeannot. »

Il réamorçait ; il fredonnait : *J'ai vu dans la lune, Trois petits lapins, Qui gobaient des prunes, En buvant du vin.* Puis soudain, il avalait le refrain, guettant la blanchaille, et l'arbre poursuivait en sourdine, tandis que la rivière s'occupait des basses et les roulait sans faille.

⁂

Ce soir-là, au solstice, avant dîner, Symphoricarpe m'appela dans la resserre à outils, cet endroit de pénombre où, quand on marche sur une pale d'acier, un manche de bois se décoche et vous fouette le nez, vous bleuit le front.

« Jeannot, fit-il avec une certaine solennité, te voici grand aujourd'hui. Il faut que je t'apprenne... Parce que, au collège, ce qu'ils te serinent, les *pédacotes*, ce qu'ils te serinent ou... pschut... pschut... kif-kif bourricot. Alors, écoute bien. La nuit de la Saint-Jean, il n'y en a pas deux de pareilles. Tout le malfaisant devient bienveillant, et le bon, lui, il se rabonnit encore, il se glorifie, pour mieux dire. Donc, Jeannot, cette nuit, quand on t'aura couché, ne t'endors pas. Au dernier d'onze heures de l'horloge, saute à bas du pageot ; habille-toi. Passe par la fenêtre ; je t'attendrai ici. Il faut que je t'apprenne. Et motus. Motus pour la famille, motus pour Symphorine. Pas de fillettes dans le sac. Ça ne les concerne pas. Affaires d'hommes. Chut ! à cette nuit. »

La fête fut fameuse et la galimafrée mémorable. A s'en faire péter la sous-ventrière, déclara le cousin Théodore, boucher retraité, qui postillonne et qui n'a pas l'usage de la vie de château. Mes sœurs Nini et Lolotte travaillaient des mandibules avec une application muette, les yeux fermés pour ne rien perdre, par la vue, des plaisirs de l'estomac, les oreilles bouchées aussi, peut-être, à force de contention. Au dessert, il y eut des toasts et du champagne à beaucoup d'étoiles en l'honneur des parents qui m'avaient engendré après toute une séquelle ; on trinqua également à ma sagesse, à ma réussite, à mon succès au baccalauréat (il faudrait que je m'applique à la géométrie et à l'algèbre qui me tenaient à distance), à ma carrière d'avocat ou de receveur de l'Enregistrement ; un peu ivre de bruit, de sucre caramélisé, de crème Chantilly qui écœure insidieusement, de mousse de vin, je triomphais, je souriais. Mon frère Léonce, mon aîné, ne dérageait

pas ; il eût tout voulu pour lui, tous les anniversaires, tous les diplômes, tous les souhaits ; une nature dévorante, qui ne tolérait aucune restriction de vanité ; il se vengeait des éloges et des vœux que j'accaparais, en bâfrant double, et, autant que possible, sur ma part. On but le café, le pousse-café, fine réservée, cointreau, kirsch, cassis ou guignolet pour les dames. Symphoricarpe réclama du tord-boyau ; car on l'avait introduit, de la cuisine, avec une Euphémie rubiconde comme ses fourneaux ; Symphorine en rose, les cheveux peignés par miracle et consultant sans cesse sa montre-bracelet de doublé afin de montrer qu'elle en possédait une ; divers subalternes, timides et goulus leur prêtaient assistance, déjà gonflés à bloc de victuailles et décidés à en remettre après avoir fait le trou de vieux marc. Nini joua au piano *Les cloches du Monastère* et ne se trompa que trois fois ; je dus réciter la *Grève des Forgerons*, où j'obtins des bravos, et, en bis, une poésie morale d'Eugène Manuel ; Théodore essaya d'entonner *En revenant d'la Revue* et d'imiter Paulus ; un râtelier antimilitariste le troubla et l'obligea d'écourter, pour le soulagement de notre ouïe, et de nos visages aussi, de nos verres que nous essayions de protéger ; car il crachotait à longue trajectoire, l'animal. Tante Valérie susurra sentimentalement l'air fameux et douceâtre de Mignon : *Connais-tu le pays ?* J'admirais sa gorge grasse et poudrée, soulevée par la mélodie, surtout au passage du : « *C'est là que je voudrais vivre* ». Quelle nostalgie ! Comme Symphorine était maigrelette et aride ! Et il y eut beaucoup d'autres tours, qui ont moins frappé ma mémoire, qui s'embrouillent dans le halo d'une digestion encotonnée et laborieuse. Pourtant mon esprit n'avait rien cédé de son acuité, au contraire ; il s'aiguisait au milieu de ces brumes striées d'or, de ces vapeurs tièdes où les visages s'estompaient et se précisaient, se reliaient à leur essence à travers les plans devenus perméables d'un univers moins opaque. Symphoricarpe, en chemise blanche, cravate rouge mexico et veston de gala, repassé de frais, ne me quittait pas de l'œil ; il me désignait d'un léger mouvement du regard un tel ou une telle, et je voyais leur structure véritable, le physique de leur âme en dehors, non, pardon, au cœur, à la moelle d'eux-mêmes. La phrase du jardinier bourdonnait, s'inscrivait en lettres fulgurantes, s'évanouissait, revenait : « *On peut être plus parent d'une bête ou d'une plante que d'un genre humain.* » Oui, d'une plante ; je n'accordais rien de ma pensée aux animaux ce jour-là ; à cause de la Saint-Jean sans doute, ma fête, celle du soleil, de la poussée de l'herbe, de la futaie et du gramen, de la puissance germinative, de l'exaltation de la sève pour une nuit fabuleuse. Symphoricarpe me guidait à distance et me persuadait sans avoir besoin de remuer les lèvres, par le seul éclat de sa prunelle qui expliquait tout, qui commandait ma cervelle. Suffisait qu'il m'indiquât, imperceptiblement pour les autres, mon père, et je distinguais un chêne, fier et poli, ombrageant et despotique. Maman, et c'était un chrysanthème ondulé, à frisettes, blond et moucheté d'argent. Tantine Valérie, le magnolia à la chair qu'on voudrait contre sa joue. La cousine Palmyre, houx avare et griffu, qui promet toujours des réprimandes et châtiments, qui, avec une mauvaise grâce qui les rendrait amers si l'enfance ne se moquait de ces pointilleries, vous offre des pastilles de chocolat, les moins chères, des berlingots au rabais et des bouts de gomme écarlates, pareils aux baies, chéries des grives, de l'arbuste au feuillage épineux. Théodore, l'octogénaire, un tronc décharné, déchiqueté, à la peau lamelleuse, frappé par la foudre, qui n'a plus de face ni de verdoiement, pareil au chicot de platane de l'entrée du bourg. Monsieur l'Abbé, le grand jeune, encore à moitié séminariste, à la figure ronde et pâle surmontant bizarrement son corps dégraissé, monsieur l'Abbé, le cyprès, flamme noire, quand la lune blanche se pose à sa pointe, au milieu du cimetière. Mon frère Anatole, qui

a grandi trop vite, qui a pour sobriquet, comme le chèvrefeuille, *Broutbiquet*, qui se tortille et s'accroche aux murs, aux haies, aux chambranles des portes. La rotondité d'Euphémie, la cuisinière aux petits pieds, pareille à ces potirons d'octobre, d'un pourpre orangé, attachés par de minces pédoncules, mal proportionnés à leur masse, et qui menacent toujours de les casser, de dévaler la colline. Fräulein Greta Birke, ma répétitrice d'allemand, qui m'initie aux mystères des auxiliaires de mode et des particules séparables, bouleau floche, à peine vertébré, éploré, à la peau blanche et comme maquillée de céruse ; je ne me consolerai jamais que ma langue française ait fait le bouleau masculin ; pour une fois l'allemand a raison, qui le féminise. Les deux Voubrepatte, Roland et Anaïs, vieillards encore amoureux, duo attendrissant, Baucis et Philémon, déjà tilleuls jumeaux pour l'éternité et dont se mélangent les frondaisons qui sentent la fidélité et la tisane. Bassorade, commis des Contributions indirectes, rat de cave, quoi ! au teint maladif et vénéneux, jusquiame des décombres et des sorcières. Mme veuve Lorédanche, et son persistant quart de deuil, la scabieuse ; sa fille Angèle, cette vierge déjà mûrissante qui attend un mari, qui a des soupçons d'ombre à la lèvre supérieure et au menton, dont le déshabillé, je suppose, offre, comme celui du frêne, quelque chose de soyeux, d'onctueux, de chaudement flambé de brun. Et j'en passe ; car même les absents, ce soir, je les évoque ; les calmes, les cèdres dont les traits gardent une horizontalité pacifiante ; les tristes, les sapins aux moustaches tombantes, aux rides obliques, tirées vers le bas, aux cheveux presque verticaux ; les gais, les évaporés dont les lignes se redressent, dont la bouche, les arcades sourcilières, la toison tendent au zénith, semblables aux peupliers, et parfois, quand ils marchent dans la lande aride, et qu'ils s'étalent opulemment, aux palmiers des oasis. Le sorbier des oiseaux aussi, avec ses grappes flamboyantes, hantait mon imagination qui, peu à peu, en moi, devenait songe. Je cherchais son équivalent humain, je ne le trouvais pas ; les cristaux, l'argenterie, la nappe damassée m'hypnotisaient. Puis, il me parut qu'on ôta le couvert, qu'on enleva les tables, qu'on débarrassa le plancher pour une sauterie. Chêne et chrysanthème. Tilleul et tilleul. Frêne et chèvrefeuille. Le cyprès ne dansait pas. Houx grincheux et platane frappé du tonnerre, sans équilibre. Magnolia et jusquiame. Pouah ! Et même saule têtard et citrouille. On m'a roulé dans un coin ; je pique du nez. La valse sylvestre, potagère, horticole. Tout vire et les lampes ne sont plus des points mais des spirales, des arabesques. La fadeur enivrante de la crème Chantilly alliée au champagne me remonte du nombril aux narines. On me transporte. Des visages sur moi et des mots d'amitié, des sourires. Un magnolia m'effleure, un sein de magnolia qui aurait le parfum de l'iris après dîner et de la chaleur de la valse. Au loin le bouleau, *die Birke*, de ses mille doigts mous, pique les touchers du clavier. Et que de feux sur la montagne ! La joaillerie de la Saint-Jean. Bonsoir, mon petit.

***

Je m'éveillai au bruit d'Anatole Broutbiquet ; nous partagions la chambre. Il s'appuya à la commode, s'y lia pour se déchausser et s'extraire, onduleux et vacillant, de son pantalon. Aussitôt étendu, il ronfla, le choc de ses godillots et de la chaise qu'il avait renversée à peine éteint. J'écoutais la rumeur du bal ; une mazurka s'achevait ; il y eut des applaudissements étouffés par les cloisons ; le bouleau, *die Birke*, d'un feuillage las, attaqua (non, attaque a trop de vigueur), sollicita plutôt une scottish ; le parquet transmettait le martèlement sourd qui vibrait le long des tubes de mon lit de fer. L'horloge sonna ; je comptais les tintements : onze. Louons Dieu ! je n'avais pas raté

l'heure. Un bouchon de champagne sauta là-bas, donnant le coup de grâce à mon sommeil. Je m'habillai à tâtons, j'ouvris la fenêtre. Les rainettes du bassin aux nénuphars coassaient ; le sureau de l'angle des communs évaporait sa liqueur organique et mielleuse ; un nocturne en feutre volait, sans froisser ni égratigner la nuit. Hardiment, je bondis au dehors, dans les rosiers nains bordés d'un ourlet de buis. Ne vous étonnez pas ; un rez-de-chaussée à peine surélevé d'un demi-mètre. La pelouse dessinait un rond échancré, orné d'ifs en boule ; les parterres dormaient, l'acacia aussi, feuilles pendantes. Un tuyau se lovait, serpent paterne ; un arrosoir avait l'air d'un aigle d'armoiries avec un bec en pomme, et la brouette, d'une sentinelle à l'affût, agenouillée, fusil braqué sur les massifs de lauriers où trillait le rossignol. Mille étoiles et pas de lune ; les feux de la montagne comme des constellations un peu brouillées dans l'atterrissage.

Symphoricarpe m'attendait. Il avait abandonné sa cravate rouge mexico, sa chemise à col empesé ; il avait roulé ses molletières bleu-marine autour de ses jambes et endossé sa veste olive à côtes, bouclé sa ceinture de cuir ; il fumait sa pipe de terre, brûle-gueule cerclé de ficelle ; une musette lui battait la fesse.

« Bon, grogna-t-il, Jeannot ; te v'là. Ils gigotent ; ils pivotent. A nous le sérieux. La nuit de la Saint-Jean, hein ! elle ne tombe qu'une fois l'année. Et il faut que je t'apprenne... A la Toussaint, le deuil, le gémissement, les morts se promènent dans le brouillard. A Noël, l'eau des puits se change en vin, pour une heure seulement, autrement ce serait trop beau, les grosses pierres dressées des bruyères vont boire, en procession, et les pommes, pendant la messe, se logent en place sur l'arbre ; elles retiennent leur numéro, puis elles disparaissent, au petit jour. Mais la nuit de la Saint-Jean, celle-là, oh ! oh !... Alors les rebouteux, les herbailleux trôlent par la campagne, avec leur besace et leur serfouette, et les vieilles trottinantes qui cuisent les aiguilles, qui jettent le sort aux vaches, qui savent mijoter les remèdes dans leur marmite et dénouer l'aiguillette par l'enchantement de la tanaisie, alors tous ceux-là vont à la ramasse. Parce que, clampin, le soleil et les plantes, ça marche de concert et de connivence, comme les hommes et les étoiles, qu'on dit, comme les femmes et la lune. Et elles ont leur grande bénéficience et efficacité au moment même que l'astre de l'été se juche à son éminence et s'y repose et trône, chaleureux et engourdi de royauté, avant de décliner vers l'hiver. Mais il ne s'agit pas de laisser passer le moment. Ah ! foutre non ! Ma grand'mère, qui ne connaissait pas ses lettres, même d'imprimerie, même les grosses du paroissien pour les courtes vues, même en s'ajustant au nez les bésicles de fer, elle m'a enseigné ce qu'on ne trouve pas dans les livres. Oh ! savante ! Trois pinceaux de barbe au menton, une manière de rire en douce et de vous regarder qui vous possédait, qui traversait. Sa spécialité, et elle avait de la clientèle, c'était de refaire les pucelages par le moyen de la consoude qu'on appelle oreille de vache. Oh ! là ! là ! Qu'est-ce que je raconte devant un gamin ! J'ai rien dit, hein ! rien. Une bonne femme tout de même, qui avait rassuré bien des maris. Elle prétendait qu'elle avait son âme et son destin non pas en elle, mais dans un gros fusain, et que, quand les mésanges et les rouges-gorges en becquetaient les fruits roses, les bonnets de prêtre, ça lui tapait du bec sur ses verrues et poireaux. Pareil à moi et au saule de la rivière. On n'est peut-être pas si simple et localisé que les gens le croient. Elle brûlait aussi la mousse de poirier, afin de détruire les nuisibles, les saloperies et elle les confondait d'un air de rigaudon et d'enterrement en dansant un entrechat triste, qui vous donnait la chair de poule, comme ça, autour de la flambée : *Taupes et mulots, sortez*

de mon enclos. Ou je vous rôtirai la barbe et les os. Bonjour, les Rois, Reines et Valets. Douze mois passés, Reines, revenez ! »

Nous avions déjà fauché un bon bout de parcours, quitté les dépendances du château, la route nationale, le chemin vicinal, le sentier ; nous ramions parmi les genêts touffus ; puis nous escaladâmes les éboulis, nous entrâmes dans la forêt précédée d'un glacis d'herbe moelleuse, dans la forêt aux hautes avenues, aux layons croisés où luisaient obscurément les peaux grises et frottées de mercure des hêtres, où des bêtes vous filaient entre les jambes, où les feuilles et les branches vous tâtaient au passage, vous fouillaient les poches pour s'assurer que l'on n'arrivait pas en malintentionnés, en prédateurs, qu'on ne leur voulait pas de querelle. Elles s'écartaient enfin et vous livraient la clairière ; des vers luisants éclairaient les souches de leurs petites lampes de peluche et des pourritures phosphorescentes vous observaient, tapies au fond des fourrés. Je n'avais pas peur ; cependant, je n'en menais pas large ; cela me rappelait l'église, après vêpres, aux ténèbres, mais en plus aéré, en moins engonçant et pierreux, en plus vivant et souple. Rien ne vous obligeait à croire à quelque chose de difficile et de rigoureux, à se conformer à des lois strictes, à chercher au fond de sa conscience le péché. Malgré soi, pourtant, on s'abandonnait en se défendant, ou le contraire, et cette grande liberté sans limites, cette nuit de rumeurs accueillantes et refermées derrière vous vous angoissaient et vous emprisonnaient à leur façon libérale. Symphoricarpe, sans prononcer une parole, fonçait ainsi que le sanglier, boutoir en avant ; moi, le marcassin, je suivais. Un roncier malotru me lacéra le menton et j'interrogeai, afin de rompre le silence et de peupler cette foule, cette cohue végétale qui oppressait ma solitude d'enfant, qui me happait de ses millions de mains fraîches et bruissait d'un langage diffus, que je n'épelais pas, m'envoûtait d'une architecture d'ombre, indécise et souveraine, sans un trou, qu'un seul, entre des blocs de frondaisons liées de mortier sombre, vers la gauche, un seul par où nous lorgnait une planète grave, qui ne clignait pas.

« Où sont les rebouteux, les herbailleux, les rhabilleurs, les vieillottes, ceux qui vont à la cueillette ? Je ne les aperçois pas.

— Ils ne viennent plus, mon gars. Les coutumes se perdent. Les apothicaires ronflent ; ils pensent qu'avec leurs brevets, leur chimie, leurs bocaux verts et rouges qu'ils illuminent d'électricité, ils n'ont plus besoin de se déranger de leurs plumards, la nuit de la Saint-Jean ; ils nient la nature, ces frelampiers, ces godelureaux et ils refusent sa société, sa collaboration. Alors ils ne guérissent plus. Et voilà les microbes qui rappliquent. Qui s'en occupait, autrefois, pas plus tard qu'hier, des microbes ? Maintenant, ils tiennent le haut du pavé, il n'y en a plus que pour eux. Même qu'on fait bouillir le lait, crainte de ces larrons. Et ça vexe les vaches, cette défiance ; et, par vengeance, elles épargnent le meilleur de leur liqueur, elles lui défendent de sortir de leurs tétines. Voilà pourquoi on a des marmots et des beurres chétifs, des fromages languissants. Misère ! Les savants découvriront quelque jour qu'on ne fabrique pas de la vie avec du mort, que l'animation manque toujours à leurs drogues. Misère ! Hé ! Jeannot, à tes pieds...

— Quoi ?

— Tu n'as donc pas de nez ; tu ne sens pas. Les fraises : gobe-moi çà. Rien de meilleur, principalement la nuit, à cause de leur odeur qui n'aime pas la lumière. Hein ! fameux. Pas besoin de sucre.

— Fameux, oncle Symphoricarpe ; et ça vous colle du sable fin dans les dents.

— Picore, Jeannot, picore. Les fraises, contait ma mère-grand, c'est les petit enfants égarés et trépassés dans les bois, l'hiver, et qui renaissent : leur couleur d'aurore et de sang vient de là. La sorcière envoie la jeune fille les chercher au moment de la neige ; la petite n'en trouve pas. Alors...

— Alors, oncle ?

— Alors la sorcière la mange. Un tendron, hein ! Il lui faut du délicat à la gueuse. Picore, Jeannot. Ne tremble pas. On trouvera l'herbe qui rend hardi, à condition d'avaler, en même temps, un œuf de coq ; l'herbe aussi qui rompt le métal et déferre les chevaux s'ils posent leurs sabots dessus. Maintenant, halte ! Retournons nos vestes, mettons-les à l'envers pour dénicher les champignons. Bon ! En voilà déjà un. Dans la musette, le coquin, au beau chapeau ! *Champignon, petit champignon, — Fais-moi trouver ton compagnon.* Un deuxième ! un autre.

— Moi aussi, j'en ai.

— Un truc irréprochable. Oh ! on en aura à suffisance. Te souviens-tu de Barablorque, qu'on surnommait le centenaire parce qu'il avait nonante-sept ans quand le Diable l'a enfourné ?

— Non, oncle.

— Oui, trop jeune. Tu ne peux pas te souvenir. La nuit de la Saint-Jean, il n'aurait pas failli à aller couper la baguette de coudrier, la divinatoire, celle qui dénonce, par sa manière de se tordre et de se trémousser, les sources, les routes inconnues, les filons d'or, les bijoux enterrés par les fesse-mathieux, les Gaulois en fuite, pendant les guerres, les vicomtes quand la Révolution et les Carmagnoles menacent qu'on leur brûle leurs donjons.

Il s'approchait de l'arbuste à reculons et, de ses mains passées entre ses cuisses, il tranchait une fourche. Après le coucher du soleil, la baguette s'agite, se convulsionne sur l'eau et sur les magots ; et elle pointe dans la direction où il y a des mille et des cents à gagner.

— Vous en avez une, oncle ?

— Ah ! pauvre de moi ! Je ne repiquerais pas les oignons de ton père. Non, Barablorque, le centenaire de nonante-sept ans, n'a jamais révélé son secret entier... Il faut un article de plus, des formules, de l'Apocalypse, des charabias, ou bien une combinaison avec une tige de gui, ou bien... Enfin, les miennes ne se trémoussaient ni ne se tordaient. La vraie, la bien taillée, et en règle, si tu la trempes dans la fontaine, elle a froid, elle se plaint et gémit. Voilà leur épreuve et certificat. J'ai jamais réussi. Attention ! On cueille le bouquet de mille-pertuis, qui a plus de trous qu'une passoire, et de menthe. Pas de meilleure garantie pour préserver la maison des maladies, du tonnerre, du mauvais œil et de l'infidélité de la bourgeoise. La joubarbe même, l'artichaut du toit, à côté de ça, du pipi de poule. *Vous m'avez attrapé, — Vous m'avez ramassé, — La nuit de la Saint-Jean, — Menthe et chasse-Satan...* Assez ; la provision suffit. Ne nous chargeons pas trop. Faudrait un baudet avant le jour. »

Je gambillais allégrement ; l'esprit de la forêt coulait et jouait en moi ; je ne le craignais pas maintenant ; nous avions noué amitié et je me sentais frais, ombreux, aussi vaste et minutieux que lui, pénétré de tout, pénétrant tout. Je ne fatiguais pas plus que si j'avais garni mes chaussures de la graine de marche-toujours, celle qui assurait les étapes du Juif-Errant, le grand trimardeur. Ah ! nous en avons empoché et ensaché des herbettes de toutes sortes que le soleil du solstice remplissait de majesté et pouvoir, qui le digéraient cette nuit-là où toute plante se surmonte par la vertu de l'astre. J'ai oublié leurs noms ; il y en a trop. Nous avons déterré la racine

de bruyère afin d'y sculpter la main avec laquelle le chasseur fond les balles qui ne manquent jamais leur perdreau. Et la centaurée de la fièvre, et la bourrache poilue des rhumes et... Symphoricarpe sifflotait des sonneries d'Afrique ou du Tonkin, du temps de son service. Il s'interrompait parfois.

« Ah ! Barablorque ! Le cormier m'y ramène. Figure-toi, moussaillon, qu'à cent moins trois ans, toujours gaillard, le vieux a eu une idée. Il s'ennuyait de sa condition d'homme, il voulait changer de sexe, devenir femme. Il avait épousé sur le tard un fruit nouveau, la Brigitte. Peut-être qu'il pensait la permuter, elle pareillement, et qu'il valait mieux, pour la bagatelle, être la vieille femme d'un gars fleurissant que le mari décrépit d'une jeunesse Enfin, bref, il a usé de l'ancienne recette : croquer sept cormes vertes sans faire la grimace. Assuré le moyen, mais raide. Barablorque a bien tenu jusqu'à la sixième. Oh ! courageux, le barbon ; tu aurais dit qu'il suçait des dragées de baptême. A la septième, il a flanché, il a crispé les mâchoires et plissé les sourcils et tire-bouchonné ses rides jusqu'aux oreilles. Deux heures après, de rancœur, il défuntait. Pauvre Brigitte ! Elle ne grignotait pas les cormes vertes, celle-là... Eh ! hep ! là-bas, avise, Jeannot, au creux de la combe, à droite, cette lampe jaune qui ne tient pas en place, qui sautille. Tu crois qu'elle a peur de nous. Non, la garce ! Elle nous aguiche. Ah ! la maligne ! On ne résiste pas à l'envie de courir après. Jeannot, Jeannot, pas la peine de t'essouffler. Tu ne l'auras pas et tu risques de te fracasser un os. Elle en rirait bien, la mauvaise, la brillante ! Assez, Jeannot ! Inutile, que je te dis. Du calme, lascar ! Oh ! le fou, le visionnaire, le dératé ! L'épurge, tu ne l'auras pas. Elle se moque de toi. Hein ! Tu as jeté ton béret dessus. Tu espérais l'attraper ! Rien, rien qu'une petite poire de nuit plus noire et déjà éparpillée, fondue. Plus rien. Te voilà nigaud ! Elle se fiche de toi, elle danse là-haut, maintenant, au coupant des roches... Te dépite pas, Jeannot. Personne ne l'a jamais forcée, la petite lampe jaune, l'épurge de la Saint-Jean de juin. »

Ecroulé, à bout d'haleine, j'aurais pleuré ; seule la honte, l'orgueil empêchaient mes larmes. Symphoricarpe me consolait de son mieux. Il m'avait pris par les épaules et il adoucissait sa voix, il parlait comme une nourrice, il n'employait que les mots les plus avenants, ceux qui n'ont ni pointes ni lettres qui se choquent ; il les allongeait de quelque diminution qui leur ôtait l'âpreté. Bientôt je reniflai et me ravigotai ; d'un tour de rein, je me débarrassai de mon humiliation, mais il me restait de la faiblesse et une espèce de vertige ensommeillé qui me fantasiait un peu l'entendement. Nous atteignions la frontière du plateau, là où les fourrés, les taillis, les futaies butent contre la muraille à pic de falaises et de cheminées, où leur attaque stoppe. Rempart souvent surplombant ; des abris et des caves s'y creusent, royaume humide et abrité des rayons, de l'évaporation ; il appartient aux scolopendres langues-de-cerf et aux crosses royales des fougères, ces hauts éventails de dentelle.

« Les Reines, murmura Symphoricarpe avec un respect assourdi, les Reines. Elles se garent, pour leur beauté, de la voracité de la lumière, elles habitent les couverts, les délicates, les amples, les précieuses. Elles tuent les mauvais vers solitaires à suçoirs des entrailles, ceux des Rois et des Princes particulièrement. Certaines, si tu les coupes au-dessous de terre, représentent l'aigle double. Un signe, un panonceau d'Empereur. Voilà, Jeannot, le plus difficile ouvrage, le plus scabreux. A minuit de la Saint-Jean, les bergers qui ont veillé la fougère la voient éclore. Elle fleurit, graine et se sème en une seule heure ; elle n'a pas besoin des saisons. Qu'est-ce que tu marmonnes, moutard ?

— Rien, oncle, rien.

— Peut-être que tu me réfutes, que tu prétends qu'elle ne fleurit pas. Clos ton bec, insolent. Mais il n'y a que les bergers qui le voient. Et les colporteurs de village. Un, dans le temps, m'en a vendu une image, en fleurs. Il ne l'avait pas inventée cette grappe droite et blanche ! La graine est rouge et, parfois, dorée. Qui la reçoit dans ses paumes avant qu'elle ait touché le sol, celui-là vole d'un endroit à l'autre aussi vite que le vent, celui-là connaît le présent et l'avenir. Observe, guette, fiston !

— Oui, oui, oncle. La grappe blanche...

— Tu rêves. Où aperçois-tu la grappe ?

— La semence dorée... Elle ne touche pas le sol... non... mes mains pleines...

— Tu délires. Hé ! Jeannot. Serais-tu berger ? Si tu disais vrai, les démons nous siffleraient aux tempes, nous enlèveraient la casquette...

— Les démons sifflent, oncle Symphoricarpe. Ma casquette... Oh !... mon béret...Et la semence dorée. Je la serre. Elle me brûle. Elle ne s'échappera pas. Du feu, du feu dans mes paumes.

— Jeannot ! Jeannot ! Oh ! il s'abat, il perd le sens et la parole. Vas-tu mourir, mon petiot ? Foutre de foutre ! Vas-tu pas passer ? Sainte Vierge... Non, il dort seulement. Ouf ! ça l'a rompu, les émotions et la course. Ouf ! il dort. Merci, Sainte Mère de Jésus. »

⁂

Au matin, quand je m'éveillai, comme si je n'avais pas quitté mon lit, je ne gardais pas mémoire de ces événements. Elle ne me revint que plus tard, peu à peu, année par année, lambeau par lambeau, à chaque solstice d'été. Je retenais seulement une impression de traversée forestière, de deux bras qui m'emportaient, des miens noués autour d'un cou solide, d'une odeur d'ail, de pipe, de jacinthe, de fumier de lapin et de compost, l'odeur de l'oncle Symphoricarpe, et d'un souffle qui me réchauffait, de branches qui me fouettaient, de feuilles qui me caressaient. Puis la sortie des bois, l'air de plus d'étendue, les étoiles entre mes cils, les grenouilles, la route où la semelle ne s'amortit plus, la grille. L'oncle délace ses brodequins ; il franchit la fenêtre ; voici mon lit, les draps. Mais tout cela si loin, si vague, senti par un autre que moi-même et dans un monde et un siècle que je soupçonnais à peine, qui n'avaient ni date, ni lieu, ni nom.

Il en a défilé des solstices et des équinoxes, des semailles et des fenaisons ! Tout a changé, se dégrade ; Euphémie-potiron, flasque et flétrie ; tante-magnolia recroquevillée et jaunie ; l'abbé-cyprès, noirceur ventrue aujourd'hui et couronnée d'une grosse lune rouge ; Philémon et Baucis, les deux tilleuls, dans la tombe ; et ainsi du reste de la compagnie. Le château se réduit, par le fait des années, à une maison ; le donjon à un pigeonnier ; le parc à un enclos de jardinage ; la forêt à un boqueteau. Les prestiges se décolorent et la grandeur se contracte ; il faut que je me transporte loin en arrière des saisons pour rétablir leur magnificence. Symphorine a mal tourné ; son mari, tenancier d'un débit louche à la ville, près de la caserne des dragons, compte sur ses charmes pour l'achalandage ; et ils ne suffisent plus ; ils ont besoin de l'appui de servantes mineures ; la matrone forcie conseille autoritairement leur inexpérience. Quant à Symphoricarpe, à l'oncle... Hélas ! un soir de juin 1917 ou 1918, comme je guerroyais en Lorraine, un furieux orage ravagea le pays de mon enfance, une semaine avant la Saint-Jean. Un de ces orages dont chaque tonnerre engendre une nichée de morilles. Le jardinier se sentait un peu lourdaud et fumeux depuis

quelques jours et, comme l'éclair déchirait les nuées, il s'écroula déjà râlant, mort en moins d'un quart d'heure. La foudre, au même moment, avait frappé le saule; bientôt la crue de la rivière emportait l'île. Il avait raison, le vieux ; l'arbre et lui formaient un couple indissoluble, un seul être au regard du destin. De même pour nous tous ; mais, moins sages et savants malgré nos bouquins, nous nous croyons uniques et non liés, nous ignorons notre frère à racines. Peut-être, depuis ce trépas, les nuits du solstice d'été ont-elles dissipé leur magie, les fougères ne poussent-elles plus, en un moment, leurs corolles blanches et leurs graines écarlates, gouttes de sang du plus dominant soleil. Bah ! Je radote. Parce que j'envieillis, irai-je nier aujourd'hui la jeunesse du monde ? Elle étincelle toujours à côté de moi ; je la discerne moins bien. Je la cherche là-bas, au fond du passé, et elle se gausse de moi, le myope, le sourd, toute proche ; elle me fuit en m'enveloppant. Voilà tout.

ALEXANDRE ARNOUX

ÉDOUARD BOURDET

Ce n'est pas de vous que je dois parler, Edouard. Je n'ai pas à dire ce regard qui riait seul dans votre visage doux et sévère, ce regard lent à se détacher de ce qu'il contemplait, ce regard perçant, pesant, tenace, profond, important, dont on a du mal à se rappeler qu'il a pu s'éteindre.

Je n'ai pas à dire cette voix presque chuchotée, qui semblait faite pour murmurer des mots de tendresse et dont la ténuité même domptait les nerfs des plus intraitables comédiens. Ni cette douceur de l'autorité. Ni ce despotisme de la bonté. Ni cette probité impitoyable qui forçait l'estime de vos adversaires. Ni tout ce qui faisait de vous une grande figure d'homme.

Je dois seulement reconnaître votre regard dans la façon dont vous avez vu vos personnages, deviner l'ironie et la tendresse de votre voix derrière celles que vous leur avez prêtées, prouver l'autorité de votre douceur par la façon dont vous conduisiez leur destin difficile et le despotisme de votre bonté, par l'indulgence parfois coupable avec laquelle vous le dénouiez. Ce qui faisait de vous une grande figure d'homme a fait de vous un grand auteur dramatique.

Je suis celui de vos amis que vous preniez le moins au sérieux. Et c'est pourtant à moi qu'incombe le redoutable honneur de parler de votre théâtre.

Cher Edouard, puisqu'il ne me sera pas permis de vous aimer à travers ces personnages que vous avez voulus si délétères, si cocasses et si différents de vous, puissé-je sentir votre belle main amie sur mon épaule, pendant cette soirée où je dirai si mal pourquoi je vous admirai tant.

Il y a deux théâtres d'Edouard Bourdet.

Le premier, avec *le Rubicon*, *l'Heure du Berger*, *l'Homme enchaîné*, *Hyménée*, *Margot*, et même *Fric-Frac*, est un théâtre anecdotique, providence des directeurs embarrassés, aux ressources inépuisables et aux recettes certaines, riche de situations et de scènes merveilleusement filées.

Le second, avec *Vient de paraître*, *la Fleur des Pois*, les *Temps difficiles*,

Père et surtout *le Sexe faible*, se compose de cinq authentiques chefs-d'œuvre.

Entre les deux, l'admirable trait d'union de *la Prisonnière*.

C'est à cause du second que l'œuvre d'Edouard Bourdet est assurée de la pérennité.

Car Edouard Bourdet est un des plus authentiques génies comiques du XXe siècle.

On dira « Bourdet », comme on dit aujourd'hui « Feydeau ».

Avec ce même étonnement charmé et un peu irrespectueux, on découvrira aussi très prochainement que Bourdet est un classique.

Feydeau avait contre lui les caleçons, le fauteuil électrique, le « Et vas-y donc, c'est pas mon père ! » et les centaines de représentations de chacun de ses vaudevilles.

Edouard Bourdet aura contre lui l'amoralité de ses personnages, leur inconscience ou leur hypocrisie, et surtout les centaines de représentations de chacune de ses pièces.

Il n'a eu que des succès, ce n'est pas naturel.

S'il a tant plu à tous, c'est qu'il n'était pas vraiment original.

Le succès a son revers.

Le talent qu'on ne discute pas masque le génie.

Or, on n'a jamais discuté le talent de Feydeau, ni celui d'Edouard Bourdet.

On disait : « Oui, c'est très drôle, c'est entendu, et puis après ? »

Après ?

C'est avant, pour que ce soit drôle, que c'est difficile !

Pour que ce soit drôle, il faut que les caractères soient vrais. Il faut que les répliques soient justes, humaines, profondes. Il faut que chaque geste de chaque personnage soit valable et plausible, si extravagant qu'il soit.

Or, Feydeau et Edouard Bourdet possèdent au plus haut point ces qualités majeures.

Chacune de leurs pièces est une mécanique admirable. Chaque scène, presque chaque mot, est un rouage indispensable qui fait tourner une des scènes suivantes, ou qui amène une importante réaction.

Chaque caractère et chaque réaction de ces caractères sont poussés jusqu'à l'absurde.

Et, sans un mot poétique, l'un et l'autre arrivent par là à la poésie.

Ce sont des hommes de théâtre si prodigieux que leurs traits de caractère sont des coups de théâtre.

Il est presque vain d'écrire que l'un et l'autre étaient maîtres dans l'art des situations.

Mais, alors que Feydeau trouvait le comique en mettant en présence deux personnages qui ne devaient surtout pas se rencontrer, c'est en poussant à l'extrême la tare ou le ridicule des siens qu'Edouard Bourdet obtenait l'éclat de rire.

Et Feydeau lui-même n'a pas dépassé en invention burlesque la scène prodigieuse de *Père*, où Diane avoue, après bien des réticences et des excuses nuancées, à son fils Alain, qu'il est tout bêtement le fils de son père, et non pas, comme il le croyait avec Tout-Paris, celui de l'illustre écrivain, Elie Sarrazin.

Il y a un monde Labiche, avec ses bourgeois économes et un peu stupides, des jeunes filles fades et charmantes, des gilets de flanelle, des amoureux à

la passion peu convaincante, des militaires redoutables, des pots de fleurs et des bains de pieds.

Il y a un monde Feydeau, avec des maris qui trompent leur femme, des femmes qui sont sur le point de tromper leur mari, des clefs perdues, des journaux qu'on ne devrait pas trouver, des Sud-Américains redoutables, des hôtels où l'on se rencontre tous, malgré qu'on en ait, de faux chasseurs et de vrais gibiers, des cocottes et des belles-mères.

Il y a un monde Bourdet. Un monde d'aristocrates et de grands bourgeois pourris qui ne savent pas l'être, de snobs, de gigolos et de mères trop indulgentes, un monde d'êtres pervers, cocasses ou terribles, qui, tous ou presque tous, dansent, chargés d'explosifs, sur un volcan.

C'est avec *la Prisonnière* qu'Edouard Bourdet fit son entrée dans le monde si fermé des grands inventeurs dramatiques.

C'est une pièce inexorable.

Le pathétique y naît des efforts inutiles d'Irène pour échapper à son destin. Mais l'amour de Jacques ne peut rien pour elle. Personne ne peut rien pour elle ni pour ses sœurs damnées. Comme le dit d'Aiguines, dans la réplique célèbre : *Ce sont des ombres. Il faut les laisser se promener entre elles dans leur royaume d'ombres... Surtout ne pas vouloir être quelque chose pour elles, si peu que ce soit. C'est ça, le danger. Car elles ont tout de même un peu besoin de nous, dans la vie. Ce n'est pas toujours facile, pour une femme, de vivre. Alors, si un homme lui propose de l'y aider, de partager ce qu'il a avec elle et de lui donner son nom, elle accepte naturellement. Qu'est-ce que ça peut lui faire? Pourvu qu'on ne lui demande pas d'amour, elle n'est pas avare du reste. Seulement imagines-tu ce que peut être l'existence de cet homme, s'il a le malheur d'aimer, lui, d'adorer l'ombre auprès de laquelle il vit... Comprends-tu? Elles ne sont pas pour nous.*

La Violette de Parme est une des plus vénéneuses fleurs du mal. Il faut à Jacques Durieu deux actes, comme à Œdipe, pour découvrir la machine infernale que les dieux ont agencée contre lui. Un troisième acte pour constater l'inutilité de la lutte.

La Prisonnière a la grandeur et le dépouillement d'une tragédie classique.

Mais Edouard Bourdet grandit encore quand il découvrit sa vocation d'auteur comique.

Son coup d'essai dans le genre fut aussi un coup de maître. *Vient de Paraître* n'est pas seulement une satire hilarante, pleine de verve, de malice, tout hérissée de sarcasmes et de flèches acérées contre le monde des romanciers et des éditeurs ; c'est encore la ravissante histoire d'amour (burlesque parce que Bourdet l'y pousse aux extrêmes limites d'un caractère falot), d'un romancier qui ne peut écrire que les histoires qui lui adviennent et ne raconter que les souffrances qu'il a endurées. Rien d'aussi caustique n'avait été dirigé contre les gens de lettres.

Heureusement, dès les premières répliques, un immense éclat de rire secoua la salle. Tous les traits étaient justes et portaient. Mais Bourdet en avait tant accumulé dans chaque personnage que personne ne se reconnut.

Le chef-d'œuvre d'Edouard Bourdet, et un authentique chef-d'œuvre, c'est *le Sexe faible*...

C'est une fresque, comme d'ailleurs *la Fleur des Pois* et *les Temps difficiles*. L'auteur ne se contente plus de quelques personnages, c'est un monde qu'il fait tenir dans ses quatre actes. Pas seulement l'effarante famille Leroy-Gomez, mais le désopilant Carlos Pinto, la comtesse Polacki aux convoitises d'oiseau de proie, les victimes nord et sud-américaines, acheteuses de beauté masculine et malheureuses par excès d'argent, et surtout l'ineffable maître d'hôtel Antoine, Figaro désabusé, et contempteur obligeant de ce monde faisandé.

Tout est à citer, dans la pièce : le dialogue au vitriol, le rebondissement constant des péripéties, l'enchevêtrement prodigieux des situations qui, de vingt façons différentes, reproduisent le même thème à la façon d'une symphonie. Mais le miracle, c'est le rire à la dynamite, irrésistible, percutant, qui fait oublier l'audace des propos et des problèmes posés.

La Fleur des Pois n'est pas moins admirable. Il n'est que de relire cette farce prodigieuse pour s'en convaincre. Et pourtant, l'auteur tenait là un des sujets les plus périlleux et les plus hardis qui soient. Edouard Bourdet ne s'est pas soucié du tact, ce grand ennemi des auteurs comiques. Il a débridé la plaie, vidé l'abcès. Et, ce faisant, a créé deux types inoubliables : Toto d'Anche et la Mouffette, parangons inénarrables, qui s'égalent au Charlus et au Jupien de Proust, sans leur ressembler en quoi que ce soit.

Il y a en outre, dans *la Fleur des Pois*, à côté de cette joviale et bonhomme satire des invertis, une philippique assez rude du snobisme, plus rude encore que celle de Thackeray. Ces deux sujets étroitement mêlés, Edouard Bourdet les a poussés jusqu'au bout, et je crois que c'est parce que Madeleine Fleury-Bresson n'hésite pas à se donner à Toto d'Anche, et par snobisme seulement, que certains critiques ont résisté à cette foudroyante bouffonnerie.

Dans *les Temps difficiles*, le rire d'Edouard Bourdet se fait plus grinçant, plus amer. C'est que cette satire de la haute bourgeoisie ne fustige pas d'aimables fantoches qui, vivant en vase clos, ne risquent pas de contaminer leurs contemporains. Il s'agit des grands bourgeois et de leur dieu : l'argent. L'auteur y reprend le thème du *Sexe faible* : la seule valeur sûre aujourd'hui, c'est la beauté. Mais il le traite en ricanant et il met en lumière sa valeur poétique. C'est une admirable pièce et qui a sa place à la Comédie-Française, une grande comédie de mœurs.

Tous les grands personnages d'Edouard Bourdet ont 40° de fièvre.

Le monde qu'ils forment est en décomposition.

Et chacun d'entre eux se survit.

Ils font encore les gestes, ils ont encore les regards normaux, mais Bourdet nous expose leur cas clinique avec cette rigueur impitoyable et bouffonnante qu'ont parfois, dit-on, entre eux les grands médecins consultants devant des malades condamnés.

C'est ce qui donne aux éclats de rire que suscitent *les Temps difficiles*, *la Fleur de Pois* et *le Sexe faible*, cette arrière-saveur désespérée qui est le propre des grands comiques.

Edouard Bourdet possède, comme Beaumarchais, cette maîtrise corrosive du peintre de génie qui, en l'immortalisant, supprime le modèle.

Cette société qu'il a fixée à tout jamais, il aura contribué plus que personne à la faire disparaître.

MARCEL ACHARD

MIMSY

Nous devons à l'obligeance de madame Edouard Bourdet le privilège de publier ici — outre de précieuses indications sur le plan de la pièce que Bourdet composait au moment où la mort l'a frappé — un fragment de cette comédie (tiré du premier acte). On retrouvera dans ces quelques pages cette extraordinaire science de la composition qui permettait à l'écrivain de faire toujours progresser son action d'un même rythme égal et rapide. On y goûtera, une fois de plus, la sûreté et la précision avec lesquelles, sans ralentir le mouvement de sa pièce, il réussissait à peindre, à petites touches, le portrait psychologique de ses personnages.

(N.D.R.L.)

La pièce qu'Edouard Bourdet n'a pas eu le temps d'achever, mais dont il a laissé un plan détaillé, se serait appelée *Mimsy*, petit nom de tendresse inventé par Claudine pour sa mère, qui trouve peu flatteur d'être appelée maman par une grande fille au physique ingrat. Car Mimsy, à quarante ans, est encore ravissante, tandis que Claudine, à vingt ans, est laide.

Dans la scène qu'on va lire et qui se place au début du premier acte, on voit se dessiner les caractères et se préparer les situations. On voit que Mimsy n'est que grâce et inconscience, que le petit Niki bien qu'élevé par sa sœur n'aime que sa mère, que Bernard est un mari à plaindre, que le prince Farnèse va le faire souffrir, que Claudine sagement résignée à n'être pas séduisante tient pourtant à René, qu'elle est l'amie de Bernard, son beau-père, et voudrait atténuer les coups que lui porte Mimsy, et qu'Edouard Bourdet, en même temps que d'écrire le drame de la fille laide et sérieuse, d'une mère jolie et frivole, voulait marquer l'antagonisme de deux générations.

Dans la suite de la pièce, on retrouve Mimsy déçue par une légère trahison de Mario Farnèse. Elle passe l'été à la campagne en famille plutôt que de suivre l'infidèle à Venise. Elle a perdu la confiance qu'elle avait dans son invincible pouvoir de séduction et il semble qu'elle se résignerait alors à n'être plus qu'une épouse et une mère vieillissante. Mais René, qui paraissait pourtant destiné à épouser Claudine, lui avoue un jour qu'il l'aime éperdument.

Il n'en faut pas plus pour rendre à Mimsy la certitude de plaire et le goût d'être aimée. Et se donnant pour prétexte qu'elle fait le malheur de sa fille en restant auprès d'elle, elle part pour rejoindre Mario. C'est la rupture avec Bernard. Claudine et lui se retrouvent seuls dans un logis qui, privé de Mimsy, paraît avoir perdu grâce et féerie, mais où la vie quotidienne redevient douce et sûre. Seulement... Mimsy revient. Elle a réfléchi, Mario aussi sans doute, et elle désire retrouver sa place auprès des siens.

C'est avec la complicité du petit Niki qu'elle y réussit, et bientôt tout recommence comme avant. Claudine doit être à nouveau la consolatrice de son beau-père et l'éducatrice de son frère.

D. B.

(On entend vers le fond la voix de Niki criant « Mimsy !.. Mimsy ! », puis il ouvre la porte en tirant sa mère par la main.)

NIKI, *en pyjama et robe de chambre.* — Enfin ! te voilà tout de même ! Ce n'est pas malheureux !

MIMSY, *le prenant dans ses bras.* — Bonsoir, mon trésor ! *(Apercevant les autres.)* Oh ! pardon, je ne vous voyais pas.

CLAUDINE. — Tu reconnais René Rivière ?

MIMSY. — Mais oui, je crois bien ! Comment allez-vous, monsieur ?

(Il lui baise la main.)

CLAUDINE. — Il est venu m'apporter ses notes pour les deux leçons du cours de Baratier que j'ai manquées.

MIMSY. — Comme c'est aimable à vous ! Mais asseyez-vous, je vous en prie !

RENÉ. — Il faut malheureusement que je parte.

MIMSY. — Vraiment ? Ce n'est pas moi qui vous fais fuir ?

CLAUDINE. — Non, il partait.

MIMSY. — Je regrette. J'espère vous voir un peu mieux la prochaine fois. Il faut venir dîner avec nous un de ces soirs. *(A Claudine.)* Non ?

CLAUDINE. — Mais si.

MIMSY, *à René en lui tendant la main.* — Arrangez ça tous les deux. Seulement choisissez un jour où je suis là. Pas cette semaine, par exemple. Voyons... La fin de la semaine prochaine, si ça vous va. *(René s'incline, puis se tourne vers Claudine.)*

RENÉ. — Bonsoir.

CLAUDINE. — Je vous accompagne.

(Tous deux sortent à droite, deuxième plan. Mimsy va sonner près de la cheminée, puis elle enlève son chapeau, sa fourrure, etc..., tout en parlant avec Niki.)

MIMSY. — Tu as été sage ?

NIKI. — Oui, très sage.

MIMSY. — Tu as bien travaillé ?

NIKI, *cherchant à se souvenir.* — Heu...

MIMSY. — Oui, je vois ce que ça veut dire. Tu n'as encore rien fait ! *(A la femme de chambre qui paraît au fond.)* Ah ! Noémi, vous me sortirez ma robe de foulard bleu et mon chapeau de paille blanc. Vous avez eu des nouvelles de votre sœur ?

NOÉMI. — Non, madame, pas aujourd'hui.

MIMSY. — Pourquoi ne voulez-vous pas que je demande à monsieur d'aller la voir ?

NOÉMI. — Oh ! C'est trop loin.

MIMSY. — Qu'est-ce que ça fait, si ça doit vous rassurer ?... Laissez-moi faire, j'arrangerai ça. J'irai avec lui pour lui tenir compagnie pendant le trajet.

NOÉMI. — Je remercie madame.

MIMSY. — C'est tout naturel. Alors, vite, ma robe de foulard et mon chapeau de paille.

NOÉMI. — Oui, madame.

(Elle sort en emportant les affaires quittées par Mimsy. Claudine est entrée et a entendu les derniers mots de sa mère.)

CLAUDINE. — Comment ? Tu ressors ?

MIMSY, *avec une pseudo-lassitude.* — Mais oui, figure-toi !

CLAUDINE. — Tu ne dînes pas ici ?

MIMSY. — Non, malheureusement ! Les Farnèse ont arrangé un dîner à Armenonville. Ça s'est décidé il y a dix minutes. J'ai voulu refuser : il n'y a pas eu moyen. Ils m'ont tous dit que je n'avais pas le droit, que ça ferait tout manquer. Enfin, il a fallu céder.

CLAUDINE. — Et Le Breton qui vient dîner ?

MIMSY. — Allons bon ! Je l'avais complètement oublié.

CLAUDINE. — Il ne vient que pour toi. Ça va être gai !

MIMSY. — Mais non, il ne vient pas pour moi !

CLAUDINE. — Oh ! Voyons... Tu sais bien que si. *(Un temps.)* Tu ne peux pas leur téléphoner ?

MIMSY. — Ce ne serait pas très gentil ! Tout le monde a tellement insisté !

CLAUDINE. — Bernard va être furieux.

MIMSY. — Tu arrangeras ça.

CLAUDINE. — Comme c'est commode !

NOÉMIE, *ouvrant la porte du fond.* — Si madame veut se changer.

MIMSY. — J'y vais. *(Indiquant Niki qui s'est installé sur ses genoux et la tient enlacée.)* C'est vrai qu'il a été sage ?

CLAUDINE. — Il a été insupportable, comme d'habitude. Impossible de lui faire finir sa dictée. Quant à son problème, il n'en a même pas été question !

MIMSY. — C'est vrai, Niki ?

NIKI. — J'étais fatigué.

MIMSY. — Pourquoi étais-tu fatigué ? Tu as peut-être fait trop de gymnastique ?

CLAUDINE. — Mais ce n'est pas vrai ! Il n'est pas plus fatigué que moi. Il invente ça pour se rendre intéressant.

MIMSY, *à Niki.* — As-tu bien dîné ?

NIKI. — Oui.

MIMSY. — Laisse-moi me lever, mon chéri.

NIKI, *le visage contre son cou.* — J'aime ton odeur.

MIMSY. — Oui, mais lâche-moi, sinon je serai en retard.

NIKI. — Encore une minute !

MIMSY. — Tu n'es pas raisonnable, mon amour. Lève-toi, allons ! *(Elle se dégage et se lève.)*

NIKI. — Je peux aller avec toi dans ta chambre ?

MIMSY. — Mais non, tu ne peux pas ! Reste là avec ta sœur. *(Elle sort au fond.)*

CLAUDINE. — D'ailleurs, il est l'heure d'aller te coucher. Allez, ouste.

NIKI. — Oh ! non, pas encore.

CLAUDINE. — Si. *(Un temps.)* Tu m'as entendu, Niki ?

NIKI. — Tout à l'heure.

CLAUDINE. — Non, tout de suite.

NIKI. — Mais je n'ai pas dit bonsoir à Mimsy !

CLAUDINE. — Elle ira te dire bonsoir avant de partir.

NIKI. — Non, elle oubliera.

CLAUDINE. — Je le lui rappellerai, je te le promets.

NIKI, *remontant jusqu'à la porte du fond restée ouverte.* — Mimsy?

VOIX DE MIMSY. — Oui?

NIKI. — Tu viendras me dire bonsoir dans mon lit si je vais me coucher maintenant?

VOIX DE MIMSY. — Oui, mon trésor, sans faute!

NIKI. — Tu viendras, c'est vrai?

VOIX DE MIMSY. — Parole d'honneur!

NIKI. — Mais tu n'oublieras pas?

VOIX DE MIMSY. — Non, je n'oublierai pas.

NIKI. — Le grand bonsoir?

VOIX DE MIMSY. — Le grand bonsoir.

NIKI. — Comme le dimanche?

VOIX DE MIMSY. — Comme le dimanche.

NIKI. — Bon! *(Il gagne la droite, puis, se ravisant, revient à la porte du fond.)* Tu sais, si tu oublies, je ne pourrai pas dormir!

VOIX DE MIMSY. — Je n'oublierai pas, sois tranquille!

CLAUDINE. — Là, assez d'histoires. File, maintenant!

(Niki gagne la porte de droite, deuxième plan.)

— Et n'oublie pas de faire ta prière avant de te coucher.

NIKI. — Par terre ou dans mon lit?

CLAUDINE. — Par terre et en pensant à ce que tu fais.

NIKI. — Qu'est-ce qu'il faut dire?

CLAUDINE. — « Notre Père », « Je vous salue » et « Mon Dieu, je vous donne mon cœur ».

NIKI. — Mais je ne sais plus très bien comment c'est, à la fin, « Notre Père »!

CLAUDINE. — Si, tu le sais très bien.

NIKI. — Non! ...Tu pourrais venir m'aider.

CLAUDINE. — Je viendrai tout à l'heure. Va maintenant!

(Niki sort en chantonnant « Notre Père qui êtes aux cieux... » La nuit vient, Claudine va fermer les rideaux de la fenêtre et allume les lampes. Puis elle va s'accoter à la porte du fond.)

CLAUDINE. — A quelle heure est-ce ton dîner?

VOIX DE MIMSY. — Huit heures et demie. Béatrice va venir me prendre. Nous irons ensemble.

CLAUDINE. — Qu'est-ce que je vais dire à Bernard? Tu ne pourrais pas me donner une idée?

VOIX DE MIMSY. — Tu trouveras ça bien mieux que moi, je suis tranquille!

CLAUDINE. — Pas moi!

VOIX DE MIMSY. — Pourvu que je sois partie avant qu'il n'arrive!.. Où en est-il de sa consultation?

CLAUDINE. — Il y avait encore une personne dans le salon, à l'instant.

VOIX DE MIMSY. — Ça devrait aller, si Béatrice n'est pas trop en retard. *(Elle paraît, tenant à la main une paire d'escarpins qu'elle mettra en scène. Elle s'adresse à la cantonade à la femme de chambre.)* Noémi, apportez-moi le vernis à ongles et le pinceau.

(Elle va s'asseoir à droite près du guéridon sur lequel Noémi posera le

vernis à ongles et le pinceau, avant de sortir en emportant les mules que Mimsy vient de quitter.)

CLAUDINE. — Tu ne crains pas que Bernard ne finisse par se fâcher?

MIMSY, *distraitement.*—Bernard? Pourquoi ça? *(Elle s'est levée et arrange son chapeau devant la glace de la cheminée.)* Comment trouves-tu mon chapeau?

CLAUDINE. — Ravissant.

MIMSY. — Il ne fait pas un peu jeune, non?

CLAUDINE. — Quelle idée! Il te va à ravir.

MIMSY. — Tu trouves?

CLAUDINE. — D'ailleurs tous les chapeaux te vont, à toi.

MIMSY. — Tu es gentille! *(Elle l'embrasse légèrement avant de se rasseoir.)* Oui, pourquoi Bernard se fâcherait-il? *(A Noémi qui va sortir.)* Ah! Noémi, vous m'apporterez ma petite pèlerine de vison et mon sac de daim noir. *(Noémi sort au fond.)* Hein? Pourquoi se fâcherait-il.

CLAUDINE. — Mais, je ne sais pas. Tu ne trouves pas que sa patience est pas mal à l'épreuve depuis quelque temps?

MIMSY, *tout en repeignant ses ongles.* — Je ne vois pas en quoi! Est-ce que je ne suis pas gentille avec lui?

CLAUDINE. — Quand tu es là, si. Seulement, tu n'es pas là très souvent.

MIMSY. — Comment, je ne suis pas là? Qu'est-ce que tu racontes? Il se trouve que je suis sortie un peu plus souvent ces derniers temps, mais c'est tout à fait par hasard! D'ailleurs pourquoi ne vient-il pas avec moi quand je dîne dehors? Partout où je vais, il est invité, ça va de soi!

CLAUDINE. — Tu sais bien qu'il a horreur de sortir le soir. Il est obligé de se lever trop tôt le matin à cause de l'hôpital. Ça l'éreinte.

MIMSY. — Tu reconnaîtras que ce n'est pas de ma faute.

CLAUDINE. — Tu pourrais peut-être...

MIMSY. — Quoi? Refuser toutes les invitations. C'est évidemment ce qu'il souhaite. Mais ça, que veux-tu... Il me reste quelques années, pas beaucoup, avant d'être tout à fait vieille, je voudrais autant que possible en profiter.

CLAUDINE, *haussant les épaules.* — Tout à fait vieille, toi! Comme si c'était possible.

MIMSY. — Ça finira tout de même par arriver. Et pense un peu au regret que j'aurais un jour de n'avoir pas tiré de ces dernières années ce qu'elles peuvent encore me donner! C'est une idée qui me rendrait folle!

CLAUDINE, *riant.* — Qu'est-ce que tu veux répondre à ça! Tout de même, tu n'es pas sérieuse!

MIMSY. — Ah! c'est que tu ne sais pas ce que c'est, vois-tu, que d'avoir été jolie et de commencer à l'être moins!...

CLAUDINE. — Ça c'est vrai, je ne sais pas ce que c'est.

MIMSY. — Quoi? Qu'est-ce que tu vas encore comprendre? J'ai simplement voulu dire qu'à ton âge, on ne connaît pas ce genre de soucis, Dieu merci!

CLAUDINE, *souriant.* — Ne te donne pas la peine, Mimsy chérie, nous savons très bien à quoi nous en tenir, toi et moi, sur mes agréments physiques.

MIMSY. — Qu'est-ce que ça veut dire?

CLAUDINE. — Ça veut dire que je suis laide, que je le sais, que tu le sais aussi et que ça ne sert à rien de prétendre le contraire.

MIMSY. — Dieu, que tu m'agaces quand tu repars sur cette idée fixe ! Tu n'es pas laide le moins du monde, seulement tu ne sais pas ou plutôt tu ne veux pas t'arranger ! Si tu consentais à faire ce que je te demande...

CLAUDINE. — Oui, je sais, c'est entendu !

MIMSY. — Si tu portais les cheveux un peu plus longs en les faisant bouffer ici au lieu de ces deux coques qui te défigurent ; si tu laissais Georges te les passer un tout petit peu au henné pour que ce soit moins dur pour ton visage ; si tu voulais bien porter des jupes un peu plus courtes...

CLAUDINE. — Pour qu'on voie mieux mes jambes, et des corsages plus ajustés pour qu'on voie mieux mes seins, oui, je sais tout ça ! Eh bien, non, ça ne m'intéresse pas. Ce maquignonnage qui consiste à mettre sous le nez des chalands ce qu'on a de moins moche pour détourner leur attention du reste, je trouve ça écœurant.

MIMSY. — Mais on n'a jamais fait autre chose depuis que le monde est monde !

CLAUDINE. — Je sais ! Mais ça ne me plaît pas davantage pour ça. Tant pis, que veux-tu ? Je suis comme je suis et si ça ne plaît pas aux messieurs, on ne pourra en tout cas pas m'accuser de les avoir trompés !

MIMSY. — Ah ! non, ça vraiment pas !

CLAUDINE. — Eh bien, c'est ce que je veux ! J'aurai au moins évité cette humiliation-là.

MIMSY. — Quelle humiliation ?

CLAUDINE. — D'essayer de leur plaire.

MIMSY, *haussant les épaules.* — Tu es ridicule, tiens ! Qu'est-ce que ça a d'humiliant ? C'est notre rôle de femmes !

CLAUDINE. — Le tien, chérie, parce que tu es ravissante, et que tu n'as qu'à te montrer à eux telle que tu es pour les séduire. Mais moi !...

MIMSY. — Eh bien, quoi, toi ? Ne dirait-on pas que tu es repoussante, que tu fais peur ?

CLAUDINE. — Non, mais... *(Elle se place à côté de sa mère face à la glace.)* Enfin, regarde-moi et regarde-toi ! Regarde ces yeux, ces cheveux, ces épaules ! Est-ce qu'un homme peut résister ?... Tandis que ça... Peuh !...

MIMSY. — Tu m'exaspères, tiens !

CLAUDINE. — Pourquoi ? C'est très bien comme ça ! Je ne me plains pas le moins du monde ! D'abord très franchement, je n'y tiens pas, ça ne m'intéresse pas.

MIMSY. — Qu'est-ce qui ne t'intéresse pas ?

CLAUDINE. — D'être aimée, de plaire.

MIMSY. — Ça ne t'intéresse pas ?

CLAUDINE. — Non...

MIMSY. — Alors, décidément, tu es folle ! Complètement folle !

CLAUDINE, *riant.* — Pourquoi ?

MIMSY. — Mais c'est la seule chose au monde qui vaille la peine de... non, tiens, il vaut mieux que je m'arrête : tu me ferais dire des bêtises. Ça ne t'intéresse pas !... Mais, sans l'amour, ma pauvre chérie, la vie serait mortellement ennuyeuse !...

CLAUDINE. — C'est drôle !

MIMSY. — Qu'est-ce qui est drôle ?

CLAUDINE. — René Rivière me disait presque mot pour mot la même chose il y a dix minutes.

MIMSY. — Ah ! tu vois... Mais c'est évident ! *(Un temps.)* Il a l'air gentil ton ami. Je le trouve très sympathique.

CLAUDINE. — Ah ! oui ?

MIMSY. — Au fait, est-ce que vous avez convenu d'un jour pour qu'il vienne dîner ?

CLAUDINE. — Il doit me téléphoner.

MIMSY. — Tâche que ce soit plutôt l'autre semaine, parce que je pense tout à coup qu'il est vaguement question pour la semaine prochaine d'un week-end en Normandie chez les Farnèse.

CLAUDINE. — Allons bon !

MIMSY. — Ce n'est pas du tout décidé, ce n'est qu'un projet, mais je ne voudrais pas manquer ton ami pour la première fois qu'il vient dîner. Ça n'aurait pas l'air gentil.

CLAUDINE. — Mais, il est absolument nécessaire que tu y ailles à ce week-end ? Tu ne peux pas te dégager ?

MIMSY. — Comment veux-tu ? J'ai eu le malheur de dire que je n'avais pas vu de vrais champs depuis l'automne dernier, que ça me manquait, alors tout de suite, Mario... enfin Farnèse a proposé d'aller passer deux ou trois jours dans une maison qu'il a fait construire à côté du haras où il élève ses chevaux de course, près de Caen.

CLAUDINE. — Et tu as accepté...

MIMSY. — Oh ! je n'ai pas accepté à proprement parler. J'ai dit que ce serait délicieux, voilà tout. Mais enfin, ils comptent sur moi. Et je ne voudrais pas les désobliger, ils sont tellement gentils pour moi tous les deux... Elle, en particulier. Elle est adorable avec moi !

CLAUDINE. — C'est une Italienne ?

MIMSY. — Non, lui seulement est italien. Elle est américaine. Extrêmement riche, naturellement. Malheureusement, elle n'a pas une très bonne santé.

CLAUDINE. — Elle est jolie ?

MIMSY, *hésitant.* — Elle est... Oui, elle est... Enfin, elle est très agréable.

CLAUDINE. — Et lui ?

MIMSY. — Tu ne l'as jamais vu ?

CLAUDINE. — Je ne me souviens pas, en tout cas.

MIMSY, *souriant.* — Oh ! tu te souviendrais si tu l'avais vu ! Il ne passe pas inaperçu ! Très grand, très mince, des dents éblouissantes, le teint foncé et des yeux clairs. Enfin, le type même du séducteur. C'est un genre que je n'aime pas beaucoup, en général, mais je dois reconnaître qu'il est extrêmement beau. Et puis alors, le charme même.

CLAUDINE. — Est-ce qu'il est amoureux de sa femme ?

MIMSY. — Oh ! amoureux c'est peut-être beaucoup dire. Il est très gentil avec elle, mais de là à en être amoureux... Elle n'est pas très adroite avec lui. Elle ne peut pas supporter qu'il s'occupe d'une autre femme. Elle veut qu'on sache bien qu'il est à elle, rien qu'à elle. Il y a des moments où il n'en peut plus. Heureusement, elle est assez délicate et elle est obligée de se ménager. Ça lui procure un peu de répit de temps à autre. *(Consultant sa montre-bracelet.)* Voilà ! C'est bien ce que je craignais. Béatrice est en retard. Bernard va arriver et je n'y couperai pas d'une scène ! Elle est insupportable !

CLAUDINE. — Tu ferais bien d'attendre quelques jours pour parler à Bernard du week-end, parce que ça ferait un peu trop de choses à la fois.

MIMSY. — Naturellement ! J'attendrai au dernier moment...

CLAUDINE. — Et puis, tu devrais faire attention avec lui, parce que... j'ai l'impression qu'il est un peu amer, en ce moment.

MIMSY. — Pourquoi ? Il t'a parlé ?

CLAUDINE. — Oh ! très gentiment, comme toujours. Il ne s'est plaint de rien. Il ne se plaint jamais de rien. Seulement, il se trouve trop vieux pour toi, il a peur que tu ne t'ennuies avec lui. Enfin, il n'est pas heureux.

MIMSY, *émue*. — Tu vois comme tu es ? Tu me dis ça au moment où je vais sortir : ça va empoisonner toute ma soirée !

CLAUDINE. — Je te demande pardon.

MIMSY, *renversant la tête en arrière*. — Et puis tu me fais pleurer et mon rimmel va couler partout !

CLAUDINE. — Je suis désolée !

MIMSY. — Oh ! ce n'est pas de ta faute, mais il y a vraiment des moments où la vie...

POÈMES

AMOURS SECRÈTES

Fragile en son châle rose
Que la brise délia
Sous la glycine repose
La Dame aux camélias

Rêve, rêve...

Fatigué de perdre haleine
Las des ombres de satin
Et des nuits de prétentaine
Don Juan s'endort enfin

Songe, songe...

Le silence sent le lierre
Et dans le jardin soumis
Accablés par leur mystère
Les héros sont endormis

Berce, berce...

Viens, allons vivre en cachette
Garde mon cœur sur ta main,
Ayons des amours secrètes :
Ne nous disons jamais rien

Donne, donne...

★

LE CORSET

La belle femme en son corset
Vive comme un poisson dans l'onde
Lasse et délasse tes projets,
T'offre la clef d'un nouveau monde,
Ferme les yeux et disparaît.

Son corset est l'armure ancienne
Où se cache ce qui te plaît.
C'est le château, c'est la persienne,
C'est le rempart et le coffret
Où tes désirs vont et reviennent.

Refusant ce qu'elle promet
Retenant l'amour qui se sauve,
Est-ce une femme ou un brochet
En coutil blanc lacé de mauve?
Est-ce une femme ou un corset?

★

LES CADEAUX

Une folle, sentant la raison lui venir, se crut folle et prit peur.

A l'entendre crier : « J'ai perdu la raison », ses parents comprirent qu'elle n'était plus démente.

Ils se réjouirent et l'habillèrent de blanc comme une fiancée.

Son père dont la fortune était immense lui offrit une rose.

Elle reçut aussi d'autres cadeaux :

une montre à carillon,
des peignes d'écaille,
un canif ancien d'or et d'acier,
des porte-bonheur.

Puis on lui conseilla de s'étendre.

Mais elle qui vivait en chaise longue à longueur de journée, elle qui vivait absente depuis tant d'années eut envie de se sentir vivre et se planta le canif en plein cœur.

Alors on l'habilla de blanc comme une fiancée.

LA FÊTE PUBLIQUE

Insecte mécanique
Sauterelle en fer-blanc
A la fête publique
C'est la musique
C'est le beau temps.

— La cible de mon tir
Est une fleur cruelle
Que pourrais-je t'offrir
Pour nos amours nouvelles ?

— Le pain et le couteau
Un château sur la lune
Offre-moi le manteau
Qui drape la fortune.

— Non, ce n'est pas assez
Les amours sont trop brèves,
Je veux tout dépenser
Que l'avarice crève.

— Si tu veux m'amuser
Donne ton cœur pour cible.
Tu ne peux refuser
C'est un cadeau risible.

— En tirant sur mon cœur
Tu risques de t'atteindre
Et la mort me fait peur
Sans ami pour nous plaindre.

— Je brûle les peureux,
Ma main est une ortie,
Près d'un autre amoureux
J'ai la mort et la vie.

Insecte mécanique
Sauterelle en fer-blanc
A la fête publique
C'est la musique
C'est le beau temps.

★

LA SOLITUDE EST VERTE

Chasseresse ou dévote ou porteuse de dons
La solitude est verte en ses landes hantées
Comme chansons du vent aux provinces chantées
Comme le souvenir lié à l'abandon.
La solitude est verte.

Verte comme verveine au parfum jardinier,
Comme mousse crépue au bord de la fontaine.
Et comme le poisson messager des sirènes
Verte comme la science au front de l'écolier.
La solitude est verte.

Verte comme la pomme en sa simplicité
Comme la grenouille cœur glacé des vacances
Verte comme tes yeux de désobéissance
Verte comme l'exil où l'amour m'a jeté.
La solitude est verte.

★

PHARMACIENS AU SECOURS

Pharmaciens au secours
J'attends l'aube depuis des années
Et j'appelle
Je crie
Je voudrais me dresser sur l'écume blanche
Puis aborder la terre
Et là sous le ciel gris
A l'ombre d'une main
Parler à un frère bien-aimé
Qui sourirait en regardant
S'effacer mes paroles sur mes lèvres amères
Et rirait de mes pleurs
Livrés aux quatre vents.

Au revers du regard se cache la frayeur.
Il saurait qu'une errante
Jamais ne s'inquiète
Du sort de son étoile
Ni de porte entr'ouverte
Mais de déserts sans écho
De bêtes flottant sur l'eau mouvante
Avec à la bouche un ruban d'algue verte.

Pharmaciens au secours
Lancez-moi vos bouteilles
Pour que j'aille au bras de ce frère bien-aimé
Par les chemins sur terre
Prise
Et enfermée dans la vie
Et portant une robe pareille
A celles des autres dames dont nul ne se méfie.

Pour que j'aille aux perrons illuminés des veilles
Sous les arceaux mouvants des balles d'un jongleur
Siffler entre mes dents
Et jouer ces comédies de mort lente
Dont les jeunes hommes ont peur.
Pour que je puisse enfin
Grisée par un accent
Ne plus penser à rien et ne plus rien prétendre
Mais écouter aux portes
Le soir
Pour entendre une voix étrangère
Parler doucement à une autre que moi
Et attendre
Attendre sur terre.

★

LES MOUTONS DE L'ENNUI

Rassemblant et gardant les moutons de l'ennui
Les moutons bêlant à la plaine
Au bord du flot pesant et moutonnant de laine
Mon âme est bergère aujourd'hui.

Laissant près du troupeau son manteau de berger
L'amour est parti sous la pluie
En habit de plaisir disputer au danger
L'image où le désir s'appuie.

Déroulant son flot terne où nul astre ne luit
Et bêlant à l'aube prochaine
Le lourd troupeau d'ennui lentement se promène
Piétinant l'herbage des nuits.

★

SOUVENIR ET PLAISIR

Souvenir et plaisir ne font pas bon ménage
Vois déferler les pleurs au revers des beaux jours
Vois au flot du regret la parure baignée
L'écharpe de minuit de sanglots imprégnée
Vois le baiser qui cherche à rejoindre l'amour
Et l'amour s'enivrer de nos larmes sauvages.

★

MÉTAMORPHOSES

Violon hippocampe et sirène
Berceau des cœurs, cœur et berceau,
Larmes de Marie-Madeleine,
Souper d'une Reine
Sanglot.

Violon orgueil des mains légères,
Départ à cheval sur les eaux,
Amour chevauchant le mystère,
Voleur en prière,
Oiseau.

Violon alcool de l'âme en peine,
Préférence. Muscle du soir.
Épaule des saisons soudaines.
Feuille de chêne
Miroir.

Violon femme morganatique
Chat botté courant la forêt
Puits des vérités lunatiques
Confession publique
Corset.

Violon chevalier du silence
Jouet évadé du bonheur
Poitrine de mille présences
Bateau de plaisance
Chasseur.

LOUISE DE VILMORIN

PAGES DE CARNET

Stalag XI B[1]

Aujourd'hui, premier dimanche du mois. La revue hebdomadaire a été plus longue que de coutume. Deux étiquettes n'étaient pas de dimensions réglementaires : l'obergefreiter Wege craint une inspection du feldwebel de contrôle. Il a dégainé sa baïonnette et s'est précipité sur Prévost et Leberger. J'ai pu lui crier à temps que nous avions une feuille de papier pour confectionner des étiquettes conformes à la règle. Wege n'a pas frappé, mais Prévost et Leberger passeront leur après-midi du dimanche à scier du bois pour les gardiens.

L'unteroffizier a consenti à faire distribuer deux tuniques belges et trois pantalons autrichiens pour vêtir les plus loqueteux. Nous avons obtenu quelques morceaux de drap kaki et un peu de fil pour les habits réparables. L'unteroffizier Gärtner prélève lui-même sur les uniformes les boutons inutiles : seconde rangée des tuniques coloniales, boutons de pattes d'épaules, etc... Il en a ainsi vendangé un plein calot tout au long d'espaliers au garde-à-vous.

Promesse nous est faite qu'il sera permis d'acheter deux nouveaux rasoirs. Nous aurons ainsi un rasoir pour vingt-cinq. Ce sera beaucoup plus pratique.

J'ai dû procéder à la lecture rituelle de l'ordre permanent du major général Klepfel :

« Il est rappelé que les prisonniers de guerre ne doivent avoir aucun contact avec la population civile allemande. Toute infraction sera punie de peines sévères, notamment en ce qui concerne les rapports des prisonniers de guerre avec les femmes allemandes. En cas de relations sexuelles, la peine de mort pourra être infligée, etc... »

Il y a toujours des retardataires au moment d'aller apposer sa signature sur la liste faisant foi que ce rappel mensuel nous a été fait.

Combien de fois encore aurai-je à lire cet ordre à mes camarades, au garde-à-vous comme moi ?

... *Mardi* 4.

A l'usine, le Meister Roer, rayonnant, m'annonce que les Yougoslaves sont kaput. C'est peut-être vrai. J'aurai bien le temps de trouver un journal avant le soir.

Roer gifle Aniella, la Polonaise travaillant à la raboteuse qui a voulu s'approcher pour entendre. Ceschka est absente. En prison et vingt marks d'amende. Pour la troisième fois, elle a voulu se promener sans la marque des Polonais, le P jaune sur écusson violet.

... Au vestiaire, je n'ai pu dérober qu'un numéro de la revue hebdomadaire de l'usine. Partout des photographies célébrant les conquêtes allemandes. J'ai pu voir le drapeau à croix gammée flotter place de la Concorde, à Paris. Cela aussi est donc vrai.

Au verso de la page, l'habituel article mettant en garde les ouvriers allemands

1. Ces notes, qui s'échelonnent de Septembre 1940 à Mai 1942, sont extraites d'une série de notes que j'ai prises au cours de ma captivité (J. M.).

contre la familiarité qui pourrait naître d'un travail accompli en commun avec les étrangers : « Pas de camaraderie du travail ; keine arbeitskameradschaft, avec ces représentants de races dégénérées et énervées, ou abruties, ou à demi sauvages. Il ne faut pas l'oublier. »

... *Jeudi* 20.

Une colonne poussiéreuse se traîne le long de la route vers Sohlingen. Des Yougoslaves! Leurs uniformes gris souris paraissent être d'un drap meilleur que celui de ma vareuse tchèque. La mienne est bien usée. Eux aussi portent le grand K. G. peint dans le dos. Les pauvres types.

... 20 *septembre.*

Une note rappelant les anciens combattants de 1914-1918 est arrivée au camp.

Le père Dufeu, Bouloure, Thorel et Duchemin vont nous quitter. Le père Dufeu pourra chauffer ses rhumatismes à Angoulême. Le directeur de l'usine doit être content. Il demandera quatre jeunes hommes en remplacement des vétérans.

L'unteroffizier Gärtner nous fait une harangue sur la générosité du Führer. Les quatre élus sortent du rang : le père Dufeu est tout ratatiné ; Bouloure et Duchemin ont reçu autrefois des éclats d'obus un peu partout dans le corps.

Bertiaux, le colosse, dit : « Moi aussi. » et va se joindre aux partants.

— Non, tu es trop fort pour partir. Tu restes avec nous, dit le sous-officier.

Il ne plaisante pas. Il est cordial.

Pour ces quatre-là, le rideau de fer se soulève.

C'est donc vrai que certains d'entre nous reverront la France.

... Depuis le départ de nos quatre *tordus*, les imaginations vagabondent. Je n'ose dire à mes camarades que j'ai lu, à plusieurs reprises, dans les journaux allemands, des études sur la meilleure façon d'utiliser à *l'intérieur du Reich pendant les dix premières années* qui suivront la signature de la paix, la main-d'œuvre fournie par les captifs.

Serons-nous, pour l'éternité, des forçats?

... *Octobre.*

Les blindés allemands foncent vers le cœur de la Russie. Tout devient lourd et oppressant. Notre cauchemar n'aura-t-il jamais de fin?

... 1er *novembre.*

Je suis rappelé au camp. J'ignore pourquoi. Je dis adieu à mes camarades et je pars seul, laissant derrière moi le groupe qui était mon univers.

... 20 *novembre.*

Je retrouve au camp une autre vie. Depuis que les barbelés se sont refermés derrière moi j'ai pour horizon, plus figé encore, les confins d'un ciel gris et lourd et les basses terres de l'Allemagne du Nord. Ciel écrasé et terre plate. Un seul arbre dans cette étendue immuable.

... 1er *décembre.*

L'hiver précoce s'annonce rude, une fois encore. Le vent dur des plaines du Nord charrie des flocons ; et c'est la neige, au lieu du sable, qui vient nous fouetter le visage. Le sable s'est transformé en une innommable bouillie noirâtre et piétinée. Partout autour de nous, la neige blanche, mais nous, nous pataugeons à longueur de journée dans une bourbe visqueuse et glacée. Cela est venu s'ajouter aux poux, aux punaises, aux appels, aux sentinelles et à ce tourment sans nom que fait naître l'obsession des barbelés...

... Pourquoi le désespoir ne s'empare-t-il pas de nous? Mais non! Nous faisons déjà notre apprentissage d'un rythme nouveau qui doit — douloureusement — nous permettre de tenir, de durer, de durer hors du temps. Car quelque chose nous dit qu'il faut durer pour saisir un jour notre revanche. L'évasion est un pis-aller. Nous sommes sûrs en nous-mêmes *qu'autre chose* viendra. Le présent est trop monstrueux pour durer éternellement.

... Quand donc viendra le temps où nous cesserons d'aller, de marcher, de marcher sans fin, le ventre creux et les genoux ployés de fatigue. Quand donc pourrons-nous dire adieu aux mines, aux tourbières et aux usines où l'on nous traite non pas en manœuvres, mais en esclaves?

... Nouveau convoi de femmes aujourd'hui. Quelques enfants aussi d'une dizaine d'années. Polonaises ou Ukrainiennes ? Elles marchent péniblement. Les sentinelles de la baraque 8 rient et montrent du doigt une femme enceinte qui traîne avec effort son ventre trop lourd. Toutes paraissent harassées. On les mène à la baraque 44 avant le passage à la désinfection. Beaucoup vont pieds nus.

... Aujourd'hui, les femmes déportées passent à la désinfection. C'est un détachement de la 7e compagnie qui est chargé de la discipline. L'oberleutnant Schultz a convié quelques camarades. L'unteroffizier Stolz fait savoir aux officiers et sous-officiers des autres compagnies que quelques places sont encore disponibles, moyennant dix marks.

L'oberleutnant Schröder, nouvellement arrivé, a dû payer vingt marks, pour entrer en surnombre.

... Cet afflux de prisonniers et de déportés vers le Reich ne cessera-t-il donc jamais ? Les Allemands nous disent : « C'est naturel ; il faut du monde pour travailler aux usines et dans les champs. »

Les Polonaises arrivées hier sont fatiguées et ont faim. Elles ne se sont pas encore habituées à ne pas ressentir la honte. Plusieurs ont refusé de se dévêtir devant les hommes. Les gardiens les y ont contraintes à coups de pommeau de baïonnette. Les fillettes hurlaient de peur, serraient les jambes et retenaient leur robe. Des lambeaux d'étoffe sont restés dans leurs mains crispées.

L'unteroffizier Stolz a dû faire une belle recette. Partage-t-il avec l'oberleutnant Schultz ?

... Moutier, qui est entré à l'hôpital avant-hier, est venu tout joyeux nous annoncer qu'il a un ulcère à l'estomac. Cela représente une sérieuse chance de rapatriement. Toute la baraque le félicite.

... Les photos prises à la baraque de désinfection commencent à circuler. Stolz et l'oberleutnant Schröder ont, paraît-il, réussi à prendre le plus grand nombre de vues de face. Stolz vend les photos à ses camarades allemands avec autant d'âpreté au gain qu'il en met à nous dépouiller de nos marks de camp en nous cédant les formules de lettres qu'il se procure, Dieu sait où (on le dit abouché avec l'imprimeur).

... Malgré l'avance de la Wehrmacht, nous gardons bon espoir ; la Russie est grande.

... Les Allemands qui avaient recensé les Croates, « pour les rapatrier », disaient-ils, annoncent maintenant qu'il s'agit d'une « libération sur place ». Les Croates cesseront d'être prisonniers de guerre et continueront les mêmes travaux, dans les mêmes conditions, et sur le lieu où ils se trouvent.

Ne nous a-t-on pas annoncé notre propre libération au moins une fois chaque trimestre ?

... Depuis la libération des anciens combattants, les Allemands multiplient les brimades envers les sous-officiers pour les contraindre au travail et expédier les P. G. dans les usines d'armement. Nous protestons et invoquons la Convention de Genève. Les Allemands rétorquent : « La Convention de Genève a déjà été très largement dépassée par les mesures généreuses du Führer. On ne saurait donc en parler à un peuple qui a su se montrer beaucoup plus humain et plus conciliant que ne le prescrivent les lois internationales. D'ailleurs, nous agissons en plein accord avec le Gouvernement de Vichy. »

Serions-nous donc complètement abandonnés ? Nous lutterons quand même, avec nos propres moyens.

Oublié de noter que depuis mon retour au camp, je suis sous-officier. Je n'ai cousu qu'un vieux galon à mon calot. Si je reviens un jour en France, je l'arracherai à la frontière. Le galon est modeste, mais en revanche, j'ai de nombreuses preuves écrites, signées et couvertes de cachets qui prouvent bien l'authenticité et l'ancienneté de mon grade. Ainsi, je pourrai être réfractaire au travail.

Que n'ai-je eu plus tôt cette clef d'or !

... Le premier convoi de prisonniers russes est arrivé au camp. Dans la neige, blanche à l'infini, une colonne sombre. Quelqu'un cria : « Des Russes ! » Les premiers que nous apercevions.

Au kommando 11.124, les Polonaises, lors de notre arrivée, se mirent à pleurer. Nous étions les premiers soldats français qu'elles voyaient et nous étions captifs.

A la vue des Russes, notre cœur se serra, mais ce ne furent pas des sanglots qui nous montèrent à la gorge. Nous eûmes pour nos gardiens un regard plus dur.

La longue, l'interminable file, s'étirait très lentement. Les Allemands criaient, nous entendions des coups de feu. C'était une scène atroce et sans âge, qui semblait monter du fond de l'éternité, sous le ciel bas et lourd, sur l'écran simplifié par la neige où tout prenait l'aspect de silhouettes linéaires.

Lentement, très lentement, avec les remous bizarres d'une foule d'hommes ivres, le long cortège avançait dans les clameurs et, bientôt, nous devint perceptible le son mat des gourdins et des crosses.

Quand ils furent plus près de nous, nous pûmes voir que les hommes titubaient réellement. Livides, verdâtres. En tête, marchaient deux hommes d'un pas cotonneux et mou. Hagards, sans voir, ils allaient, chacun traînant par un bras un des leurs, mort et gelé, dont le dos, comme un traîneau, glissait sur la neige.

Derrière eux, deux autres ombres chancelantes soutenaient un camarade agonisant, la tête renversée, les bras passés autour des épaules de ses compagnons.

Un petit Allemand rageur, qui allait et venait le long de la colonne, se haussa sur la pointe de ses bottes pour frapper du pommeau de sa baïonnette un grand Russe trop épuisé pour discipliner ses pas. Le Russe eut un geste d'enfant qui craint une gifle et veut protéger son visage. L'Allemand le frappa alors de la pointe de son arme, en pleine poitrine. Le Russe s'affaissa, sans mouvement. A coups de botte, le petit Allemand obligea deux de ses camarades à traîner le cadavre.

Quand les Allemands nous virent massés le long de la rangée intérieure des barbelés, les fusils se tournèrent vers nous et des coups de feu claquèrent. Avertissement. Aucun contact avec les Russes.

La longue procession reprit sa marche titubante. Et, courant et beuglant, le long de ce pitoyable cortège, des hommes armés et bottés frappaient, beuglaient et, lassés de frapper et de beugler, tuaient. Un claquement sec et un corps de plus s'allongeait sur la neige. Les camarades devaient le traîner à la remorque.

... Les Russes arrivés hier en sont à leur vingtième jour de voyage à pied ou en wagons à bestiaux. Nous n'en avons pas connu autant. Nous nous demandons comment ils peuvent être encore vivants. Presque tous ont échangé en cours de route leurs bottes contre un peu de nourriture.

La faim et la misère les ont marqués au point que nous ne gardons tous de l'arrivée d'hier qu'une impression de masse lamentable où luisaient ça et là des faces vertes. Ils sont si maigres que leurs bras et leurs jambes paraissent être longs et minces comme des pattes d'araignées.

Combien ont pu mourir en route et combien mourront ici?

... Les Russes sont parqués en face de nous. Nous avons essayé de leur jeter par-dessus les barbelés quelques biscuits et quelques cigarettes.

Résultat : trois Russes tués et une salve de notre côté. Il nous faudra changer de méthode si nous voulons partager avec eux. Les Allemands voudraient-ils les faire tous mourir de faim?

Depuis l'arrivée des Russes, hier, nous avons oublié notre propre captivité. Les cris et les coups de feu n'ont pas cessé. Le drame qui se passe de l'autre côté des barbelés domine tout le camp. Nous ne pouvons nous empêcher de rôder le long du treillage de séparation. Partout les mêmes groupes confus, le même grouillement autour de corps allongés.

Toute la nuit a été hachée de cris ou de coups de feu, comme un cauchemar. Ce qui se passe de l'autre côté pèse sur nous.

... Dès le matin, un remue-ménage de mauvais augure a agité la section des Russes. Reformés par bataillons, à coups de trique et à coups de botte, ils se dirigent maintenant vers la baraque de désinfection.

Les Russes sont contraints de se mettre nus, par compagnie. Dehors, dans la neige. Le vent souffle, il fait très froid, — 20° au-dessous de zéro. Habillés et revêtus de nos capotes, nous avons froid. Pourquoi leur avoir refusé l'avant-salle réservée au déshabillage?

Quand les uniformes sont ôtés, nous voyons se dresser sur la neige une compagnie de squelettes.

Jusqu'alors, je n'avais encore vu qu'un seul homme arrivé à ce point de dessèchement : mon camarade Maunoury, au kommando 11.124. Quand il se mettait le torse nu pour se présenter à la visite du médecin allemand, son tronc était dessiné avec la rigueur d'une planche anatomique, mais au moins restait-il encore trace de muscles et de tendons sur les os. « Apte au travail », disait le médecin allemand.

Les Russes qui sont là, debout dans la neige, ont exactement le dessin anguleux du squelette : côtes saillantes, clavicules ressorties, un creux sous la cage thoracique, là où était le ventre. Partout la ligne osseuse se dessine inexorablement : ligne mince des tibias et des fémurs, saillie du bassin, saillie des vertèbres que l'on peut compter. Plus trace de chair. La peau verdâtre adhère parfaitement aux os et le ventre est si rentré que la paroi abdominale paraît collée à la colonne vertébrale. Les masses osseuses des genoux, du bassin et du crâne ont pris les proportions anormales d'un squelette. La toison du pubis forme une grosse boule insolite. Pas de visage.

Pourtant, ils se tiennent debout. De temps en temps une silhouette raide et gelée s'affaisse dans la neige. Les gardiens frappent de leurs bottes cloutées cette chair verdâtre.

Rien ne saura dire ce qu'il y a d'écœurant et d'horrible à voir ces hommes armés et bottés frapper la chair nue, qui rend sous les coups un son mat dont la résonance vous martelle le cerveau.

Les Allemands prennent des photographies.

Quand les premiers Russes sont entrés dans la salle de douche de la baraque, les prisonniers français et belges chargés de l'entretien des locaux ont voulu leur donner de l'eau chaude.

« Pas d'eau chaude pour ces schweinhunde! De l'eau froide! » a hurlé l'officier allemand, qui se promenait pistolet au poing.

... Beaucoup de Russes ont survécu. Nous faisons entre nous des collectes de biscuits, de cigarettes et de mégots. Nous avons trouvé un moyen de les transmettre sans causer mort d'homme.

... Noël approche. La Kommandantur orchestre les festivités. Le 3e bataillon (le mien) sera conduit à 6 h. 1/4 devant l'arbre de Noël. Ordre est donné de se réjouir (sich erfreuen) le 24 décembre, de 6 h. 1/4 à 6 h. 3/4, en regardant le sapin.

... Le drame obscur qui continue de se dérouler dans le camp voisin nous poursuit.

D'autres Russes sont arrivés. Les baraques sont pleines à craquer.

Les Allemands projettent de parquer les prochains convois sur la petite élévation de terrain qui se trouve derrière le camp. Mais il n'y a pas de baraquements.

... Ils les ont quand même parqués sur la *colline*. A ciel ouvert, dans des tranchées.

... Nous nous croyions complètement isolés du monde, derrière nos barbelés. Non. Nous le savons depuis que s'est déclarée l'épidémie de typhus. Autrefois, les allées et venues entre les kommandos et le camp, les corvées à l'extérieur nous apportaient quelques bouffées de l'air du dehors. Maintenant, depuis que le typhus règne, tout mouvement a cessé. Nul n'entre au camp. Nul n'en sort, que pour aller au cimetière. Tous les Allemands ont été vaccinés. Pas nous. Le sérum manque, paraît-il.

Moutier se demande s'il pourra tenir jusqu'à ce que les trains sanitaires soient de nouveau autorisés à venir prendre les rapatriables du camp. Personne ne songe plus à lui envier son ulcère à l'estomac.

Le ciel, lourd de neige, est toujours noir et bas. Il faut attendre ici la fin de l'épidémie.

Beaucoup de Russes meurent.

J'ai eu en mains des feuilles de décès imprimées à l'usage des Russes ; elles montrent la belle organisation allemande ; elles portent une mention supplémentaire, une mention qui ne figure pas sur celles qui sont destinées aux prisonniers d'autres nationalités. Pour nous on établit la liste habituelle des causes de mort : maladie, accident, fusillade, etc., et pour les Russes, on prévoit un cas considéré comme possible et normal : *mort de faim.*

En meurt-il plus de faim ou du typhus? Nous les roulons à pleines charrettes vers les tranchées du cimetière, entassés pêle-mêle.

Ils ont pourtant un père et une mère tout comme nous, disait Boudon.

« Sie sind nicht Menschen, sind Tiere » (ce ne sont pas des hommes, ce sont des animaux), affirment les Allemands.

Il en meurt chaque jour davantage. Trois prisonniers de plus ont dû être employés à établir les fiches de décès. A la morgue, des corps ont encore des soubresauts, on entend aussi des râles. Les Allemands font tout enterrer dans la grande tranchée.

Les chiffres augmentent dans de telles proportions que nous nous demandons s'il y aura des survivants ; du samedi midi au lundi matin : six cent cinquante morts. C'est, jusqu'à ce jour, la cadence la plus rapide.

... Depuis que s'est déclarée l'épidémie de typhus, les Allemands ne pénètrent plus dans l'enceinte réservée aux Russes. Des corvées de prisonniers serbes, français ou belges, viennent déposer la nourriture quotidienne à la porte du camp. Aucun appel n'est plus fait. Les sentinelles se contentent de monter la garde aux mitrailleuses des miradors ou de faire peureusement les cent pas à l'extérieur des barbelés...

... *Sur onze mille Russes, huit mille cinq cents sont morts en deux mois.* Plus qu'au cours d'une grande offensive...

... Un Allemand, aussi, est mort du typhus. Dommage que ce ne soit pas l'oberleutnant Langanz...

... Le rythme des décès s'est ralenti brusquement. L'épidémie toucherait-elle à sa fin ? Moutier se reprend à espérer : les trains sanitaires reviendront peut-être bientôt. Son ulcère va de nouveau être un objet d'envie.

... J'entre aussi à l'hôpital. J'allais oublier de faire noter mon grade de sous-officier. Je n'en ai pas encore pris l'habitude...

On dit l'alerte terminée, mais les Allemands n'osent toujours pas pénétrer dans le camp des Russes...

... Nous savons aujourd'hui pourquoi le rythme de mort s'est ralenti aussi brusquement : les Russes, affamés, avaient imaginé de conserver et de cacher les cadavres gelés de leurs camarades. Ainsi, si une baraque ne recélait plus que cinquante survivants, la maigre ration des trois cents leur était quand même octroyée, puisqu'aucun contrôle, « sur nature », n'était fait et que seuls comptaient comme morts ceux qui étaient inscrits sur les fiches. C'est-à-dire ceux que les Russes décidaient de livrer aux enfouisseurs.

Les Allemands, qui n'avaient pas imaginé cela, jettent feu et flamme. Comment inscrire les cadavres découverts ? Comment expliquer un tel nombre de morts en un seul jour quand on a annoncé la fin de l'épidémie ?

Les allées et venues d'officiers ne cessent pas. On a entendu de nouveau des coups de feu dans le camp des Russes.

Les Allemands jurent et sacrent à l'idée d'avoir si longtemps servi leur ration de soupe aux morts.

Les survivants ont pris meilleure mine.

... Nouvelle *chasse* aux sous-officiers et aux *camouflés* pour les contraindre au travail. Pour l'instant, comme je suis toujours à l'hôpital, je n'ai qu'à attendre.

... Les Allemands craignent que de trop mauvaises conditions physiologiques ne ramènent un retour offensif du typhus. Les populations du Reich se sont alarmées et redoutent les possibilités de contagion, malgré l'isolement.

Les rations alimentaires des Russes ont été légèrement améliorées...

... Décidément, le Reich a, de nouveau, un besoin pressant de main-d'œuvre ; des circulaires émanant de l'O.K.W. sont arrivées à la Kommandantur. « Puisque les Russes mangent, ils doivent travailler et il faut leur donner à manger pour que tout le pays ne soit pas ravagé par le typhus [1]. »

... La nouvelle Commission s'agite (je n'ai pas retenu le nom du général qui la préside). Elle examine dans quelles conditions on pourrait parvenir à « utiliser la main-d'œuvre russe sans que la nation puisse courir le risque d'être contaminée par le virus bolchevique [2] »...

1. Ceci résume la teneur des premières circulaires.
2. Il est encore trop tôt pour dire comment tombèrent entre mes mains ces circulaires destinées aux commandants de camps.

... Nouvelle circulaire. Au début, cette phrase : « Naturellement, il n'est pas dans notre intention de claironner que nous n'entendons nullement respecter la Convention de Genève, mais... [1] »

Méthodiquement, gravement, les experts (et ils le sont en matière de geôles, de camps de travaux forcés et de contraintes) engagèrent la discussion avec l'inhumaine et froide impersonnalité d'entomologistes parlant de la meilleure façon d'épingler une collection d'insectes...

... J'ai de la chance d'être encore à l'hôpital. La chasse continue.

Moutier et Le Quellu sont morts hier. On dit qu'il y a aussi d'autres morts à la baraque 31...

... Toujours la main-d'œuvre russe. Le débat se circonscrit. Tous les experts sont d'accord pour l'utilisation du nouveau cheptel et sur la possibilité de préserver la nation du « virus bolchevique ». Deux détails techniques les arrêtent : la quantité de barbelés et le nombre de soldats absorbés par cette tâche de gardiens.

Petit kommando ou grand kommando?

Les petits kommandos, d'une vingtaine d'hommes, offrent le maximum de sécurité, mais ont le désavantage de nécessiter une grande quantité de barbelés et un nombre élevé de gardiens.

Les grands kommandos offrent moins de sécurité, mais permettent de résoudre le problème du barbelé et de la chiourme.

... Aujourd'hui, note impérative disant : « Il est inadmissible que deux millions d'hommes demeurent improductifs à l'intérieur même du Reich. Il ne faut pas que nous soyons arrêtés par une question de barbelés [2]. »

... Le barbelé manque. La solution est bâtarde, même en ce pays de méthode. Les Russes prennent le chemin des kommandos de travail...

... Je pense que quantité de prisonniers, de différentes nationalités, ne se sont pas trouvés dans les camps lors de l'arrivée des Russes, et pendant les premiers mois de leur captivité. Ils ignorent et ignoreront toujours ce que j'ai noté plus haut. Ils ne pourront voir nos frères de misère que dans la phase *améliorée* et ne soupçonneront jamais quel point d'horreur inhumaine a pu atteindre la période initiale.

... Je suis toujours à l'hôpital. Hier le temps était assez doux. Nous étions sortis de la baraque pour respirer un peu. Nous pouvions voir la sentinelle allemande aller et venir le long d'un baraquement, à l'extérieur de la partie du camp réservée aux Russes.

Tout à coup, la sentinelle s'immobilisa, se courba et, fusil en main, se déplaça à la façon d'un chasseur qui va se poster à l'affût.

Nous nous déplaçâmes pour voir ce que guettait la sentinelle : un prisonnier russe rampait vers les barbelés, vers une sorte de fosse où l'on jetait les ordures, les rutabagas gâtés et les pommes de terre pourries. Les Russes ne recevaient pas de colis. Quand ils le pouvaient, ils venaient pêcher quelques détritus dans la fosse.

Tranquillement, en chasseur sûr de son appât, la sentinelle attendait, le fusil appuyé contre un poteau du treillage de barbelés.

Tous les Français présents se mirent à crier, à hurler, pour avertir le Russe. Mais, lui, ne comprit rien à cette clameur. Il continua d'avancer en rampant.

L'Allemand attendait.

Quand le Russe fut à bonne portée, la sentinelle affermit son fusil, bien posément, bien tranquillement, comme pour un tir à la cible, et, d'une balle, lui fit sauter le crâne.

... Demain, je quitte le camp...

. . . . . .

... Je dédie ces quelques fragments de vérité, pris au hasard, à ceux qui ne voudront jamais entendre ce que l'Allemand a fait, ce qu'il est toujours prêt à faire avec la même scrupuleuse minutie.

JEAN MARIOTTI

1. Ne pas oublier que les Allemands ne voulurent pas reconnaître le grade des officiers russes et usqu'au grade de commandant les contraignirent au travail.

2. Je ne me souviens plus du nombre exact de kilomètres nécessaires. La Commission avait décidé qu'il en fallait trois ou cinq fois plus pour les Russes que pour les Français.

ROME " non belligérante "

En août 1939, la crise internationale s'acheminait vers un conflit auquel l'Italie paraissait, théoriquement, devoir participer. Le pacte d'amitié et d'alliance conclu entre Berlin et Rome portait, en effet, dans son article 3 : « Si, malgré les désirs et les espoirs des Parties contractantes, l'une d'entre elles venait à se trouver engagée dans des complications belliqueuses avec une autre ou d'autres Puissances, l'autre Partie contractante se porterait immédiatement à ses côtés en qualité d'alliée et la soutiendrait de toutes ses forces militaires, sur terre, sur mer et dans les airs. » Pourtant, lorsque, le 31 août 1939, le comte Ciano, ministre des Affaires étrangères, proposa la réunion, pour le 5 septembre, d'une conférence à cinq, l'on fut confirmé, par ce geste médiateur, dans l'impression régnant depuis la récente réunion des représentants de l'« Axe », à Salzbourg : l'Italie ne marchait pas en même temps que l'Allemagne. Le 1er septembre, à seize heures, tandis que les troupes du Reich, qui avaient pénétré à l'aube en Pologne, continuaient à y déferler, la radio fasciste annonça la décision prise par le Conseil des ministres d'adopter une attitude de « non belligérance ». Presque en même temps, un télégramme du Chancelier Hitler indiquait à Mussolini « qu'il n'avait pas besoin de lui ».

Ainsi, le fameux « pacte d'acier », comme on l'appelait en Italie, ne paraissait pas résister à l'épreuve décisive. Pourquoi l'alliance si étroite entre l'Italie et l'Allemagne n'a-t-elle pas joué alors ? Les dossiers de l'histoire ne sont pas encore ouverts. Du moins est-il possible à ceux qui, ayant séjourné à Rome à cette époque, y ont noté quelques souvenirs, d'avancer certaines explications et de tenter de retracer dans les grandes lignes ce qui s'est passé du 1er septembre 1939 au 10 juin 1940.

Plus tard, au lendemain de l'armistice italien avec les Anglo-Saxons, le Führer a fourni des événements de 1939 et de 1940 une explication. Le 10 septembre 1943, dans une allocution radiodiffusée, il a dit : « Lorsque, en 1939, la France et l'Angleterre ont déclaré la guerre à l'Allemagne, l'Italie aurait dû, selon les stipulations des traités conclus, se mettre immédiatement aux côtés de l'Allemagne. Cette solidarité était non seulement fondée sur les stipulations du pacte, mais encore conditionnée par le sort

que les ennemis avaient l'intention de réserver dans l'avenir, aussi bien à l'Allemagne qu'à l'Italie. On sait que Mussolini avait la ferme résolution de rester fidèle aux accords et qu'il avait décidé de proclamer la mobilisation générale. Les mêmes forces qui, aujourd'hui, sont responsables de la capitulation, ont réussi, en août 1939, à empêcher l'entrée en guerre de l'Italie. En ma qualité de Chef du peuple allemand, j'ai dû faire preuve de compréhension à l'égard des difficultés intérieures extraordinaires du Duce. Ni à ce moment-là, ni plus tard, je n'ai insisté auprès de l'Italie pour que celle-ci respectât les stipulations du pacte d'alliance. Au contraire, j'ai laissé toute latitude au Gouvernement italien, ou bien de ne pas entrer en guerre du tout, ou bien de choisir la date de son entrée en guerre en toute liberté. »

Certaines « forces » empêchèrent bien Mussolini de descendre dans l'arène en cet été 1939. Mais elles ne sont pas aussi sommaires que Hitler paraît vouloir le dire en évoquant l'attitude de la Couronne et de certains membres du Grand conseil, qui se débarrassèrent du Duce en juillet 1943 et permirent ainsi l'armistice du mois de septembre. La vérité semble plus générale et plus complexe tout à la fois.

Si Mussolini n'a pas franchi le Rubicon, le 1er septembre, c'est d'abord que l'Italie n'était alors prête ni moralement ni matériellement à affronter le choc des armes. Près de vingt ans de fascisme, plusieurs années de propagande en faveur des thèses hitlériennes, n'avaient guère « chauffé » l'opinion italienne qui, dans son ensemble, ne nourrissait aucune sympathie pour l'Allemagne nazie. Sans doute, la nation était-elle séduite par certaines « revendications » coloniales que le Régime et sa presse orchestraient savamment. Mais fallait-il, pour les satisfaire, se disaient les Italiens, en venir aux mains avec une France qu'une tradition commune, des souvenirs fraternels, maintenaient proche, avec une Angleterre que l'on était loin de haïr, pour qui l'on avait même de l'estime et de l'admiration ? Ne pouvait-on s'entendre avec elles, sur des bases raisonnables ? Fallait-il dons se battre aux côtés des « Tedeschi », les oppresseurs de jadis, l'ennemi héréditaire ? Il est vrai qu'une certaine jeunesse et une poignée de fascistes croyaient à la vertu du « mousquet », mais la très grande majorité du peuple italien, doux, humain, profondément pacifique, répugnait à l'aventure. Le Roi, certains chefs de l'armée ne l'envisageaient pas sans crainte. Le Haut clergé, les catholiques convaincus, subissant l'influence directe du Saint-Siège, ne la redoutaient pas moins. Quant à l'opposition démocratique, dans l'action souterraine qu'elle menait, elle combattait évidemment l'idée d'un duel avec les nations occidentales. En un mot, la nation ne comprenait pas du tout la nécessité d'une guerre. Elle n'en saisissait pas le sens. Elle ne se voyait pas menacée. Et Mussolini éprouvait de la gêne à ne pas tenir en mains son peuple, à la veille d'une lutte dont il ne pouvait à cette époque prévoir la durée.

Un autre élément, décisif celui-là, paralysait Mussolini : l'état d'impréparation extrême de la Péninsule sur le plan matériel : insuffisance d'armes d'équipements, d'aviation, manque de stocks et de matières premières, manque d'argent. Dans tous les domaines, se révélaient de sérieuses déficiences. Telle unité ne pouvait pas chausser tout son effectif ; dans telle région militaire, l'artillerie était loin de disposer de la quantité d'obus nécessaire. A la fin d'août, on constatait à Rome, à mille signes, l'état d'impréparation militaire et économique du pays.

Que l'Italie fût hors d'état de se battre en septembre 1939, le Duce devait d'ailleurs lui-même l'affirmer publiquement, un an et demi plus tard. S'adressant, le 23 février 1941, aux « Chemises noires » de Rome, il déclarait : « Le début des hostilités nous trouva au lendemain de deux guerres [1] » qui nous avaient imposé des sacrifices en vies humaines relativement modestes, mais qui nous avaient contraints à un effort d'intendance et de finances simplement énorme... C'est pourquoi nous aurions préféré, ainsi qu'il fut publiquement déclaré en décembre 1939, que la reddition de comptes, si elle devait se produire entre deux mondes irréductiblement antagonistes, fût retardée d'un délai nécessaire pour récupérer tout ce que nous avions consommé et cédé. Mais au développement de l'histoire... on ne peut dire : arrêtez-vous. L'histoire vous prend à la gorge. Si nous avions été prêts à 100 p. 100, nous serions descendus dans l'arène en septembre 1939, non en juin 1940. Durant ce bref laps de temps, nous avons affronté et surmonté des difficultés exceptionnelles ». Il ajoutait que la non-belligérance italienne avait « immobilisé au bénéfice de l'Allemagne d'importantes forces navales, aériennes et terrestres du blocus franco-anglais ».

La déclaration publique de décembre 1939, à laquelle le Duce faisait ainsi allusion, fut faite devant le Sénat par le comte Ciano. Celui-ci y parla de l'engagement secret pris, le 22 mai 1939, par les Puissances de l'Axe, de ne pas recourir à la guerre avant un délai déterminé. Mentionner cette clause, c'était d'ailleurs paraître blâmer publiquement l'Allemagne de s'être montrée trop impatiente.

Au surplus, tous ces facteurs étaient dominés à la fin d'août par une considération essentielle que le Duce ne pouvait dévoiler : il entendait « voir venir ». Il ignorait tout simplement la décision finale qu'il serait ultérieurement amené à prendre. Que se passerait-il au cours des mois suivants, de la mer du Nord à la Trouée de Belfort ? Que valaient respectivement la ligne Maginot et la ligne Siegfried ? Qui prendrait l'offensive ? A titre immédiat, la Pologne saurait-elle tenir de longs mois ? La lutte pouvait, aussi bien à l'Est qu'à l'Ouest, devenir une guerre de positions, être longue, dure, inégale, confuse, laisser un jour la place à des tractations, à des compromissions où l'Italie jouerait un rôle fructueux. Et le pacte d'acier pouvait, après tout, se révéler du meilleur métal : celui qui se plie aux circonstances... La prudence demandait, de tous points de vue, l'attente et Mussolini ne voulait jouer qu'à coup sûr.

Le comte Ciano ne manqua donc pas, semble-t-il, entièrement de sincérité lorsque, durant tout le mois de septembre, il répéta comme un leitmotiv aux ambassadeurs de France et de Grande-Bretagne : « Ne nous posez pas de questions, ménagez notre prestige, faites-moi personnellement confiance ».

Dès cette époque, d'ailleurs, s'établit, autour du nom du jeune ministre, tant à l'étranger qu'en Italie même, un mythe, qui devait persister durant tout l'hiver et le début du printemps : Ciano était l'homme de la paix, il saurait, le moment venu, desserrer les liens d'alliance avec l'Allemagne. On opposait les vues du gendre à celles du beau-père. La politique du premier l'emporterait un jour. Certains « mots », certaines plaisanteries, certaines

1. Il s'agit de celles d'Éthiopie et d'Espagne.

anecdotes, que Ciano lui-même et son entourage répandaient dans Rome sur le compte des « amis » allemands, étaient faits pour accréditer la légende. Le ministre se plut à dire et à faire dire, par exemple, qu'à Salzbourg il avait été malmené par le Führer, parce qu'il répugnait à faire la guerre pour la question de Dantzig. Y eut-il plus, chez lui, qu'une attitude? Il est possible que le tempérament et le caractère du ministre italien s'accordassent mal avec ceux de ses partenaires germaniques. Mais s'efforça-t-il sincèrement de contrecarrer dans ses manifestations extrêmes une politique de solidarité avec Berlin? Rien ne permet de l'affirmer. Celui qui devait être fusillé un matin de janvier 1944 à Vérone a peut-être laissé des témoignages qui éclairciront ce point. Sans doute aussi a-t-il joué dans la chute de Mussolini, en juillet 1943, un rôle qui devait lui valoir cette fin tragique. On ne doit pas pourtant s'y tromper, l'homme était si ambitieux, que le réquisitoire véhément fait par lui contre le dictateur, dans la séance historique du Grand conseil, ne répondit peut-être alors qu'au désir de se mettre en avant, de se refaire, en quelque sorte, une virginité dans le régime qui allait succéder au fascisme. A s'en tenir aux faits connus, l'action de Ciano ne se distingua jamais véritablement de celle du Duce. Tout au plus peut-on constater qu'intermédiaire entre le dictateur invisible du palais de Venise et les ambassadeurs étrangers, il apportait, dans ses messages et ses explications, une jovialité, un « bon garçonnisme » de façade qui arrondissaient quelque peu les angles... Ce ne serait pas trop dire, même, qu'il joua le rôle d'endormeur.

Devant une telle situation, la France n'avait-elle rien d'autre à faire, en ces premiers jours de septembre 1939, que de prendre acte de la non-belligérance italienne? La présence sur le flanc de notre pays en guerre d'une Puissance virtuellement combattante, neutre conditionnelle, commandait, semble-t-il, de notre part une attitude énergique. Nous pouvions, nous devions exiger des explications nettes, demander des gages de neutralité réelle. En présence d'une France résolue, l'Italie aurait, selon toute probabilité, cédé. Elle ne « pouvait » pas alors faire la guerre. Un grand malaise aurait pu d'ailleurs en résulter pour le régime... Evidemment, le général Gamelin, faisant le compte de ses divisions, insistait pour que le risque d'un deuxième front fût évité à tout prix. Le commandement redoutait toute complication méditerranéenne. Mais une réaction italienne aurait-elle été si dangereuse? Les événements ultérieurs dans les Balkans, en Afrique, et sur le continent, ne devaient-ils pas amplement démontrer que l'Italie représentait une force pouvant être alors aisément maîtrisée par la France, avec des effectifs réduits, à un moment où l'armée allemande était engagée à fond en Pologne? Qui sait, si, dans ce cas, le cours des événements militaires n'en aurait pas été changé, si une poussée française dans la direction de la vallée du Pô, en septembre 1939, n'aurait pas gêné le Reich, si surtout une initiative alliée dans les territoires italiens d'Afrique n'aurait pas modifié la situation? L'Italie était le point faible de « l'Axe ». C'était là qu'il fallait agir avec décision.

Au soir du 1er septembre, un diplomate étranger disait : « On s'attendait à un branle-bas général de combat en Italie, les Italiens courent au râtelier d'armes, comme pour décrocher l'escopette, mais ils reviennent avec leurs pantoufles... » Il est certain que les escopettes manquaient et que, d'autre part, Mussolini se réservait.

Le Gouvernement français, pour sa part, feignit de considérer l'attitude

du Gouvernement italien comme le témoignage tardif de ses dispositions pacifiques et il s'attacha, durant tout l'hiver, à les cultiver par de multiples prévenances. Maintenir l'Italie dans la neutralité, l'aider à s'y installer, lui en rendre sensibles les avantages matériels et moraux, telle fut notre politique italienne de septembre 1939 à mai 1940. Elle convenait parfaitement à Mussolini. Elle lui permettait tout à la fois de voir venir et de mettre en route son industrie de guerre pour faire aux alliés des livraisons d'un montant très important.

Dès le 5 septembre, l'ambassadeur de France remit au ministre des Affaires étrangères italien une déclaration très courtoise du Gouvernement français. Celui-ci y marquait : 1° notre appréciation des efforts pacifiques de l'Italie ; 2° notre intention de mener la guerre en respectant ses droits. La France se préoccupa aussitôt d'intensifier ses échanges économiques avec la péninsule, l'invita à lui procurer des fournitures et mit sur pied une procédure destinée à éviter que le contrôle des alliés sur la navigation internationale ne provoquât des incidents avec notre voisine.

Le 6 septembre, alors que Cracovie tombait, l'Italie s'installait dans la paix. Le comte Ciano confiait à un ami : « Croyez-moi, nous resterons hors du conflit, nous ferons de bonnes affaires et gagnerons des milliards. » Il régnait pourtant à Rome une certaine nervosité. Le mot d'ordre que les journaux donnaient au peuple était : « Travailler et se taire. » Les Romains eussent préféré plus d'éclaircissements sur l'avenir. La presse annonçait que l'on n'appellerait plus d'hommes sous les drapeaux et pourtant les rappels individuels se poursuivaient. Mussolini ne parlait pas. Son silence pesait sur la nation désorientée.

Il ne fut rompu que le 23 septembre. Recevant les hiérarques de Bologne, le dictateur prononça le discours tant attendu. Il y menaçait les éléments italiens réfractaires au régime. Il y invitait la nation à ne pas « troubler le pilote engagé dans une tempêtueuse navigation », à ne pas lui demander à tout moment des indications sur la route suivie. Il déclarait que, lorsqu'il se « mettrait au balcon », ce serait pour annoncer, « comme le 2 octobre 1935 ou le 9 mai 1936, des décisions de portée historique ». Mais il reconnaissait la situation comme « pleine de beaucoup d'inconnues », demi-aveu de ses hésitations. Sa conclusion était : se préparer militairement, appuyer toute tentative de paix, travailler en silence. Ces paroles déçurent.

A la fin de septembre, la disparition d'une Pologne indépendante troubla l'opinion italienne, mue tout à la fois par sa sympathie à l'égard d'un peuple chevaleresque et malheureux et par l'inquiétude d'un succès aussi foudroyant de l'Allemagne. Le Gouvernement fasciste, quant à lui, affichait une politique « réaliste » et faisait mine de s'accommoder fort bien de l'événement. Dans une conversation qu'il eut à cette époque avec un membre du corps diplomatique accrédité auprès du Quirinal, le gendre du Duce qui, peu de mois auparavant, avait, au cours d'un voyage à Varsovie, exalté l'amitié italo-polonaise, indiqua qu'il fallait se soumettre au fait accompli. La tragédie subie par la jeune nation slave était certainement triste, disait-il, « mais la Russie et l'Allemagne étaient assises sur le cadavre de la Pologne ; que pouvait-on faire ? »

Le 30 septembre, deux jours après la signature d'un nouvel accord germano-russe, Ciano partit pour Berlin. Une offensive de paix se préparait,

M. Daladier avait d'ailleurs, en ce qui concerne l'Italie, pris les devants. Il venait de préciser à l'ambassadeur italien, M. Guariglia, notre détermination de poursuivre la lutte, marquant son espoir que M. Mussolini, sensible à la solidarité latine, ne compromettrait ni son autorité ni son prestige dans une initiative pacifique vouée à l'insuccès. De fait, lorsque le 5 octobre le Führer fit ses propositions de paix, le Gouvernement de Rome ne les appuya que mollement.

Cependant, la France augmentait ses échanges avec l'Italie, désireuse de lui faire de plus en plus goûter les agréments de la neutralité, de l'entourer d'un réseau d'intérêts, de lui faire sentir l'agréable odeur de l'argent.

Le 31 octobre, eut lieu, dans le Gouvernement italien, « la relève de la garde ». Starace et Alfieri disparaissaient. Muti et Pavolini, le premier nommé secrétaire général du parti, le second, ministre de la « Culture populaire », étaient considérés comme les hommes de Cianò. On s'imagina parfois à l'étranger, et notamment en France, que le « courant Ciano » l'emportait, que l'on assistait à un effort de l'Italie pour se dégager de l'influence allemande. Cependant l'ambassadeur d'Allemagne à Rome répétait à tout venant que son maître avait la parole de Mussolini et que celui-ci y ferait honneur dès que Hitler le demanderait.

Le 30 novembre, éclata le conflit entre l'U.R.S.S. et la Finlande. Une vive émotion se manifesta dans la Ville Eternelle. La jeunesse, à qui le régime répétait depuis dix-sept ans qu'il était anti-communiste, se laissa tout naturellement aller à ses sympathies envers une soi-disant victime de l'agression « rouge ». Les étudiants manifestèrent plusieurs fois en faveur du petit pays. Ils essayèrent même d'aller conspuer l'ambassade soviétique. Des cortèges circulèrent dans les rues avec des placards portant : « Vive la Finlande. » Les autorités fascistes laissèrent faire pendant quelques jours. Puis elles crurent bon de mettre un terme à une agitation qui s'accordait mal avec les rapports régnant alors entre l'Allemagne et l'U.R.S.S.

A Paris, en décembre, des divergences de vue existaient dans les milieux gouvernementaux quant à l'attitude à adopter envers l'Italie. Les uns pensaient qu'on pouvait « l'avoir » pour un prix raisonnable. D'autres s'imaginaient que l'Allemagne serait bientôt touchée, que sa désagrégation entraînerait le régime fasciste dans le même cataclysme, qu'il fallait donc attendre.

Le lendemain de l'exposé, rappelé plus haut, que fit au début du mois le ministre des Affaires étrangères italien sur la politique extérieure de son pays, le Grand conseil fasciste adopta un ordre du jour déclarant notamment « que les précédents immédiats de la guerre, le caractère de siège statique pris par la guerre elle-même sur le front occidental, le développement qu'elle avait pris principalement sur le terrain économique en raison du blocus et du contre-blocus des trafics, les déplacements qui s'étaient produits dans la situation territoriale et dans les rapports des forces, de la Baltique aux Carpathes, légitimaient pleinement la décision du Grand conseil du fascisme du 1er septembre qui établissait la « non-belligérance » de l'Italie, décision qui avait jusqu'à présent évité l'extension du conflit à l'Europe sud-orientale et à la Méditerranée, et décision que le Grand conseil reconfirmait ».

« Devant les tendancieuses informations d'origine étrangère », le Grand conseil fasciste ajoutait « que les rapports de l'Italie et de l'Allemagne

restaient ceux qui avaient été fixés par le pacte d'alliance et par les échanges de vues qui avaient eu lieu avant et après Milan, à Salzbourg et à Berlin ».

Ainsi s'achemina-t-on vers la fin de l'année. Les optimistes crurent, à cette époque, qu'un rapprochement sensible du Saint-Siège et de la Maison de Savoie était de nature à maintenir l'Italie dans la paix. Pie XII et les souverains italiens échangèrent des visites. La population romaine vit avec plaisir le Pape, dans son coupé-automobile, arriver au Quirinal, demeure dont la Papauté avait été expulsée soixante-dix ans plus tôt. Elle imaginait que les deux pouvoirs allaient travailler à la bonne cause... D'autre part, M. Roosevelt avait décidé de déléguer auprès du Pape un ambassadeur personnel, M. Myron Taylor. L'arrivée prochaine de ce messager américain n'était-elle pas de bon augure?

Mais les directives officiellement données, le 17 janvier, par M. Muti aux secrétaires fédéraux firent sur la population l'effet d'une douche. Elles marquaient de la mauvaise humeur contre les sourires faits à l'Italie par l'étranger. Le document, où se révélait la « patte » mussolinienne, témoignait de l'agacement du Duce devant la tiédeur de son opinion publique fort peu belliqueuse et même souvent portée vers la cause des alliés.

Au début de mars, l'Italie commença de montrer les dents. L'hiver n'avait pas apporté à Mussolini la preuve que les Franco-Britanniques étaient décidés à frapper. Au contraire, depuis le mois de janvier, couraient des bruits persistants, touchant le déclenchement prochain d'une grande offensive allemande. Ce n'était pas encore pour Mussolini le moment de la décision, mais, avec l'approche des beaux jours, il estimait utile, sans s'engager à fond, de donner quelques nouveaux gages à son allié. Le 2 mars, le palais Chigi adressa une note de protestation à l'Angleterre, au sujet de l'embargo mis par les Puissances alliées sur le charbon allemand destiné à l'Italie.

Le 10 mars, flanqué d'une trentaine de fonctionnaires, Ribbentrop débarqua à Rome. On sut aussitôt qu'il ne venait pas parler de la paix ou plutôt que, s'il en parlait, il la présentait comme devant résulter d'une prochaine et foudroyante victoire de l'Allemagne.

Peu de jours après, le 18 mars, eut lieu la rencontre du Brenner entre Hitler et Mussolini. Tandis que la presse italienne ne trouvait pas d'adjectifs assez sonores pour célébrer l'événement, un visiteur disait au comte Ciano : « En somme, Mussolini paraît vouloir jouer le cheval allemand ; le cheval franco-britannique est pourtant meilleur, car il finira par l'emporter dans la ligne droite. » Le ministre répondit, avec un geste évasif, mi-sérieux, mi-rieur : « Et pourtant le Duce vient, sur le cheval allemand, de doubler sa mise. »

Au début d'avril, l'Allemagne entrait au Danemark et débarquait en Norvège. Lorsque, quelques semaines plus tard, le Gouvernement fasciste eut constaté la faillite franco-britannique dans ce dernier pays, il ne put qu'être impressionné par cet éclatant témoignage de la force allemande. La balance des forces lui paraissait pencher vers le Reich.

La France crut alors opportun de faire un pas de plus vers l'Italie. Parlant devant la Commission sénatoriale des Affaires étrangères, M. Paul Reynaud indiqua, le 20 avril, ainsi qu'en rendit compte le journal *le Temps*, « que le Gouvernement français, avant et après le 1er septembre, avait fait savoir au Gouvernement italien qu'il était disposé à rechercher avec lui, dans des

échanges amicaux, les bases sur lesquelles pouvait être envisagé un règlement équitable des questions pendantes entre les deux pays. Mais, continuait M. Paul Reynaud, l'attitude qu'a cru devoir adopter le Gouvernement italien ne change rien aux dispositions du Gouvernement français ».

Ces ouvertures demeurèrent sans réponse et les paroles de notre président du Conseil n'eurent même pas l'honneur d'une mention dans la presse fasciste. Le Duce était ou paraissait être de méchante humeur. Il prononça, le 21 avril, au Palais de Venise, devant les dirigeants des syndicats fascistes, un discours qui, bien que non publié officiellement, fut immédiatement connu dans Rome. Il y disait que l'Italie n'était pas indépendante, qu'elle vivait depuis huit mois « dans une prison ». Il protestait contre le contrôle rigoureux subi par les navires italiens : « On nous laisse la cannelle, mais on met l'embargo sur le poivre et sur les œufs et aussi sur les déchets de fer. Hier, un importateur, dont un chargement de caisses d'œufs avait été arrêté à Malte et gardé soixante jours, demandait s'il pouvait au moins espérer voir arriver les poussins... » Tout cela n'était plus supportable, poursuivait le dictateur, et après avoir évoqué les nombreuses invasions dont l'Italie avait été victime au cours de l'histoire, Mussolini parla de la situation désavantageuse dans laquelle se trouvait placé son pays par rapport aux autres Puissances. Et le Chef du fascisme conclut : « L'Italie tiendra ses engagements, mais nos alliés ne nous ont encore rien demandé. Nous avons de la marge. »

Le peuple italien prenait peur. Il s'inquiétait de l'arrivée des beaux jours. Il s'accrochait à l'idée que la Maison de Savoie saurait, le moment venu, se mettre en travers d'une décision belliqueuse. On prêtait même au Roi la décision d'abdiquer, si le Gouvernement voulait à tout prix entrer dans le conflit. Une princesse royale, d'origine française, qui était arrivée à Rome à la fin d'avril, déclarait au roi d'Italie : « Tous en France mettent en toi leur confiance. Tu ne vas pas nous tromper. »

Certains croyaient à un simple bluff italien. Ils pensaient que, dans leur dernière entrevue, les dictateurs ne s'étaient pas entièrement mis d'accord sur le déclenchement de l'intervention italienne, que Mussolini s'était borné à promettre à Hitler, à titre immédiat, l'appui le plus complet de sa presse et de sa propagande. L'Italie, disait-on, offrait généreusement l'encre de ses rotatives, elle n'offrait pas encore son sang. Pourtant en attirant l'attention du commandement allié sur les Alpes, la Méditerranée, l'Afrique du Nord, pendant que se déroulait la campagne de Norvège, l'Italie rendit service à l'Allemagne.

Au début de mai, les Anglais ayant pris certaines mesures en Méditerranée et dévié leur navigation commerciale par le Cap, le Gouvernement de Rome s'informa auprès du Gouvernement britannique de la signification qu'il convenait de donner à ces décisions. Il lui fut répondu que, devant l'émotion créée dans le public anglais par l'attitude de la presse fasciste, de même d'ailleurs que par « certaines déclarations » publiques, le Gouvernement de Londres avait dû aviser et prendre quelques dispositions. A quoi le ministre des Affaires étrangères italien répondit que, quel que fût le ton des journaux, seuls Mussolini et lui-même pouvaient officiellement engager la politique italienne. Or, précisa-t-il, rien n'était changé à la non-belligérance, pour l'instant du moins. Que signifiait « pour l'instant » ? demanda le Gouvernement de Londres. Cette question demeura sans réponse.

En même temps qu'avait lieu cette démarche, l'ambassadeur des Etats-Unis à Rome marqua expressément au Duce et au comte Ciano les préoccupations du président Roosevelt, touchant une extension possible du conflit en Méditerranée. On peut difficilement se rendre compte de l'effet réel que produisit cette initiative. A cette époque, comme d'ailleurs jusqu'à la fin de l'année 1940, les milieux officiels de Rome affectaient de considérer comme négligeable le danger d'une intervention armée américaine. Ils montraient une complète tranquillité d'esprit à cet égard : les Etats-Unis étaient lointains, leur opinion publique était traversée de puissants courants d'isolationnisme ; enfin, l'Allemagne aurait imposé la paix à l'Europe avant que l'Amérique fût prête à entrer en scène...

Le 10 mai au matin, ce fut le coup de tonnerre : les armées allemandes envahissaient la Hollande, la Belgique et le Luxembourg. Au cours de cette journée, le ministre des Affaires étrangères d'Italie déclara que son pays demeurait toujours « non belligérant ». Il laissa entendre que l'offensive allemande avait surpris le Gouvernement italien, que celui-ci n'en avait reçu la nouvelle que le matin même, à 6 heures.

Cependant, le lendemain 11 mai, les murs de Rome se couvrirent d'une floraison de placards blancs, verts, rouges, destinés à provoquer contre la France et l'Angleterre l'hostilité de la population. Ce n'étaient en particulier que sarcasmes envers M. Churchill, qui « avait fait faillite » en Scandinavie, qui « avait raté l'autobus ». La France était aussi ridiculisée. Le même soir, la presse fasciste publia un mémorandum indigné contre les vexations que le blocus britannique infligeait à la nation italienne.

Il ne faisait pas de doute que la brutale agression de l'Allemagne contre trois petits pays, dont l'un surtout, la Belgique, évoquait dans les esprits les images du martyre de 1914 et avait donné à l'Italie sa princesse héritière, allait provoquer de l'émotion dans la péninsule. Il fallait créer, au même moment, un choc dans les esprits, diriger les pensées sur un autre objet. On s'efforça de dresser l'opinion contre les démocraties alliées par des images frappantes, ainsi que par des révélations sensationnelles sur la prétendue servitude imposée à l'Italie dans le bassin méditerranéen depuis septembre 1939. Mais les allégations officielles sur ce dernier point correspondaient si peu à la réalité que le chancelier Hitler, le 19 juillet suivant, remercia publiquement l'Italie de l'aide économique qu'elle lui avait apportée...

Le 11 mai furent publiés les télégrammes de condoléances que le Pape venait d'adresser aux trois souverains de Belgique, de Hollande et du Luxembourg. Pie XII envoyait au roi des Belges « sa paternelle affection », au moment où « pour la seconde fois, contre sa volonté et son droit, le peuple belge voyait son territoire exposé aux cruautés de la guerre ». Il priait Dieu pour que « cette dure épreuve s'achevât par le rétablissement de la pleine liberté et de l'indépendance de la Belgique ». A la reine Wilhelmine, à la grande-duchesse de Luxembourg, le Pontife exprimait les mêmes sentiments. Ces trois télégrammes qui parurent en caractère gras, dans l'organe pontifical, l'*Osservatore Romano*, produisirent à Rome et en Italie une grosse impression. Ils irritèrent les autorités fascistes qui, devant les perspectives guerrières s'ouvrant pour la péninsule, résolurent d'empêcher le journal du Pape d'être distribué sur le territoire romain. En vue d'arrêter le Vatican

dans une action pacifique qui les gênait, elles s'efforcèrent d'ailleurs, à partir de cette date, de l'intimider de plusieurs façons.

Tandis que les forces germaniques broyaient tout sur leur chemin, dans les plaines de Hollande et de Belgique, et débouchaient de la forêt des Ardennes, des étudiants et des collégiens de la capitale venaient manifester leur enthousiasme sous les fenêtres du Palais de Venise. Mais la masse demeurait toujours la même, passive, réticente, frappée de crainte et même de stupeur devant la poussée allemande. On l'excitait contre l'hégémonie « ploutocratique » de la Grande-Bretagne et de la France, mais il suffisait de voir les visages penchés sur les journaux, annonçant l'arrivée des troupes hitlériennes à Sedan, pour comprendre les sentiments des lecteurs.

Dans le discours radiodiffusé du 10 septembre 1943, auquel il a été fait allusion au début de cet article, le Führer devait déclarer : « Au mois de juin 1940, Mussolini avait réussi à créer les conditions intérieures nécessaires à l'entrée en guerre de son pays aux côtés de l'Allemagne. A ce moment-là, la campagne de Pologne, aussi bien que celles de Norvège et de France et celle contre le corps expéditionnaire britannique, avaient été amenées à leur conclusion victorieuse. Je n'en devrais pas moins être reconnaissant au Duce d'avoir pris cette attitude. »

Il ne semble pas qu'il y ait eu pure coïncidence entre le moment où Mussolini réussit à créer « les conditions intérieures nécessaires » à son entrée dans le conflit et les victoires allemandes. Durant tout l'hiver, le Duce avait observé ; il avait pesé les chances respectives des belligérants. Il s'était convaincu de l'incapacité des alliés à frapper un grand coup. Hitler, au contraire, lui apparaissait comme beaucoup plus fort, ayant d'ailleurs pour lui l'avantage d'une arme redoutable : l'initiative. Le Führer a reconnu lui-même, on l'a vu, qu'il avait laissé libre jusqu'au bout Mussolini « ou bien de ne pas entrer en guerre du tout, ou bien de choisir la date de son entrée en guerre en toute liberté ». En ces jours de mai où les armées du Reich enfonçaient, sous une poussée qui paraissait irrésistible, les défenses hollandaises et belges, Mussolini crut à une victoire prochaine de son allié. Si prochaine qu'il ne voulut plus perdre une minute. De très heureux présages se manifestaient déjà pour le succès définitif de la grande offensive du Reich. Mussolini aurait pu s'abstenir ; mais, pour des raisons de principe, au nom de la mystique du régime et au nom de ce qu'il croyait être les intérêts de la nation, il entendait lancer celle-ci dans la bataille. Le Duce voulait que l'histoire enregistrât la participation de l'Italie fasciste à la mêlée. Allait-elle empocher, sans tirer un coup de canon? L'homme du Palais de Venise voulait siéger à la conférence de la paix, le casque de guerre sur la tête. Et la chance était vraiment trop belle. Winston Churchill devait plus tard, dans son discours de Québec, du 31 août 1943, rapporter le mot que le gendre aurait alors murmuré à l'oreille du beau-père : « Marchez donc. Voilà une de ces occasions qui ne se retrouvent pas une fois tous les cinq mille ans dans la vie d'un peuple. »

De tout cela, le Duce n'eut pas beaucoup de peine à convaincre Victor-Emmanuel. Le souverain n'hésita plus. Il croyait à la bonne étoile du dictateur. Tout avait réussi à ce dernier. Il avait conquis l'Éthiopie en dépit des sanctions, soutenu victorieusement Franco en Espagne. Maintenant, il avait pié partie avec le Reich invincible. Il avait vu clair. « Mussolini avait tou-

jours raison », comme le proclamait la devise inscrite sur les murs et les maisons d'Italie.

La situation militaire des alliés devenait de plus en plus grave. Le 18 mai, l'ambassadeur de France interrogea une fois encore le comte Ciano sur l'attitude italienne. Il n'obtint qu'une réponse ambiguë. Tout en indiquant qu'aucune décision n'était prise, le ministre affirma que le Duce se considérait « plus que jamais comme l'allié du Führer ». Deux jours plus tard, le 20 mai, le gendre de Mussolini prononça à Milan un discours dans lequel il prenait nettement position : « L'Italie, proclamait-il, ne s'est pas tenue à l'écart et ne peut se tenir à l'écart de la vie européenne, où Rome doit dire et dira son mot. »

En liaison étroite avec l'ambassadeur personnel de M. Roosevelt, dont la haute autorité et l'esprit profondément pacifique s'affirmèrent particulièrement en ces jours graves, ainsi qu'avec l'ambassadeur de France près le Saint-Siège, M. Charles Roux, et le ministre de Grande-Bretagne, le Vatican s'employa, autant qu'il le pouvait, dans le cadre de son magistère international, à maintenir le Gouvernement fasciste hors du conflit. Mais ses interventions, tant auprès du Roi qu'auprès du Duce, se heurtèrent à une obstination que rien ne pouvait plus fléchir.

La capitulation belge se produisit le 28 mai. Le 30, le Gouvernement français, pour tenter de conjurer *in extremis* le déclenchement italien, fit remettre à Mussolini, par l'entremise de son ambassadeur à Paris, une note présentant un certain caractère sentimental. Le Gouvernement français affirmait solennellement la persuasion où il était que les deux régimes pouvaient collaborer. Il offrait une négociation méditerranéenne, tout en marquant, d'ailleurs, que cette initiative n'avait pas d'incidence sur la guerre que nous menions et que nous étions décidés à mener jusqu'au bout contre l'Allemagne. Enfin, le document soulignait notre décision de demeurer, en tout état de cause, fidèles à l'alliance anglaise.

Cette démarche était évidemment vouée à l'insuccès. Mussolini ne voulait à aucun prix, sous aucune condition, traiter à ce moment avec la France. Depuis les accords avortés du printemps 1938, entre le comte Ciano et le chargé d'affaires de France M. Blondel, des tentatives avaient été faites du côté français pour renouer la conversation. M. Baudouin avait été notamment chargé de sondages officieux à Rome. La note italienne du 17 décembre 1938, dénonçant unilatéralement et avec déloyauté les accords franco-italiens de 1935, avait rendu de plus en plus difficile la clarification des rapports entre les deux pays. Plus tard, sous le coup de l'émotion provoquée en Italie par la mainmise brutale de Hitler sur Prague en mars 1939, Mussolini avait marqué, avec une arrogance d'ailleurs bien décourageante, les points sur lesquels une discussion aurait pu selon lui s'engager. Mais dès septembre, le conflit était déclenché, le Duce, en joueur qu'il fut toujours, n'attendait plus rien que du jeu des forces. En cette fin de mai 1940, notre geste ne pouvait que provoquer les sarcasmes du dictateur. Il semble qu'aucune puissance au monde n'aurait pu le dissuader de verser un peu de sang italien pour affirmer la belligérance du « Faisceau ».

La ville de Rome se couvrit de nouvelles affiches. L'une représentait un revolver tricolore français, qui, de Bizerte, braquait son canon sur la Sicile ; une autre dessinait la Corse, « terre italienne » ; une autre figurait encore un

vieux nègre, ressortissant français, avec cette légende : « Voici le défenseur de la civilisation. »

Le 3 juin, Ciano avisa oralement M. François Poncet du refus de Mussolini d'accepter la conversation proposée, et il laissa clairement comprendre qu'on allait droit à la guerre.

Celle-ci fut déclarée le 10 juin. A quatre heures trente de l'après-midi, le comte Ciano reçut l'ambassadeur de France. A cinq heures, Mussolini prit la parole du haut du balcon du Palais de Venise. Bombant le torse, les mains serrant son ceinturon, il clama l'heure des « décisions irrévocables ». « Nous descendons dans l'arène contre les démocraties ploutocratiques et réactionnaires de l'Occident qui, de tout temps, ont fait obstacle à la marche et souvent mis en péril l'existence même du peuple italien... Les dés sont jetés... Le mot est unique : vaincre, et nous vaincrons. Nous donnerons finalement une longue période de paix dans la justice, à l'Italie, à l'Europe, au monde. Peuple italien, cours prendre les armes et démontre ta ténacité, ton courage et ta valeur. »

L'enthousiasme du peuple italien à prendre les armes aux côtés de l'Allemagne était bien faible. Il ne croyait pourtant qu'à quelques jours ou, tout au plus, qu'à quelques semaines de combat...

Mussolini le pensait aussi. Il imaginait la France vaincue, la Grande-Bretagne réduite à l'impuissance, la Russie définitivement neutre, les États-Unis incapables d'intervenir à temps pour modifier le cours des choses. Il avait « bluffé » à Munich en septembre 1938. Il avait « bluffé » tout au long de l'année 1939. C'était encore une sorte de « bluff » que cette parade, cette démonstration militaire qui ne devait pas, pensait-il, se prolonger au delà de l'été même de 1940. Mais le destin ne l'entendait pas ainsi. Il allait, de sa main de fer, entraîner le dictateur dans une pénible lutte africaine et européenne et, trois ans plus tard, le conduire à l'abîme.

J. R.

UN SAVANT FRANÇAIS : JOSEPH HACKIN

Nous savions bien, depuis trois ans, que nous ne le reverrions plus. Pourtant, le 26 août 1944, quand, dans Paris libéré, les compagnons du général de Gaulle descendaient de l'Arc de Triomphe, malgré nous nous le cherchions du regard dans leurs rangs. Nul n'aurait mieux mérité de se trouver présent dans cette phalange, en ces heures sacrées qu'il avait attendues de tout son être, pour la préparation desquelles il était mort.

Joseph Hackin était né aux marches de l'Est, dans ce Grand-Duché de Luxembourg qui, librement, tient à nous par tant de liens spirituels. Venu tout jeune en France, il y avait mené à bien de fortes études qui firent de lui l'homme complet que nous avons connu. Diplômé, dès 1907, de l'Ecole des Sciences Politiques et, dès 1911, au titre du sanscrit et du tibétain, de l'Ecole des Hautes Etudes, il avait peut-être songé à la diplomatie. Ses aptitudes dans ce domaine devaient faire un jour de lui le bon ambassadeur de la science française, mais, pour le moment, ce fut à l'indianisme qu'il se consacra. M. Emile Guimet qui, en fondant le musée de la place d'Iéna, avait, avec une rare divination, pressenti le rôle prochain de l'orientalisme dans notre culture générale, devina aussi Joseph Hackin. Il l'appela auprès de lui, d'abord comme secrétaire du musée (1907), puis comme conservateur adjoint (1913).

A cette dernière date, J. Hackin n'avait que vingt-six ans. Très beau, grand, blond, solidement charpenté, il montrait déjà, dans son regard étonnamment clair et direct, cette expression de force calme et sûre, cette maîtrise de soi qui devaient rester comme sa marque propre. Elevé dans une famille chrétienne (il lui advint de me parler de la cathédrale de Chartres avec la même piété qu'un Péguy), il fut très tôt pénétré par le climat bouddhique — un bouddhisme sans doctrines, tel que l'entendait son maître Sylvain Lévi —, sans doute parce que dans sa puissante personnalité la grande pitié indienne s'accordait secrètement avec ce qu'il y avait en lui de si profondément humain. Et il souriait sans se fâcher lorsque, à l'occasion de fautes de service que d'autres eussent été moins portés à absoudre, j'évoquais en lui « la force de mansuétude » du bodhisattva. Une seule fois, à ma connaissance, dans une conversation avec Philippe Diolé, il devait livrer à cet égard quelque chose du secret de ses méditations : « Pour un homme imprégné de philosophie bouddhique, disait-il, le moi n'est qu'un état temporaire, transitoire, un accident dans la nature. Il n'offre ni sujet de s'enor-

gueillir, ni sujet de craindre. En revanche, le fait de vivre suppose certains devoirs et doit inspirer le souci de justifier son existence. Si transitoire, si accidentel que soit notre passage ici, il importe qu'il soit marqué par une œuvre bienfaisante. La philosophie indienne m'a apporté un bien précieux, cette infinie bienveillance qu'on appelle la *maitri*, cette indulgence constante, cette égalité d'âme qui fait accepter et comprendre. » Elle avait certainement contribué à lui donner l'absolue simplicité, l'absence de tout artifice, l'impression de certitude et de calme qui frappaient en lui son interlocuteur. Mais, parce qu'il s'agissait d'un caractère éminemment viril, la douceur bouddhique se tournait vite chez lui en stoïcisme de l'action. Ajoutons que de ses origines chrétiennes, il avait gardé un total respect pour la foi de sa jeunesse, comme le prouva son initiative, dans les colonnes du *Temps*, en faveur du recrutement des missions catholiques.

Sa première publication sur *l'Art Tibétain* (1911) attesta sa précoce maîtrise. Le panthéon lamaïque est sans doute le plus élaboré de l'Asie. Dans cette hiérarchie de bouddhas du passé et de l'avenir, Hackin se mouvait avec une aisance souriante. Aux côtés de son directeur d'études, M. Alfred Foucher, il s'affirmait d'emblée, lui aussi, comme un des maîtres de l'iconographie bouddhique. Du coup, le Musée Guimet lui dut son orientation définitive. Tout en restant un musée d'histoire des religions au sens le plus large du mot, la fondation de la place d'Iéna ne cessa de faire une part de plus en plus grande à l'art bouddhique, conçu comme un lien entre l'Inde et l'Extrême-Orient. Hackin préparait dans ce sens un catalogue général de nos collections quand la guerre de 1914 l'appela à d'autres travaux.

Monté au front comme volontaire — soldat de 2e classe — dès les premiers combats, Hackin prend part, dans le 74e régiment d'infanterie, à la bataille de la Marne (secteur de Thillois-Loivre-Courcy). Sous-lieutenant en mars 1915, il est deux fois blessé et cité, le 5 juin, aux attaques d'Artois (prise du Labyrinthe). Revenu au front comme lieutenant au 276e, puis au 17e, dans le secteur de Berry-au-Bac, il se bat à Verdun (rive droite et rive gauche de la Meuse, bois d'Avocourt, côte 304, Thiaumont et Louvremont). En septembre 1917, il est affecté à l'armée d'Orient. Sur ses carnets de route de ce temps-là, je détache au hasard quelques notes qui montrent la trempe de son âme :

« *20 décembre 1917.* — Tenir, tout est là, jusqu'à l'abolition de nos dernières facultés intellectuelles, jusqu'à la mort de notre dernière pensée, » jusqu'à ce que, les dents serrées, nous restions peut-être là en vertu d'un » sentiment de brute, mais tenir pour la collectivité, pour le sourire d'un » ami, pour notre Paris, pour tout ce que nous demandons de la vie française, pour que nos promenades, nos jardins, nos paysages restent » ordonnés suivant notre esprit, nos défauts. Pour que le Germain reste » chez lui. Tenir encore et contre tous. Nous n'avons jamais eu que cette » consigne, nous autres, les fantassins.

» *11 janvier 1918.* — Je ne crains pas la mort. Je serai calme devant elle.

» *27 mars 1918.* — Nous devons résister, puis nous saurons vaincre. Je » ne pourrais ni ne voudrais revenir dans une France vaincue et désarmée. » Mais je sais par la plus profonde et la plus secrète des intuitions que le » *vaincre ou mourir* ne sera pas une vaine formule pour moi.

» *7 juin 1918.* — Rapprochons-nous, sains de corps, sains d'esprit, du » vieil idéal stoïcien qui devrait être notre idéal militaire. Un soldat ne » devrait connaître que le *fair acting*, la conduite droite, l'horreur du mensonge, le désintéressement le plus absolu. La guerre n'aura pas été inutile » si nos âmes se sont épurées, élevées jusqu'à dominer cette dure épreuve. »

Ajoutons que ces notes de guerre, il ne les a, de son vivant, communiquées à personne. Comme Marc-Aurèle, il les rédigeait « pour son âme ». Mais tandis qu'il les écrivait, il avait été de nouveau blessé le 11 février 1918, à la tête de sa compagnie, et, dès le 12 mai, était remonté au front.

Rendu à la vie civile, Hackin ne fera jamais état de ses services. On ignorera généralement dans son entourage qu'il avait obtenu la Légion d'honneur à coups de citations. Seuls, ses anciens compagnons de tranchée rapporteront de lui d'incroyables traits de calme audace, de ce tranquille mépris de la mort qui faisait partie de son bel équilibre physique et moral. Lui, évitera toujours d'y faire allusion. Mais des sommets spirituels qu'il avait atteints en 1918, jamais il ne redescendra.

Quand il rentra à Paris, le décès de M. Guimet (novembre 1918), puis le départ de M. Moret pour le Collège de France (1923) lui imposèrent définitivement la charge de notre musée. A cette phase de son activité se rattache la publication d'un formulaire sanscrit-tibétain du xe siècle, provenant de la mission Pelliot, travail de haute érudition où, dominant son sujet, il élucida la difficile succession des rois tibétains des VIIe-IXe siècles, unificateurs de leur pays et introducteurs du bouddhisme (1924). D'une autre étendue est le volume consacré aux collections bouddhiques du Musée Guimet (1923). Certes, les analyses iconographiques témoignent d'une telle virtuosité que l'ouvrage fut tout de suite classique en Europe. Mais, peut-être, n'a-t-on pas assez remarqué à quel point il dépasse la portée des catalogues de cet ordre pour nous offrir les éléments d'un véritable traité d'archéologie bouddhique tout pénétré d'humanisme. C'est que l'humanisme bouddhique, cher à Sylvain Lévi, n'était pas pour Hackin un vain mot. Il le vivait. Il le faisait vivre autour de lui. Il nous en faisait aimer toutes les manifestations à travers le temps et l'espace, depuis l'art aniconique de Santchi jusqu'au foisonnement mythologique du Tibet, depuis les figurines de stuc du Gandhâra jusqu'aux sanctuaires rupestres de Yun-kang et de Long-men. Un élégant album sur la sculpture hindoue devait compléter l'ensemble (1931).

Ici encore la portée de l'ouvrage dépassait son titre. Ce n'était pas seulement un nouveau chapitre de l'archéologie orientale qui s'ouvrait dans nos collections (la plupart des pièces venaient d'être acquises par Hackin) : c'était une esthétique nouvelle qui nous était révélée. Chez Hackin, en effet, le sens archéologique le plus rigoureux n'étouffait jamais, devant l'œuvre d'art, la plus délicate sensibilité. Non qu'il se complût aux effusions verbales des *Kunsthistoriker*. Il en avait proprement horreur, par le même sentiment de réserve qui lui faisait taire ses faits d'armes. Seulement, il suffisait de suivre le choix de ses acquisitions, en matière d'art hindouiste notamment, pour discerner le goût qui le guidait. Cette esthétique indienne, la plus naïvement naturaliste qui ait été, la plus frémissante de tendresse pour la vie tout entière, qu'il s'agisse de l'étude du nu ou de nos frères les animaux, ce paganisme tropical de l'Inde éternelle resté inchangé à travers le bouddhisme et l'hindouisme, personne ne les aura goûtés comme Hackin. Les milieux cultivés en Occident avaient de longue date contracté la curiosité des arts d'Extrême-Orient dont la connaissance, au début du siècle, commençait à remonter des « chinoiseries » chères aux Goncourt jusqu'aux hautes époques révélées à nous par les missions Chavannes et Pelliot. Il y avait là une tradition qui ne demandait qu'à être maintenue. Pour l'esthétique indienne, au contraire, tout était à créer. A l'heure où sortait du sol la grande sculpture de Mathourâ, de l'art goupta ou du Dekkan, ce fut une chance pour notre pays de posséder, pour le faire participer à un tel renouvellement de valeurs, un sanscritiste de cette trempe qui fût en même temps un amant passionné de la plastique indienne. La chaire d'art indien qui, en 1929,

fut créée pour Hackin à l'Ecole du Louvre bénéficia tout de suite d'un extraordinaire rayonnement. Il forma une pléiade d'élèves dont certains, en quelques années, devinrent capables d'enseigner à leur tour. D'Angleterre, d'Amérique, des Indes même on s'adressait à lui. Un nouveau domaine était annexé à la science française.

Nul ne fut moins jaloux de ses succès que notre ami. Trouvait-il sur sa route un chercheur digne de lui et qui comprît pleinement son œuvre, il l'y associait sans réserves, lui distribuait magnifiquement des empires, le faisait participer à tous ses triomphes. Telle fut son attitude envers Philippe Stern, tout jeune encore, à qui il assigna en partage les arts du Cambodge et du Champa. Nous assistâmes alors, dans les années 1925-1939, si riches de résultats, à une affectueuse émulation entre les deux archéologues, chaque découverte du premier en Asie Centrale ayant comme réplique quelque trouvaille du second dans les arts indochinois. On sait par ailleurs avec quelle sympathie Hackin suivait l'œuvre parallèle accomplie au département des Arts Asiatiques du Louvre par son ami, M. Georges Salles.

Les droits de la science française en Asie Centrale avaient été établis par deux des maîtres de Hackin, MM. Pelliot et Foucher. La mission Pelliot au Turkestan chinois, en 1906-1908, nous avait révélé le complexe artistique, mêlé d'influences indiennes, iraniennes et chinoises, qui, entre le ve et le xe siècles, a régné de Kachgar à Touen-houang. La mission de M. Alfred Foucher, faisant suite aux études gandhariennes du même indianiste, nous assura en 1922 l'ouverture archéologique de l'Afghanistan. Ce fut précisément à l'appel de M. Foucher et à ses côtés que Hackin entreprit en 1924 son premier voyage en terre afghane. Avec M. et Mme Godard, il étudia à Bâmiyân les fresques qui décorent les niches des bouddhas géants de la falaise. Tout de suite, il reconnut que le style gréco-bouddhique était ici dépassé et qu'on accédait maintenant à un art nouveau qu'il baptisa heureusement « l'art irano-bouddhique ». Les divinités lunaires de la grotte du Bouddha de 35 mètres montraient une figure déjà sassanide entourée de motifs encore hellénistiques. Du reste, au cours de la même mission et plus au nord, à Dokhtar-i Nochirwan, Hackin découvrit peu après de nouvelles fresques, purement sassanides celles-là : la peinture perse antéislamique, détruite tout entière en Iran par l'invasion arabe, s'était miraculeusement conservée dans un repli de l'Hindou-kouch et sa survie expliquait tout le développement ultérieur de la tradition picturale persane. Enfin, dans un autre domaine encore, Hackin rapporta de sa mission le « Bouddha au grand miracle », de Paitava, si important parce qu'il nous montre l'art gréco-bouddhique suivant la courbe d'évolution de l'art gréco-romain et glissant ainsi du style de l'époque julio-claudienne vers la facture de la Tétrarchie.

Revenu à Paris, Hackin procéda à l'inventaire archéologique et à la datation des célèbres stucs de Hadda. Mais il ne s'interdit pas, pour autant, d'en goûter le charme. Historien autant qu'archéologue, il se plaisait à retrouver dans ces délicates figurines toutes les variétés ethniques d'un carrefour de civilisations, ascètes brahmaniques ou mercenaires grecs, Scythes à moustaches de Galates ou démons à facies de Huns. Mieux encore. Cet art des coroplastes de Hadda qui rénovait de manière si inattendue une tradition gréco-bouddhique soi-disant épuisée, Hackin fut le premier à le comparer avec notre statuaire médiévale. Oui, ce fut le maître de la plus impeccable précision archéologique qui n'hésita pas, dans le domaine de l'art comparé, à rapprocher tel sourire de Hadda de tel sourire de Reims, tel ascète de Hadda du Beau Dieu d'Amiens. Non, certes, que pour notre ami il ait pu y avoir, des uns aux autres, un cheminement quelconque, mais parce que l'art gréco-romain a parallèlement abouti, en Occident et en Asie Centrale,

sous l'influence de spiritualités parfois analogues, à des œuvres occasionnellement semblables. Et l'art comparé de J. Hackin devenait ainsi un des chapitres de la philosophie comparée de Masson-Oursel.

Mais, pour Hackin, il n'était d'archéologie que l'archéologie militante. En 1930 il repartait pour l'Afghanistan, et sa mission, qui allait s'étendre à toute l'Asie, devait durer quatre ans. Il était maintenant accompagné de sa jeune femme, ancienne élève de l'Ecole du Louvre ; taillée à sa mesure, originaire, comme lui, des marches de l'Est — c'était une Lorraine de notre Moselle retrouvée, — comme lui silencieuse et sportive, d'une droiture farouche, passionnée pour l'archéologie, Ria Hackin devait apporter à l'œuvre commune les plus remarquables facultés d'intelligence et de travail. Ce n'est pas violer le secret de la tombe que de dire avec M. Maurice Schumann que jusqu'au bout, jusqu'à la mort au champ d'honneur qui les a fauchés côte à côte, ils furent pleinement heureux. Ils emmenaient avec eux l'architecte Jean Carl qui, lui aussi, devait s'attacher à Hackin pour la vie, car c'est le privilège d'hommes comme Hackin de susciter des dévouements comme ceux de Carl.

Tous trois arrivaient à Caboul en pleine révolution afghane. Les bandes xénophobes de l'usurpateur Habiboullah menaçaient les légations. Le conservateur du Musée Guimet, qui se retrouva le capitaine Hackin, eut à assumer dans les conditions les plus périlleuses les fonctions de ministre de France. Madame Andrée Viollis, descendue sur ces entrefaites en avion de Moscou à Caboul, surprit, entre deux rafales, le Hackin de Verdun et du Vardar, en chemise kaki, revolver au poing, « calme, grand, blond, solide, la face peinte de hâle rouge, avec, sous le front massif, ce regard étonnamment clair et direct que traversaient parfois des lueurs d'enthousiasme ou d'ironie, ce regard franc et fort évoquant autant l'explorateur et le sportif que le grand savant ». L'arrivée du prince Shah Wali Khan — depuis ministre d'Afghanistan à Paris — balaya enfin les rebelles, rétablit l'ordre et permit à Hackin, à qui le liait la plus fidèle amitié, de reprendre ses travaux.

Hackin, madame Hackin et Jean Carl achevèrent alors la prospection du groupe de Bâmiyân par l'étude des fresques de Kakrak dont une partie, grâce à l'estime du roi Nadir shah pour le savant français, orne aujourd'hui les salles du Musée Guimet. Ce nouveau chapitre de l'histoire de l'art irano-bouddhique permettait de saisir de plus en plus distinctement le lien entre le sassanide et les fresques de l'Asie Centrale. C'est en Asie Centrale, en effet, qu'il fallait désormais chercher la suite des découvertes d'Afghanistan. Aussi Hackin, déjà instruit par les résultats de la mission Pelliot, accepta-t-il l'offre que lui fit à ce moment la croisière Citroën-Centre-Asie de se joindre à elle comme directeur archéologique dans la traversée du Sin-kiang. Il vint attendre à Bâmiyân les autos de Haardt, monta avec elles au Cachemire, passa par Gilgit où il eut l'occasion de découvrir un lot de manuscrits sanscrits de grand intérêt, puis redescendit en Kachgarie où il visita à son tour les sanctuaires bouddhiques de Toumchouq, Qoumtoura, Qizil et Tourfan. Les difficultés politiques du moment semblaient interdire tout travail archéologique. Mais Hackin était tenace. A force de bonne grâce obstinée, il parvint à faire de ces fresques célèbres une étude qui renouvela le sujet, tandis que le peintre Iacovleff en préparait pour le Musée Guimet d'excellentes reproductions. Ce fut alors que Hackin établit la chronologie des deux « styles de Qizil », le premier entre 450 et 650, le second entre 650 et 750, tous deux nettement iranisants, mais avec une évolution de technique qui rappelle celle des fresques d'Afghanistan. De même, dans le groupe de Bézéklik-Mourtouq, près de Tourfan, il décela la superposition

d'œuvres manichéennes et bouddhiques, ainsi que la persistance émouvante, en ces marches chinoises extrêmes, de la belle plastique indienne des Goupta.

Mais ses travaux scientifiques n'empêchaient pas Hackin de jouir pleinement des visions d'espace qui, du haut du Pamir, sur les pistes immenses du Gobi central ou aux avancées de la steppe mongole, se déroulaient devant lui. Retrouverons-nous jamais les carnets de route de ce grand méditatif dans les solitudes de la Haute Asie ? Qu'il me soit seulement permis d'évoquer ici l'admirable « tombée de la nuit sur le plateau de Balkh » qu'il a donnée en préface aux *Notes sur l'Afghanistan* de M. Maurice Fouchet (1931).

Pour que le cycle fût complet, Hackin, après avoir visité les sanctuaires bouddhiques de la Chine du Nord et de la Corée, fut appelé, en 1932, à la direction de la Maison Franco-Japonaise de Tôkyô. Sa maîtrise dans l'iconographie bouddhique lui valut dans les milieux scientifiques japonais un prestige considérable. Lui-même acheva d'acquérir, dans les temples-musées de Kyôto et de Nara, une intimité de l'art bouddhique à laquelle, après son voyage de retour par Java, rien ne manqua plus. A travers les hauts plateaux comme à travers les mers, il avait rouvert la route des antiques pèlerinages, la route d'un Hiuan-tsang et d'un Yi-tsing dont, peu auparavant, il m'engageait à entreprendre l'étude. Il rentra enfin à Paris, en rapportant une « connaissance de l'Est », comme il a été donné à bien peu de savants d'en acquérir. Mais il ne s'attarda point dans notre Europe. Il s'y trouvait désormais trop à l'étroit. Il avait besoin du large, du déroulement illimité des steppes, du silence des hauts plateaux ; il avait besoin d'action aussi. Pareille à lui, sa femme, qui semblait comme exilée dans nos foules, ne reprenait sa joie de vivre que dans un frémissement d'espace, d'indépendance et de découverte.

Dès 1934, il repartit donc pour l'Afghanistan et en rapporta les trouvailles de Khair-Khanèh, auxquelles avait été plus particulièrement associé Jean Carl, et qui nous ménagèrent la surprise d'un art sassano-brahmanique. Il repartit encore en 1936-1937 et ce fut, au passage, la découverte, à Sarotar, au Séistan, d'une ancienne ville si bien détruite par Tamerlan, avec ses cours d'eau tués et sa végétation abolie, que les sables l'ont recouverte depuis cinq siècles et qu'on dirait un paysage lunaire. J'entends encore la voix soudain grave de Hackin (c'était en 1938 !) citer de mémoire à ce sujet la phrase, frappée en médaille, de Paul Valéry sur les cités et les civilisations qui, désormais, se savent mortelles... Les fouilles de 1937-1938 livrèrent surtout, au nord de Caboul, les antiquités de Bégram, l'ancienne Kapiçî, capitale des rois indo-grecs, puis des rois indo-scythes, où madame Hackin notamment découvrit, associés à de beaux verres peints de facture romano-syrienne, même à des laques chinois, de merveilleux ivoires indiens de style proto-goupta, tant cet Afghanistan gréco-bouddhique aura été au carrefour des vieilles routes transcontinentales. Il me souvient du triomphe juvénile de Ria Hackin nous faisant les honneurs de ces délicats reliefs d'ivoire (de l'art gangétique du IIIe siècle de notre ère, art jusque-là pratiquement inconnu !), de ces reliefs qu'elle avait, un à un, de ses mains, déterrés de la cachette où ils dormaient depuis dix-sept siècles. Son mutisme avait disparu. Elle était transfigurée. Et ce n'était pas tout, car bientôt nous voyions arriver au Musée Guimet les stucs de Fondoukistan exhumés par Hackin et par Jean Carl et qui nous révélaient, datée par des monnaies de Chosroès II, la plus curieuse association du sensualisme goupta et des élégances sassanides. Par là, l'art bouddhique de l'Afghanistan rejoignait dans le temps et dans l'espace les écoles de l'Asie Centrale. Ainsi, au pied de l'Hindou-kouch comme dans les oasis du Gobi, nous retrouvions partout

l'œuvre de Hackin. Partout ses découvertes et son enseignement avaient résolu les problèmes en suspens, élargi nos horizons. A sa voix, de Fondoukistan à Qizil, la chaîne de l'art bouddhique se renouait.

Pour abriter ces trésors, il aménagea, sur l'ancienne cour du Musée Guimet, de grandes salles éclairées en verrière, d'une muséographie impeccable, dont l'inauguration, à la veille même de la guerre, fut comme la consécration de son œuvre. A ses trouvailles étaient venues s'ajouter les pièces rapportées d'Indochine par Philippe Stern et par la comtesse de Coral Rémusat. Hackin, Ria Hackin, Gilberte de Coral, que d'êtres chers, que de valeurs françaises allaient emporter les années terribles...

Hackin, avec une clairvoyance qui remontait loin, avait vu venir la tempête. Elle ne l'effrayait point. En partant pour une septième mission en Afghanistan, aux Pâques de 1939, il avait seulement pris soin de plier dans sa valise son uniforme de capitaine d'infanterie. Mais il était inquiet, — il me le disait la veille de son départ, — devant le trouble des passions partisanes persistant en une telle veillée d'armes, lui qui, comme tant de Français de la brousse, ignorait ce que c'était qu'un parti. La guerre déclarée, il demanda instamment à venir se battre, mais les fonctions qui lui étaient confiées en Asie ne permirent pas de donner satisfaction à sa requête. Il resta, rongeant son frein. En mai 1940 il avait du moins obtenu d'être attaché, comme officier de liaison, à l'état-major du général Weygand, en Syrie. Il accomplissait à ce titre une nouvelle mission à la frontière de l'Inde, quand éclata la nouvelle du désastre et de l'armistice.

En vain le Gouvernement de Vichy lui offrit-il le poste de ministre de France à Caboul. « La cause que nous servons, répondit-il, n'admet pas la moindre compromission. C'est un privilège de lutter pour rétablir la France dans la plénitude de sa souveraineté et l'esprit français dans la plénitude de sa liberté. » Il envoya aussitôt son adhésion au général de Gaulle, s'embarqua à Bombay pour l'Angleterre et se mit au service de la France Libre. Il parla à la radio de Londres, à visage découvert, comme toujours. Sa belle voix grave et chaude, devenue plus pressante, nous disait les raisons d'espérer et de croire. Le 11 novembre 1940, il rédigeait de sa main sur la « Mission de la France » un manifeste qui rappelle les plus lucides passages de la *Réforme Intellectuelle et Morale* de Renan.

« L'effort de reconstruction, disait Hackin, exige de tous ceux qui se grou-
» pent autour du Chef un désintéressement total. Nos partisans ne doivent
» pas être des clients, mais des apôtres. Ils doivent éviter la formation de
» clans, de coteries et de chapelles, n'avoir pour objet que le salut du pays,
» l'intégrité de l'Empire, le reclassement des valeurs morales. La tâche du
» redressement moral et de la reconstruction matérielle mettra la nation dans
» la nécessité de se soumettre à des disciplines strictes. Les dérèglements
» de la pensée et du langage doivent être réprimés, le sens de la mesure
» devra reprendre ses droits. Au style « comice agricole » devra se substituer
» une éloquence sobre, dépouillée, qui laisse parler les faits. A la camara-
» derie facile, faite d'un mélange de laisser-aller et de vulgarité pleine d'in-
» dulgence pour les défaillances morales, devra se substituer la dignité de
» l'esprit critique. Tout en se gardant d'apporter la plus légère atteinte à la
» liberté d'esprit et à la liberté de conscience, la Presse devra renoncer aux
» errements qui ont conduit le pays à la catastrophe. La France, renonçant
» au culte de la déesse Retraite et aux outrances d'une thésaurisation sté-
» rile, préférera encourager chez les jeunes le goût du risque et le l'aven-
» ture ».

L'idéal que Hackin proposait ainsi à la France de demain, n'était-ce pas, trait pour trait, celui-là même qu'il avait personnellement incarné ? Après

avoir fait rayonner la science française dans le monde, il formulait les lois de notre renaissance, et il n'avait pour cela qu'à « penser tout haut ». La vie de ce Français des Marches, sans cesse aux avant-postes de la science ou de l'action, l'exemple de cette haute intelligence qui semblait toujours se mouvoir sur les sommets, était-il meilleur modèle et plus noble leçon parmi les angoisses de l'heure ? L'ex-libris de Hackin, — emprunté aux attributs du bodhisattva Manjucrí, — portait le Livre et l'Epée. Par l'épée et par le livre, « le commandant Hackin » avait jusqu'au bout magnifiquement servi.

Un jour nous n'entendîmes plus la voix de Hackin. Il venait de s'embarquer avec sa femme pour une mission que lui avait confiée en Asie le général de Gaulle, quand, le 24 février 1941, son paquebot fut torpillé au large du cap Finisterre. Une première torpille avait atteint la coque. Des chaloupes furent mises à la mer. Les rares rescapés qui y avaient pris place ont dit avoir vu le commandant Hackin et madame Hackin côte à côte, debout, à l'avant du navire. Une seconde torpille, atteignant les soutes, provoqua l'explosion.

C'est ainsi que nous le reverrons désormais, « debout à l'avant du navire », plus calme encore qu'à l'ordinaire, ses yeux clairs fixés sur le large, face au péril, « les yeux les plus limpides, a dit le colonel Escarra, dans lesquels une conscience droite se soit mirée ».

RENÉ GROUSSET

LES DONNÉES
DU
PROBLÈME FINANCIER

L'ANNONCE que les dépenses publiques oscilleraient entre 400 et 500 milliards en 1945, et que les recettes fiscales seraient de l'ordre de 150 milliards, a quelque peu ému l'opinion. Ce serait cependant une erreur que de résumer à ces deux chiffres la situation réelle de nos finances publiques. Celles-ci posent des problèmes infiniment plus graves que le déficit budgétaire. On peut même dire que, dans le régime autarcique qui est toujours le nôtre, les questions de trésorerie sont particulièrement faciles à résoudre jusqu'au point de dissimuler la nature du déséquilibre fondamental auquel il convient de porter remède.

La situation financière française présente des caractéristiques très particulières, tenant aux épreuves épuisantes dont elle sort et aux efforts précis qu'exigera la reconstruction du pays. Ce sont elles qui conditionnent étroitement notre politique financière.

*
* *

Pendant quatre ans, la France a été exploitée par l'Allemagne. La Banque imprimait des billets pour les remettre au Reich qui payait avec eux une partie de ce qu'il prélevait. L'Administration indemnisait directement les Français pour ce que les occupants prenaient gratuitement. Enfin, un accord, qui osait s'intituler commercial, prévoyait que les marchandises françaises achetées par l'Allemagne seraient payées par le Trésor français, lequel devait être remboursé par la livraison de marchandises allemandes ; comme celle-ci n'eut jamais lieu, l'Allemagne fit, en définitive, payer par la France les produits dont elle la dépouillait au profit des populations d'Outre-Rhin : le déficit du clearing franco-allemand a dépassé à lui seul 150 milliards, sur quelque 600 milliards que le Reich s'est ainsi procurés dans les divers pays qu'il écrasait.

L'Etat français a payé au Gouvernement allemand 860 milliards en quatre ans, ce qui représente 588 millions par jour. Pendant le même temps, les sommes nécessaires pour couvrir l'intégralité des services publics français s'élevaient à 432 millions par jour. Le rapprochement des deux chiffres révèle l'énormité des prélèvements allemands. Mais l'importance de cette constatation, si grave soit-elle en elle-même, est encore dépassée par sa signification économique. La France entière, sans même qu'elle le sache, se

trouve avoir reçu sous forme de salaires, de traitements, de rentes, la rémunération de travaux ou de services qui échappaient aussitôt à la communauté nationale pour être utilisés dans l'intérêt exclusif de l'ennemi. La réduction générale et rapidement progressive du train de vie français fut l'envers de cette gigantesque expropriation de tout un peuple. La conséquence financière en fut l'accumulation, sous forme de billets thésaurisés ou de comptes en banque, des pouvoirs d'achat que la population recevait sans bénéficier, en contre-partie, des biens qu'elle créait et qu'elle aurait voulu acheter.

Au moment de la libération, la circulation des billets atteignait 580 milliards et les dépôts en banque s'élevaient à 255 milliards. Ces 835 milliards de moyens de paiement n'ont évidemment aucun rapport avec les besoins monétaires du pays. Une telle masse de pouvoirs d'achat est impressionnante ; mais il n'est pas sûr qu'elle soit dangereuse. Impressionnante, elle l'est parce que son élévation représente la gravité des privations qu'a subies notre pays : dans ces colonnes de chiffres s'additionnent la nourriture qui n'a pas pu être achetée, les vêtements élimés, les bicyclettes sans pneus, les maisons délabrées, les étalages vides, les stocks disparus, les machines-outils usées, l'outillage vieilli, toute une misère poignante physiologique et physique... Mais le danger qu'elle constitue est beaucoup plus apparent que réel. En fait, la monnaie a cessé de circuler et s'est figée presque partout. Les paysans veulent acheter de la terre, du bétail ou du matériel agricole, et ils attendent d'en trouver pour investir leurs disponibilités. Les entreprises conservent leurs avoirs en vue des achats qu'entraînera la reprise des affaires, pour reconstituer les stocks indispensables et rajeunir les usines. Les particuliers eux-mêmes, soumis pendant quatre ans à un rationnement féroce et à une ombre d'existence, aspirent certes à retrouver au plus vite des conditions de vie saines et décentes, mais ils reconnaissent plus ou moins inconsciemment un caractère définitif aux épargnes forcées résultant des privations qui leur furent imposées. On constate d'ailleurs que les pouvoirs d'achat excédentaires créés en France s'accumulaient régulièrement sans venir exercer une pression nouvelle sur un marché exsangue. C'est ainsi que les dépôts en banque augmentèrent, dans les premiers mois de 1944, de 3 milliards par mois et que l'excédent des dépôts à la Caisse d'Epargne, pour le premier semestre de l'année, dépassait 7 milliards.

L'équilibre maintenu était certes des plus instables, mais on discerne nettement par quels procédés la machine économique pouvait se remettre progressivement en marche : il s'agit essentiellement de substituer enfin une consommation française aux prélèvements étrangers, de façon à réintroduire spontanément, dans le circuit monétaire, des pouvoirs d'achat proportionnels aux produits nouveaux offerts à la consommation nationale. Cet énorme édifice financier, que l'avidité ennemie a vidé de sa pulpe, doit être revivifié par l'intérieur, nourri des apports frais du travail français, de sorte que, à chaque afflux des denrées et des biens dont la France a été cruellement sevrée, une tranche nouvelle de disponibilités monétaires soit mise en mouvement et s'emploie précisément dans les conditions que leurs détenteurs ont prévues en les constituant.

Les conditions matérielles dans lesquelles s'est inévitablement produite la libération du territoire ont apporté une marque nouvelle aux exigences de notre renaissance. Il serait vain de chercher à évaluer les destructions dont a souffert notre pays transformé en un immense champ de bataille. De pareils chiffres ne représenteraient rien, l'unité monétaire, quelle qu'elle soit, dans laquelle ils seraient exprimés n'ayant aucune valeur absolue. Mais nous devons nous convaincre de l'appauvrissement formidable que représente la perte de richesses accumulées par le travail des générations, et qui ne sont

aujourd'hui que ruines. La France a très largement cessé d'être un pays capitaliste, en ce sens qu'elle a perdu une large partie des biens qui sont le véritable capital d'un pays. Trop de Français ne réalisent pas ce que signifient pour notre pays des démolitions dont ils ne voient que le caractère lamentable, et les souffrances immédiates qu'elles imposent aux malheureux qu'elles atteignent. En réalité, nous avons assisté, en une brève période, à une régression considérable de notre civilisation matérielle, comme si nous remontions le cours des âges pour nous retrouver au milieu d'un pays ignorant les bienfaits de l'enrichissement dû au dernier siècle. Notre triste supériorité sur la France d'il y a cent ans, c'est que nous savons aujourd'hui ce qui nous manque, mais, comme elle, nous avons à le construire.

Il nous faut donc non seulement rattraper le temps perdu pendant la guerre, mais, ce qui est pire, rebâtir ce qui a disparu, pour nous remettre simplement, au prix de longs et douloureux efforts, au niveau que nous avions déjà atteint. Cette vue aurait quelque chose de désespérant si, les procédés techniques dont nous disposons étant incomparablement plus efficaces que ceux d'autrefois, nous n'avions la certitude que nos efforts ne puissent aboutir dans un temps beaucoup plus court à obtenir des résultats infiniment plus satisfaisants que ceux que nous avons connus. Le problème est donc plus facile à résoudre que dans le passé ; mais il n'a pas changé, et il convient de le poser dans toute sa rigueur sans l'envelopper des brumes verbales qui noient l'optimisme dans l'utopie.

Il ne faut se faire aucune illusion : les procédés purement financiers sont rigoureusement impuissants à nous venir en aide. Il est déjà remarquable que la politique suivie dans ce domaine nous ait évité les expériences catastrophiques qui n'ont pas épargné certains de nos voisins[1]. L'habileté et la prudence techniques ont été de pair chez nous. Mais les marges dans lesquelles peut s'exercer utilement la virtuosité monétaire sont de plus en plus étroites. C'est ainsi que la dernière conversion du 4 1/2 en 3 p. 100, qui a été parfaitement réussie, s'est traduite par une économie de 1,5 milliard par an. La mise en mouvement de plus de 100 milliards de capitaux, l'utilisation d'une situation peut-être passagère, l'épreuve supplémentaire infligée aux rentiers qui sont seuls à voir diminuer la valeur nominale de leurs recettes, tout cela pour gagner 1,5 milliard sur 500... On croit encore souvent que la France a tellement emprunté qu'elle défaille sous le poids de sa dette. Rien n'est plus faux, car on oublie la dévaluation du franc et les conversions successives. Pour 1945, le service de la Dette publique n'exigera que 27 milliards. La faiblesse de cette somme mesure en même temps l'abolition presque complète des legs du passé, et le peu d'efficacité qui s'attache désormais aux opérations intéressant une si faible partie des dépenses publiques.

La situation de la France est influencée de façon beaucoup plus décisive par le fait que, à elle seule, la dernière augmentation de traitements et de retraites des fonctionnaires exige 30 milliards par an. La création massive de pouvoirs d'achat nouveaux, au moment où le pays constate avec effroi la diminution de son activité créatrice, répond évidemment à la plus humaine des préoccupations, mais risque d'aller à l'encontre des exigences de l'heure. La hausse des salaires est incontestablement un des objectifs les plus nobles auxquels une société doive se consacrer, mais on est obligé de juger un acte sur ses conséquences et non sur ses intentions. Un pareil problème est spécialement douloureux à traiter. Il s'agit d'hommes et de femmes sous-alimentés, mal vêtus, se débattant au milieu de difficultés inextricables, et l'on

1. On sait pourtant que les principes qui devaient inspirer la tentative belge ont été appliqués en Tunisie et en Corse dès leur libération.

envie le sang-froid du médecin qui s'oblige à résister aux entraînements de la pitié pour sauver plus sûrement celui qui se confie à lui. Ce serait une honte que de ne pas donner à la population française des salaires lui permettant d'acheter les produits qui lui sont indispensables au fur et à mesure que ceux-ci apparaissent sur le marché ; mais sans cette contre-partie positive, on n'a rien fait d'utile. Aussi bien l'élévation des prix est-elle venue, avec une rapidité aussi triste que facile à prévoir, annuler la hausse des rémunérations.

Le déficit des chemins de fer est d'environ 25 milliards par an. La hausse des salaires y a ajouté 6 milliards de plus. Le relèvement considérable des tarifs, de 40 à 70 p. 100, rattrape 10 milliards sur 31 et doit entraîner obligatoirement une élévation générale des prix. Il en est de même dans toutes les industries, et le maintien autoritaire des prix de vente antérieurs, alors que les prix de revient étaient brusquement majorés, ne pouvait que briser encore davantage l'effort si nécessaire de la production. Le mécanisme des salaires et des prix ne peut, quelque ingéniosité qu'on y mette, conduire à donner systématiquement à un objet une valeur inférieure au pouvoir d'achat reconnu à celui qui le fabrique. Le travail à perte a un terme, qui est l'arrêt du travail lui-même. De tels errements ne peuvent cacher la vérité fondamentale de l'économie, qui est l'efficacité irremplaçable du travail productif.

L'accroissement, ou au contraire la diminution, de la masse des denrées et des services offerts à la consommation française, tel est le seul critérium dans ces temps d'effroyable épreuve. Toute autre question, de monnaie, de budget ou de change, disparaît à côté de celle-ci. Mais, par contre, tout ce qui la touche influence implacablement les conditions de la vie nationale. Chacun s'en est rendu compte en passant un hiver sans feu, sans trains, et quasi sans nourriture. La guerre a certes des exigences implacables et tout doit être sacrifié à la victoire française. Mais il n'en est que plus nécessaire d'éviter tout geste qui fasse que la France ne perde, jour par jour, certaines de ses raisons de vivre, au moment même où sa magnifique armée de volontaires lui a redonné, avec ses frontières, la fierté de la vie. Il est lamentable d'apprendre que la récolte des arachides en Afrique Occidentale est inférieure de moitié à la normale ; et l'on a déclaré à l'Assemblée Consultative que l'Algérie, grenier de la Méditerranée, « se trouvant au seuil de la famine », non seulement n'aurait pas de blé à exporter, mais devrait en importer.

Les Gouvernements n'ont pas été capables d'empêcher le déchaînement d'une guerre effroyable. Voulons-nous du moins, ce qui est incomparablement plus facile, faire la chaîne contre la misère, refuser de descendre marche après marche l'escalier du progrès, admettre que la faim et le froid sont redevenus des menaces actuelles contre lesquelles on ne lutte pas avec des discours, et reconnaître qu'il n'est pas de bien-être si minime soit-il qui ne soit conquis par le travail ?

*
* *

La France, si elle produit 10, doit consommer 7 et consacrer 3 à la reconstruction de ses richesses perdues. Il est impossible de lui laisser croire qu'elle peut consommer 7, ne pas se reconstruire et ne produire que 5. Tout le problème de l'heure tient dans ce dilemme simplifié, mais, hélas, rigoureux. Du moins nous avons la certitude qu'il est possible de le résoudre. Nos amis et Alliés anglo-saxons nous aident à comprendre, par l'exemple de l'effort matériel inimaginable dont nous avons vu les résultats, quelle efficacité a le travail humain quand il est inspiré par l'amour de la Patrie et le goût de la liberté.

Depuis quelques mois, des partis politiques sont à la recherche d'un programme, avec une persévérance prouvant surtout qu'ils n'en ont guère. Nous examinerons ultérieurement, avec toute la liberté nécessaire, ce qu'il faut penser des réformes de structure et des nationalisations. Précisons, dès à présent, que l'objectif à atteindre est essentiellement de nourrir, de vêtir et de loger convenablement 40 millions de Français, ce qui est déjà une tâche formidable et à côté de laquelle le reste est vain. Tous les efforts imaginables doivent être accomplis pour soutenir la vie de la France, dont les yeux, certes, brillent de fièvre et d'espoir, mais dont le corps est douloureusement souffrant. Il n'est pas possible que, dans des circonstances aussi tragiques que celles dont nous sortons à peine, notre pays tout entier ne préfère pas aux tristes aliments de la haine et aux décevantes constructions de l'idéologie glacée, un programme généreux et créateur qui nous donnera, à tous, chaud au corps en même temps qu'au cœur.

ED. GISCARD D'ESTAING

PARMI LES LIVRES

AURÉLIEN[1] est un des meilleurs romans de M. Aragon. Il évoque un monde et des souvenirs déjà anciens ; exactement certains milieux parisiens en 1921. Cette vie-là se confond pour l'auteur avec sa jeunesse. Aussi, après un long bain de mémoire, s'est-elle enrichie dans son esprit de profonds prolongements poétiques. Dans la mesure où elle intéressa son cœur, tout au moins. Aurélien appartient à cette génération qui, au sortir du lycée, accomplit trois ans de service militaire avant d'affronter quatre années de guerre. Quand elle fut rendue à la liberté, elle se sentit vacante et désorientée. Elle ne pouvait se réengrener dans la vie.

Aurélien, trois ans après l'armistice, flâne encore. Dans la rue, où il suit parfois des femmes, sans conviction, et comme en somnambule ; chez lui, entre son lit et sa bibliothèque ; la nuit, dans les bars de Montmartre, où il fuit le souvenir de la guerre. « *Le monde*, dit M. Aragon, *était pour lui plein de digressions qui le menaient à la dérive.* » Il fréquente les poètes, les dadas amateurs d'acte gratuit, les artistes d'avant-garde. L'auteur a connu ces milieux mieux que personne et les tableaux qu'il en trace sont d'une grande exactitude et d'une impayable drôlerie. Si Aragon a lancé alors, et avec esprit, beaucoup de « bateaux », c'était sans doute pour se distraire. Tout au moins est-il clair qu'il ne s'y intéresse plus guère, car il en parle avec une lucidité parfois un peu cruelle. C'est en vain qu'Aurélien se dérobe à la vie, il finit par tomber dans l'amour. Il s'éprend d'une jeune provinciale, qui le tente et le fuit — et le fuit si bien qu'elle finit par lui inspirer une grande passion. Aurélien reste des heures auprès de son téléphone à attendre des messages incertains. Il ne songe qu'au moment où il pourra rejoindre Bérénice. Quand il est auprès d'elle, on comprend que c'est moins elle qu'il aime que l'état de béatitude où sa seule présence le plonge.

Bien rares sont les romans où l'état de volupté stellaire que peut faire naître la seule présence de l'être aimé est décrit avec une force aussi persua-

1. Gallimard.

sive. Mais il est peu de romans aussi qui vous fassent éprouver plus nettement que ces brèves stations au paradis, pour la dégustation desquelles nous nous infligeons tant de tracas, n'ont rien à faire avec les jugements que nous pouvons porter sur l'être aimé. Il n'est rien qui soit plus incertain, plus fuyant que cette magicienne Bérénice qui enchante Aurélien. Elle n'est jamais si complètement elle-même qu'aux instants où elle se dissout dans le silence et n'est plus qu'une pâte d'amour. Elle nous heurte, comme elle blesse son amant, dès qu'elle tend à s'exprimer, à raisonner, à s'affirmer. Tantôt elle nous paraît trop intelligente, tantôt idiote. Elle n'est parfaite que comme une attente. Et le climat qui convient le mieux à l'épanouissement de cet être miraculeux, qui n'est peut-être qu'une double abstraction (beauté et jeunesse), est, à défaut de la nature que le citadin Aurélien ne se risque pas à affronter, la « boîte de nuit », la boîte de nuit de 1920, où dans une atmosphère d'inconscience généralisée les couples gravitent comme des planètes sous un dais de projecteurs tournants, évocateurs de la révolution des astres.

M. Aragon a eu une idée ravissante. Il a imaginé que dans le cœur d'Aurélien, l'amour pour Bérénice préexistait à l'apparition de Bérénice. Ce rêveur, en effet, laissait déjà flotter son désir d'amour autour d'un masque de plâtre qu'il avait acheté chez un mouleur, et il se trouve que le visage de Bérénice ressemble à ce masque. Quand elle le comprend, Bérénice, furieuse, brise le moulage. Et elle a bien raison, car c'est un triste destin d'être moins aimé pour soi-même que comme symbole d'un certain type d'êtres humains. Peut-être, au reste, l'amour n'est-il jamais si personnel qu'on le pense — et peut-être cette idée-là est-elle chère à Aragon, car il écrit, à propos d'une autre aventure de son héros, qu'il avait « *couché avec un monde et pas avec une femme* ». Et Bérénice elle-même ne sait pas très bien si elle aime Aurélien en personne, ou bien en sa personne Paris. Il y a tant de manières d'agrandir les êtres... et c'est généralement un tel service à leur rendre.

Un jour, Bérénice quitte Aurélien parce qu'elle croit l'aimer trop et pense qu'il ne l'aime pas assez. Les années passent... et 1940 survient, avec son grand brassage d'hommes. Au cours de l'exode, le capitaine Aurélien rencontre dans une petite ville de province la pharmacienne Bérénice. Ils n'ont cessé, plus ou moins consciemment, de rêver à leur aventure, qui fut l'amande de leur jeunesse. Ils se retrouvent. Ils ne se reconnaissent plus. Le temps du poème est passé. Ils ne sont plus en état de grâce...

De toute cette aventure qui reste chaste, et à moitié rêvée, M. Aragon a tiré un récit qui a une sorte de perfection classique. Si l'on rapproche cet épisode de ce beau recueil de poèmes, *les Yeux d'Elsa* (paru à Genève pendant la guerre), d'un ton si juste et d'un mouvement si musical, il faut convenir qu'Aragon n'a jamais paru si maître de son talent. Mais *Aurélien* tout entier n'a pas la qualité de cet épisode de Bérénice, qu'on pourrait nommer en style de roman breton « Éclosion d'amour ». Il y a beaucoup de scènes et beaucoup de personnages qui s'organisent autour de ce duo d'une qualité si rare. Ils représentent l'héritage de la série « Romans réels », où *Aurélien* vient se placer pour faire suite aux *Cloches de Bâle* et aux *Beaux Quartiers*. On n'a pas de critique précise à formuler à leur endroit. Logés ailleurs, ils sauraient peut-être nous plaire. Mais quand la poésie a passé quelque part, les lieux où elle n'est pas semblent dénués d'attrait. Il n'y a

pas de voisinage plus redoutable. Il est vrai aussi que ces épisodes marginaux alourdissent la composition du livre et rompent son unité. Il serait, croyons-nous, assez aisé de le prouver. Mais à quoi bon poser un roman sur la table de dissection, lorsqu'on sent qu'il laissera dans la mémoire, pour certaines de ses pages, le sillage d'une profonde et troublante rêverie ?

*
* *

Le roman de Peyrefitte, *Les Amitiés particulières*[1], est certainement une des œuvres les plus originales que l'on ait publiées depuis de nombreuses années. En un certain sens, c'est une œuvre diabolique. Et il serait peut-être sage de la marquer d'un signe pour qu'elle ne tombe pas entre les mains des « demoiselles », et moins encore dans celles des jeunes gens. Mais l'art n'a rien à voir à la morale (c'est regrettable, mais qu'y faire ?), ni la critique avec la Congrégation de l'Index.

Du drame qui fait le sujet de ce livre, drame qui se compose et se développe avec une logique impeccable, il importe moins de faire connaître les péripéties que les circonstances qui le déterminent. Son héros, Georges de Sarre, à quatorze ans, est envoyé au collège de Saint-Claude qui est tenu par des Pères. Un des premiers sermons qu'il y entend est fait pour mettre les élèves en garde contre les « amitiés particulières ». « *Priez. C'est la prière qui sauve. Veillez, car l'ennemi vous guette. Veillez sur vos amitiés qui peuvent être l'ennemi. Qu'elles ne soient jamais de ces amitiés particulières qui cultivent uniquement la sensibilité ; car, ainsi que l'a dit Bourdaloue, la sensibilité se change aisément en sensualité...* » Quand à de pareils conseils s'ajoute la surveillance constante de maîtres qui ne songent qu'à traquer les amitiés naissantes, épient les conversations, et parfois ouvrent les portefeuilles de leurs disciples, pour en débusquer les billets d'un ton trop tendre qui auraient pu s'y loger, on comprend que des jeunes gens, sur qui commencent à passer les premiers souffles de l'amour, finissent par considérer ces fameuses amitiés comme extrêmement tentantes. Il y a une certaine façon de poursuivre le vice qui est bien faite pour le développer. Le fait est qu'à Saint-Claude, les plus naturelles sympathies enfantines, proscrites du marché officiel, fleurissent avec une étonnante vitalité sur le marché noir des amitiés particulières.

Pourtant, dans ce domaine même, il y a des distinctions à établir. Certains enfants trop sensibles, comme le jeune Alexandre (douze ans et demi) qui joue un grand rôle dans ce roman, privés par l'internat de toute tendresse familiale, éprouvent des passions qui, pour être violentes, n'en restent pas moins pures. Quelques mois de vacances — ou d'externat — suffiraient pour apaiser leur exaltation. Mais dans l'atmosphère close du collège de Saint-Claude, leurs sentiments atteignent à une intensité maladive. Ne sachant comment les exprimer, car ils se sentent traqués, incapables de vivre dans l'état mystique qu'on voudrait faire naître en eux, perdant, par excès d'habitude (ils servent la messe chaque jour), le respect des mystères auxquels on les invite à participer, ils glissent leur passion à l'intérieur de leurs exercices religieux avec une adresse qui, chez des adultes, devrait être considérée comme parfaitement satanique. S'ils sont thuriféraires, ils lancent l'encensoir dans la direction de leur ami comme un message d'amour ; ils s'exaltent

1. Vigneau.

à l'idée de servir la messe en compagnie de l'élu de leur cœur, auquel ils font parvenir en secret des copies de cantiques où l'amour s'épanouit en troublantes volutes. Ces innocents qui frôlent un danger dont ils ne savent pas le nom, danger qui, s'il leur était clairement révélé, leur ferait horreur, M. Peyrefitte a su si bien les voir et les peindre et il leur a donné une si large place dans son œuvre que celle-ci en revêt, par moment, une sorte d'éclat de ferveur et de pureté. Sans doute, si l'on songe au sujet, la proposition paraîtra-t-elle presque scandaleuse. Mais nous trahirions cette œuvre complexe et déconcertante si nous passions sous silence cet « effet », qui n'a pu être obtenu que par un écrivain, déjà merveilleusement maître de son métier, et capable, par une savante distribution des éléments dont il disposait, de susciter dans l'esprit de son lecteur les impressions les plus contradictoires.

Aux côtés de ces enfants trop tendres, M. Peyrefitte a placé quelques adolescents qui ne se contentent pas des élans du cœur. Du moins une certaine assurance dans leurs propos est-elle faite pour nous le suggérer — et l'on doit s'en tenir à ce genre d'indications quand on lit ce livre qui pourrait susciter tant de commentaires, mais n'en contient lui-même aucun. Ces élèves... « avertis », conscients de leurs fautes et ne se souciant pas de finir en Enfer, tentent de détourner d'eux la vengeance divine en entassant scapulaires et indulgences. Du collectionneur d'indulgences, M. Peyrefitte a tracé, par petites touches incisives, un portrait qui est saisissant. On n'y trouverait pas du reste une seule trace d'ironie. Un Anatole France, devant de pareils modèles, n'aurait pu dissimuler un sourire ; il l'eût caché dans un adjectif, un adverbe, une virgule. Mais personne n'aurait hésité sur ses intentions. Avec M. Peyrefitte, rien de pareil. Le plus souvent ses desseins et ses jugements ne se révèlent que si l'on prend du recul, ou si l'on se montre extrêmement attentif aux oppositions de tons. Il y a là une dialectique d'un nouveau genre, qui, par d'adroits détours, guide le lecteur vers les conclusions les plus inattendues.

Sur un troisième plan apparaît une dernière catégorie d'élèves, à laquelle appartient ce Georges de Sarre, dont la personnalité domine le livre. Cet adolescent, d'une précocité extraordinaire (un peu trop extraordinaire même et c'est là le seul reproche que, sur le plan littéraire, on pourrait faire à ce livre), n'est pas poussé par la seule nécessité lorsqu'il mélange les exercices religieux et les préoccupations amoureuses. Il goûte à ce jeu un plaisir ironique d'observateur et d'analyste. On ne peut dire qu'il soit sacrilège : il n'a pas la foi et se contente d'en tenir le langage, pour détourner les soupçons, car c'est un expert hypocrite. Ses trouvailles sont d'une subtilité incroyable et c'est avec une égale délectation qu'il met au service de sa passion la messe, la communion, Virgile, la Carte du Tendre et l'archéologie. Prêt à tout entreprendre pour se protéger, il réussit à faire chasser du couvent un élève dont il est jaloux et un prêtre dont la perspicacité l'inquiète. Il n'atteint pas à ces réussites dans la sérénité : nerveux, passionné, sensible, il vit dans l'inquiétude et l'attente... Comme un personnage de Stendhal, il réussit à dompter ses nerfs à force de volonté, mais lorsqu'il est, la nuit, l'enfant aux aguets et qui prend peur, son cœur bat à se rompre et l'on n'entend plus dans le couvent que ses pulsations.

Ce roman de claire intelligence comporte, en effet, une face nocturne, franchement sulfureuse celle-là. On y voit surgir le diabolique visage d'un mau-

vais prêtre, qui réveille la nuit ses élèves préférés en leur faisant respirer des roses, et les entraîne dans sa chambre pour fumer des cigarettes et converser impurement de la pureté. Une chiquenaude et ce P. de Trennes s'apparentait aux personnages de Dostoïevski...

Il est peu banal qu'en lisant le premier livre d'un écrivain, on songe tour à tour à France, à Huysmans, à Tolstoï, à Stendhal et à Dostoïevski. Filiation, sans doute, ne signifie pas égalité et il serait évidemment plus surprenant encore qu'en lisant M. Peyrefitte on ne songe qu'à lui. *Les Amitiés particulières* classent néanmoins son auteur parmi les écrivains français du premier rang. Un faisceau de dons se manifeste en lui qui permettent d'augurer la plus brillante carrière. M. Peyrefitte n'a pas seulement une rare intelligence, mais aussi une grande sensibilité. On n'a pas souvent l'occasion de signaler une pareille alliance — ni de pareils débuts.

***

M. Georges Bernanos, auquel nous devons quelques livres émouvants, au premier plan desquels se place *Journal d'un curé de campagne*, n'est pas seulement un romancier mais aussi un essayiste — un juge de notre époque.

Au lendemain de Munich, M. Bernanos est parti pour le Brésil. Il voulait y « cuver sa honte » — la honte de l'Europe. C'est là que la nouvelle de notre désastre de 1940 vint le frapper. Et aussitôt il commença de composer sa *Lettre aux Anglais*, qui parut à Rio, en 1942 je crois — et dont quelques exemplaires commencent à circuler ici. Cette lettre est en réalité un important ouvrage, écrit en un style oratoire qui a de la grandeur — un style où l'on retrouve maints souvenirs de Péguy — avec, en plus, une tendance marquée à l'emphase. Les idées s'y pressent, si nombreuses, qu'il faudrait cent pages pour les exposer et les discuter toutes.

M. Bernanos tout d'abord rend un émouvant hommage à l'Angleterre qui en 1940 sauva la liberté du monde. Puis il essaie de voir clair dans l'histoire de notre propre pays, de saisir les causes profondes de notre défaite, d'indiquer les conditions de notre relèvement. Sur le passé lointain, M. Bernanos ouvre certaines vues qui surprennent. C'est ainsi que dans l'anticléricalisme des bourgeois français du XVIIIe siècle, il voit une attitude intéressée. « C'était, écrit-il, une campagne préparatoire à l'expropriation des biens du clergé. » Sur quel témoignage étaie-t-il cette opinion ? Il pense aussi que certaines de nos défaites comme Crécy sont attribuables aux imprudences d'une catégorie de « hardis garçons, rieurs, coureurs de filles » et quelque peu imbéciles. Pourtant le général de Gaulle a montré *(La France et son armée)* que nos défaites de la guerre de Cent ans furent une affaire d'Etat. Notre armée, par rapport à l'anglaise, était archaïque.

De la bourgeoisie française d'hier et d'aujourd'hui, M. Bernanos dit qu'elle est responsable de la mauvaise paix de 1918, qu'elle travailla à dégoûter notre peuple de sa victoire, qu'elle attendit l'Allemagne et se jeta dans les bras de Pétain. Les pages qu'il consacre à ce thème n'ont pas toutes emporté notre conviction. La paix de 18 aurait dû être implacable ou généreuse et le rester. Elle n'a été ni l'un ni l'autre, pour des raisons qui sont loin d'être exclusivement nationales. L'attente de l'Allemagne ? Sauf les *Jesuispartoutistes* et les *Doriotistes*, nous ne croyons pas qu'il y ait eu des Français qui

soient entrés dans la guerre *résignés* à la perdre. Quant au pétinisme, c'est une autre affaire. Il est vrai que cet étrange régime qui entendait fonder un ordre de vertu dans une atmosphère de déshonneur a recruté le plus grand nombre de ses partisans parmi les bourgeois. Il est possible, d'ailleurs, que parmi ces pétinistes se soient glissés des gens qui espéraient « rouler » l'Allemagne, sous le signe de la francisque. Mais une pareille astuce n'était plus de mise après l'invasion de la zone libre. M. Bernanos a raison : le sens de l'honneur a souvent fait défaut. Par contre, quand M. Bernanos déclare que la bourgeoisie a infecté l'esprit des paysans en leur donnant un goût de l'argent excessif, il devient malaisé de le suivre — une pareille assertion étant parfaitement indémontrable.

Pour l'avenir, M. Bernanos dénonce le danger que représentent les dictatures anonymes et la tyrannie de l'Etat, dès lors que celui-ci devient excessivement puissant. Sa thèse est qu'il faut défendre l'individu contre la collectivité et qu'en remettant à l'Etat le soin de diriger toutes ses activités l'homme court à une catastrophe. Nous devons avant tout aspirer à la justice et, comme le dit magnifiquement M. Bernanos, la justice ne doit pas être selon l'ordre, mais l'ordre selon la justice. M. Bernanos est chrétien — ce qui ne l'empêche pas, au contraire, de déplorer le scandaleux usage qu'on a fait parfois des valeurs chrétiennes. Il croit donc avant tout au salut par la personne humaine. Changer la forme de l'Etat, a dit Tolstoï, ne signifie rien si l'on n'a pas changé aussi les âmes. Sinon les mêmes abus fleurissent sous des institutions différentes. Il n'y aura pas de vrai progrès tant que les cœurs ne seront pas purifiés. Il n'est pas besoin d'être chrétien pratiquant pour comprendre cette leçon. Aimons-nous, aidons-nous et ne nous dérobons pas devant les sacrifices. Tant que chacun de nous ne travaillera pas à devenir meilleur, le sort commun restera ce qu'il est : lamentable.

MARCEL THIÉBAUT

Le Directeur-Gérant.

Dépôt légal effectué dans le 1er trimestre 1945, sous le n° 94

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 997-4-45. — C.O.L. 31.3657. — (Encre Lorilleux).